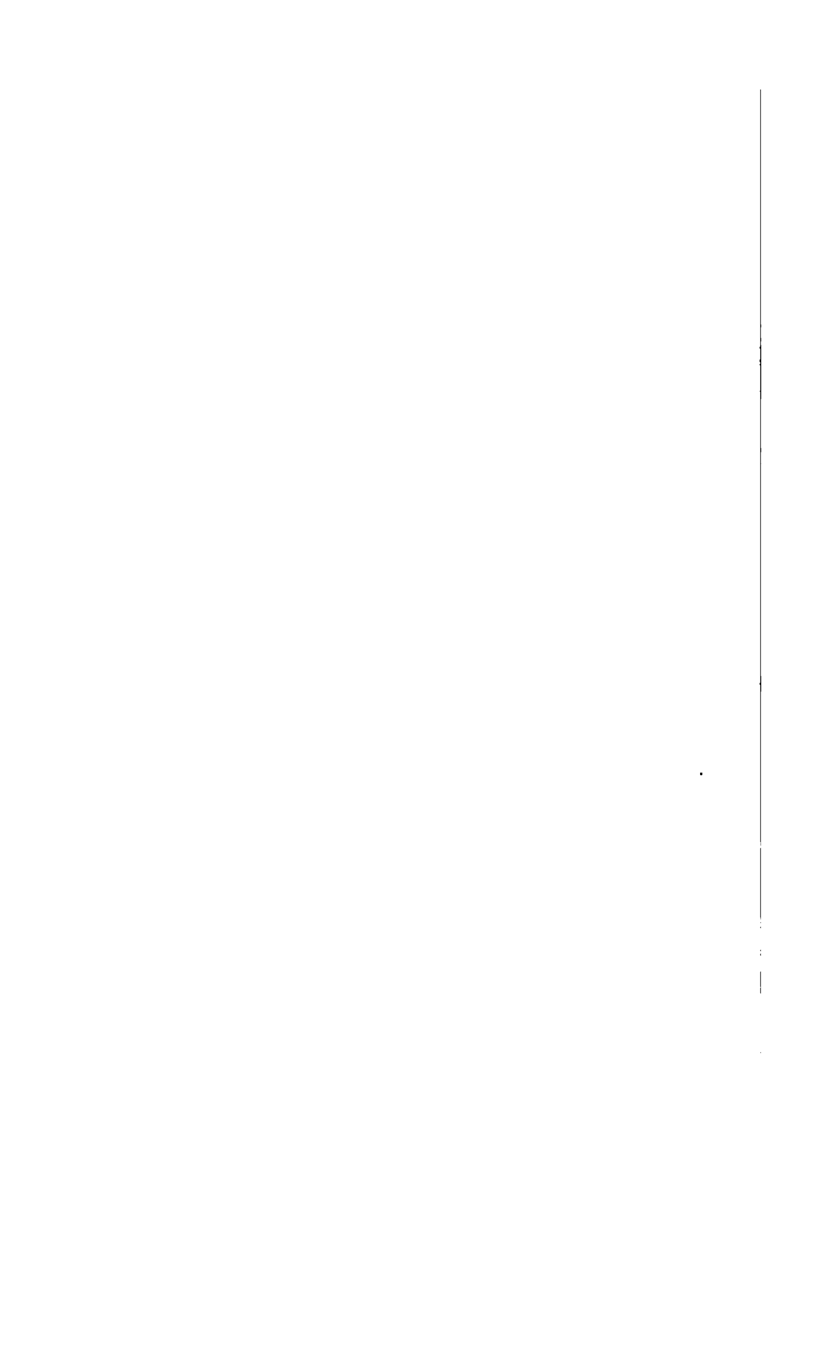




LES TROPES,

OU

LES FIGURES DE MOTS.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN, RUE DE RACINE, N°. 4, PRÈS L'ODÉON.

LES TROPES,

OU

LES FIGURES DE MOTS,

POÈME EN QUATRE CHANTS,

Avec des Notes, un extrait de Denys d'Halicarnasse sur les Tropes d'Homère, et des recherches sur les sources et l'influence du langage métaphorique;

DÉDIÉ A LA JEUNESSE STUDIEUSE,

PAR M. L. C. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Sat mihi erit, si in his nostræ civitatis juventutem aliquid profecisse intellexero.

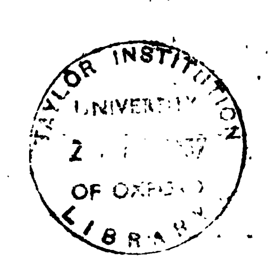
(Ex litteris quas Marcus Hieronymus VIDA ad suo Cremonenses Româ dabat, nonis februar. 1520.

PARIS.

CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL, n°. 243.

1817.



PRÉFACE.

L'AUTEUR a eu l'avantage de lire une ébauche de ce Poëme à l'Académie française, dans la séance particulière de cette compagnie, du mardi 6 août 1816. L'Ouvrage ne pouvait que gagner aux observations critiques dont il a été honoré. L'Académie a cru pouvoir marquer aussi quelque indulgence pour les difficultés que l'Auteur avait à combattre dans un sujet absolument nouveau pour les Muses françaises, et qui n'a été qu'effleuré même par les Muses latines.

BOILEAU s'est contenté de dire dans l'Art poétique :

De figures sans nombre égayez votre ouvrage :
Que tout y fasse aux yeux une riante image !

mais il ne donne aucun détail sur les règles de ces figures et les sources de ces images.

Un professeur très-estimable (LASSERRE) a publié, en 1786, un Poëme de l'Élo-

quence, en six chants. Le plan en est bien tracé; mais l'exécution en est faible. L'auteur tombe lui-même dans les défauts qu'il veut reprendre, lorsqu'il assure, par exemple,

Qu'on ne mettra jamais au rang des grands modèles
Des écrits *saupoudrés* d'expressions nouvelles.

LASSERRE ne parle non plus des Figures qu'en général.

Les poëtes latins modernes, et surtout les Italiens, avaient abordé de plus près cette matière, qu'ils jugeaient, avec raison, beaucoup plus importante qu'on ne le croit communément.

En 1489, MANCINELLI donna un poëme élémentaire sur les Tropes et les Figures;[1] mais ce sont des vers détachés et rigoureusement techniques, comme les vers de DESPAUTÈRE[2].

[1] *Carmen de tropis ac figuris*. Il est à la Bibliothéque du roi.

[2] MANCINELLI était plus grammairien que poëte. Ses Synonymes latins, intitulés *Flores*, offrent beaucoup

En 1520, VIDA s'est occupé plus spécialement de l'élocution, dans le troisième livre de son Art poétique, dont SCALIGER fesait grand cas. VIDA peint bien les avantages du style figuré, et se récrie aussi avec beaucoup de force contre l'abus des Métaphores; mais il n'en parle également que d'une manière générale.

Voici d'abord comme VIDA fait l'éloge des Métaphores:

« Tous les objets se plaisent à changer » entre eux leurs décorations et leurs titres, » à s'aider mutuellement et à se prêter leurs » habillemens et leurs traits. Le lecteur » ne se plaît pas moins à voir plusieurs » images qui se présentent sous un même » mot. Semblable au voyageur, qui, assis » sur le rocher voisin, regarde l'onde claire » et paisible, et dans l'onde les vertes fo- » rêts, les prairies émaillées que le cristal » liquide lui répète fidèlement; il est char-

de vers précis et ingénieux sur le même sujet qui a été traité en prose par M. GARDIN DUMESNIL.

» mé de cette variété; le poëte se fait de
» même un plaisir, pour écarter l'ennui,
» de porter l'esprit de son lecteur sur des
» objets divers. Il trouve le moyen d'expri-
» mer les plus petites choses en les revêtant
» d'une lumière étrangère, qui tout à la fois
» enrichit le discours, le relève et l'abrége[1].»
(Traduction de l'abbé Batteux.)

Voici ensuite ce qu'il dit sur l'abus des Figures :

[1] Usque adeò passìm sua res insignia lætæ
Permutantque juvantque vicissìm, et mutua sese
Altera in alterius transformat protinùs ora!
Tùm, specie capti, gaudent spectare legentes.
Nam diversa simul datur è re cernere eâdem
Multarum simulacra animos subeuntia rerum.
Ceu cùm fortè olìm placidi liquidissima ponti
Æquora vicinâ spectat de rupe viator,
Tantùm illi subjecta oculis est mobilis unda.
Ille autem sylvas, interque virentia prata
Inspiciens miratur, aquæ quæ purior humor
Cuncta refert, captosque eludit imagine visus.
Non aliter vates nunc hùc traducere mentes,
Nunc illùc, animisque legentûm apponere gaudet
Diversas rerum species, dùm tædia vitat.
Res humiles ille intereà non seciùs effert
Splendore illustrans alieno, et lumine vestit,
Verborumque simul vitat dispendia parcus.
Vid. iii, v. 58-75.

« Quoique ces licences et tant d'autres » soient accordées aux poëtes, il est bon » de voir quelquefois s'il ne serait pas » mieux d'employer le terme propre, ne » fût-ce que pour éviter l'affectation et l'ex- » cès des ornemens. Il y en a qui usent de » violence, qui dépouillent les choses de » leurs vrais noms malgré elles-mêmes, et » qui leur en font prendre d'autres qui leur » répugnent. J'aimerais autant qu'on re- » vêtît un enfant d'un habit de géant, que » d'entendre dire que les écuries sont *les* » *lares chevalins*, et les herbes menues » *les cheveux de la mère Cybèle*. Il vaut » bien mieux laisser à la chose sa dénomi- » nation accoutumée, pourvu qu'elle ne » soit pas indigne des Muses, que de vou- » loir la décorer de cette manière [1]. »

[1] Hæc adeò cùm sint, cùm fas audere poëtis
Multa modis multis, tamen observare memento
Si quandò haud propriis rem mavis dicere verbis
Translatisque aliundè notis, longèque petitis,
Ne nimiam ostendas, quærendo talia, curam.
Namque alii exercent vim duram, et rebus iniqui

Cette version de BATTEUX est un peu pâle : la couleur du poëte y manque; mais le sens s'y retrouve; et les vers de VIDA cités en note renferment tout ce que nous avons pu recueillir dans les poëtes didactiques venus à notre connaissance, sur le sujet que nous avons entrepris de traiter : sujet intéressant sous une foule de rapports.

Si l'on n'a pas acquis l'habitude de discerner les Tropes, on ne peut jamais se flatter de bien savoir sa propre langue, ni sentir les beautés des écrivains classiques; ni pénétrer le sens des Fables, appelées par BACON la sagesse des Anciens[1].

Nativam eripiunt formam, indignantibus ipsis,
Invitasque jubent alienos sumere vultus.
Haud magis imprudens mihi erit et luminis expers,
Qui puero ingentes habitus det ferre gigantis,
Quàm si quis stabula alta *lares* appellet *equinos*,
Aut *crines magnæ genitricis* gramina dicat.
Præstiterit verò faciem, spolia et sua cuique
Linquere, et interdùm propriis rem prodere verbis
Indiciisque suis, ea sint modò digna Camœnis!
VID. III, v. 148-162.

[1] Dans son Traité, *De sapientiâ veterum*, ou l'explication des Fables.

On sera étonné de tout ce qu'on verra se rattacher ici à ce genre d'instruction, qui n'était point approfondi avant que DU MARSAIS eût donné son Traité des Tropes, ou des divers sens dans lesquels un même mot peut être pris dans une même langue; mais le livre de DU MARSAIS, tout excellent qu'il soit, nous a paru laisser à désirer plus d'agrément, et des exemples plus nombreux, pour inculquer plus aisément des leçons qui ne sont vraiment utiles qu'autant qu'elles ne sont point vagues et superficielles.

Les rudimens, dans tous les genres, sont malheureusement fort tristes et fort ennuyeux. Commencer par eux à s'instruire, c'est prendre l'étude à rebours.

Le grand point est de préparer les jeunes gens à la lecture et à l'intelligence des écrivains supérieurs. Il en est, en effet, des règles de la rhétorique et de la poésie, comme des lois de la grammaire. Ce n'est point par les règles qu'il faut se disposer à

culièrement à la Jeunesse studieuse. La lecture en a été entendue avec beaucoup d'intérêt. L'Académie a témoigné à l'auteur sa satisfaction, et du mérite de l'ouvrage, et de la communication qu'il a bien voulu lui en faire. Cette lecture, et les observations auxquelles elle a donné lieu, ont rempli la séance.

Certifié conforme,

A Paris, le 2 octobre 1817,

Le secrétaire perpétuel.

Signé, RAYNOUARD.

LES TROPES.

CHANT PREMIER.

INVOCATION. DÉDICACE. ORIGINE DES TROPES. LA MÉTAPHORE. EXEMPLES DE CETTE FIGURE. SON UTILITÉ. FAUT-IL QU'ON PUISSE LA PEINDRE? MÉTAPHORES VICIEUSES. DÉFAUTS A ÉVITER. RÈGLES A SUIVRE.

MUSE, ouvre-moi la source en images fertile,
Où l'esprit peut puiser les ornemens du style!
Je veux chanter cet art qui varie à propos
Par le sens figuré le sens propre des mots.
Ce sujet, renfermé dans des bornes iniques,
Muse, peut t'effrayer par ses détails techniques.
Les Tropes, aujourd'hui, gardent encor les noms
Imposés par les Grecs, de qui nous les tenons [1].

[1] CICÉRON et QUINTILIEN ont pris à tâche de donner aux tropes des noms purement latins : Cicéron appelle les tropes, en général, des mots modifiés, changés, fléchis : *modos*, *verba modificata*, *immutationes*, *verba mutata*, *inflexa*. Quintilien les appelle des mouvemens, ou des termes qu'on emprunte, *motus*, *arcessita*. En général, la langue française a préféré de conserver les noms grecs, excepté pour la Fable et le Proverbe, comme on le verra ci-après.

Ces mots, que Pradon crut des termes de chimie[1],
Sont reçus par l'usage et par l'académie ;
Et nos plus grands auteurs sont ici mes soutiens.
Rachetant par leurs vers la faiblesse des miens,
Sur leurs traits les plus beaux j'appuierai chaque règle.
Ainsi le roitelet se fait porter par l'aigle ;
Et, compagnon hardi du monarque des airs,
Va jouer sur son aile au milieu des éclairs.

Venez, jeunes amis du dieu de l'harmonie !
La route par mes soins peut vous être aplanie.
Bientôt, si vous voulez, ces Tropes singuliers,
Tout bizarres qu'ils soient, vous seront familiers.
Ils pourront vous former dans le grand art d'écrire.
Allons, à mes efforts j'aime à vous voir sourire,
Quand j'ose, le premier, sur le Pinde français,
Essayer d'être en vers l'écho de Du Marsais[2].

Chaque chose a son nom, qui n'est fait que pour elle
Dans son acception précise et naturelle ;
C'est le mot propre. On sait que tous les bons esprits
A ce mot nécessaire attachent un grand prix.

[1] Huer la synecdoche et la métonymie,
Grands mots, que Pradon croit des termes de chimie.
Boileau.

[2] Auteur du *Traité des Tropes* et des articles de grammaire dans les sept premiers tomes de l'Encyclopédie. *Voyez* ses Éloges par MM. d'Alembert et de Gérando : ce dernier a remporté le prix proposé par l'Institut.

C'est des malentendus que naissent nos disputes [1] :
Fixez le sens des mots, vous préviendrez ces luttes.
Un terme est-il douteux ? Sachez le définir ;
Nulle équivoque alors ne peut plus le tenir.
Les calculs d'un problème et les clauses d'un acte
Doivent s'assujettir à cette langue exacte ;
Mais de ces mots si froids, alignés au compas,
Le langage commun ne s'accommode pas.
Le feu des passions, qui couve au fond de l'âme,
Veut toujours au dehors jaillir en traits de flamme ;
Il perce malgré nous, s'adresse à tous nos sens,
Donne au front ses couleurs, à la voix ses accens.

[1] On ne saurait faire trop d'attention à cette grande vérité que l'on perd trop souvent de vue. La logique de Port-Royal y a fortement insisté, et l'on sait que cette logique est un des ouvrages qui ont honoré le siècle de Louis XIV. Vers la fin du même siècle, Samuel WERENFELS, savant professeur de Bâle, appelé avec raison un savant plein de goût, *elegantissimè doctus*, a fait, sur le même sujet, un livre latin, souvent réimprimé : *De logomachiis eruditorum*. Ce mot de logomachie est de saint PAUL, qui regarde les disputes de mots comme une maladie. WERENFELS a décrit avec soin les symptômes de cette maladie de l'esprit, et a cherché par quels remèdes on pourrait la guérir. On devrait faire un extrait de ce livre en français, à l'usage des classes. Le P. BUFFIER a écrit sur cette matière d'une manière solide, mais avec moins d'agrément. HELVÉTIUS l'a effleurée dans le livre *de l'Esprit*, chapitre de l'Abus des mots. LOCKE et CONDILLAC l'ont approfondie ; mais ils sont un peu secs, au lieu que le livre de WERENFELS est rempli d'une érudition intéressante et choisie.

Jamais à l'Opéra le bâton de mesure
N'a tracé pour l'orchestre une règle aussi sûre.
Les sons que la nature a pris soin de noter,
N'ont pas besoin que l'art vienne les ajuster.
Il est des orateurs jusque chez les sauvages :
Allons du Saint-Laurent visiter les rivages ;
Du grand Meschacebé suivons le vaste cours ;
Là, d'un fils du désert écoutons les discours !
Chaque mot nous étonne ; il charge sa peinture
D'images, qu'il dérobe à toute la nature,
Et qui vont émouvoir, au fond de leurs roseaux,
Ces fleuves qui, pour lui, sont les pères des eaux.
Mais qu'avons-nous besoin de chercher l'Amérique ?
L'homme a partout, sans art, la même rhétorique,
Quand d'un grand mouvement son esprit transporté
Pense avec énergie et parle avec fierté.
A la ville, à la cour, dans les champs, à la Halle [1],
L'éloquence du cœur par les Tropes s'exhale ;
Et la foule ignorante, émule des savans,
Transformant la parole en des tableaux vivans,
De figures sans nombre emprunte la lumière.
La Métaphore brille et marche la première [2].

[1] « Je suis persuadé qu'il se fait plus de figures un jour » de marché, à la Halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours » d'assemblées académiques.... » (Du Marsais, des Tropes, article 1.)

[2] Le nom de *métaphore* vient d'Aristote, qui pre-

Admirez comme un mot, de son sens détourné,
Reçoit d'elle un éclat dont il est étonné!
Elle compare entre eux deux termes qu'elle embrasse;
Soudain, l'un traduit l'autre et vient prendre sa place.
Par cet échange heureux de mots équivalens,
Ses portraits, faits au vol, sont frais et ressemblans.
Ainsi, de la vertu la fortune se joue[1];
Il est des cœurs de bronze et des âmes de boue.
Virgile au laboureur apprend par quels secrets
Il peut faire à ses lois obéir ses guérets[2].
La coquette, mettant tout son art en usage,
« Compose de sa main les fleurs de son visage[3]. »
Le joueur qui dépend d'un quatorze, ou d'un sept,
« Voit sa vie, ou sa mort, sortir de son cornet[4]. »
Valois, de son État, laissait flotter les rênes[5].
Pour Voltaire, les rois ont été des syrènes[6].

nait ce mot dans un sens plus étendu qu'on ne l'a fait depuis.

Voyez ce qu'en dit BARTHELÉMY, dans le chapitre de la Rhétorique, *Voyage d'Anacharsis.*

CICÉRON et QUINTILIEN appellent la métaphore *translatio.*

[1] BOILEAU, Satires.

[2] .... Vicina coegi
Ut quamvis avido parerent arva colono.
VIRGIL. Æneid. I.

[3] BOILEAU, Épîtres.

[4] Le même, Satires.

[5] VOLTAIRE, Henriade, chant Ier.

[6] Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces syrènes.
VOLTAIRE, discours en vers.

Quelquefois de fâcheux on est assassiné [1].
Jason se contentait d'un exil couronné [2].
« La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même [3]. »
« On porte ses remords avec le diadème [4]. »
Tout l'éclat du talent par l'âge se flétrit,
« Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit [5] :
Telle est la Métaphore ! On prétend qu'Épicure
Avait de ses écrits banni cette figure [6].

1 Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,
Pour être de fâcheux toujours assassiné !
MOLIÈRE, les Fâcheux, acte I.

2 Et si je me bannis par-delà ma patrie,
Un exil couronné peut faire aimer la vie.
P. CORNEILLE, la Toison d'or, acte IV, scène IV.

3 LA FONTAINE, Contes.

4 RACINE, les Frères ennemis.

5 P. CORNEILLE, vers au roi, en 1676. Il a employé heureusement cette belle expression de MONTAIGNE : « La vieillesse attache plus de rides à l'esprit qu'au visage. »

Voyez ci-après, sur la richesse des métaphores de MONTAIGNE, une note du quatrième chant.

6 DIOGÈNE LAERCE et GASSENDI donnent cette louange à ÉPICURE. EUCLIDE de Mégare et EMPÉDOCLE s'élevaient aussi contre l'usage des comparaisons ; et se fondaient, à cet égard, sur ce double raisonnement. « Ou ce qu'on trouve » de semblable, est pareil en tout point à l'objet dont on » le rapproche, ou il ne s'y rapporte pas. Si la chose est la » même, n'est-ce pas, disaient-ils, une simplicité, de » chercher l'ombre au lieu du corps, et de laisser là le so- » lide pour courir après une image ? Si la chose n'est pas » exactement la même, toute similitude alors n'est pas fu- » tile seulement ; mais elle doit paraître inepte et impor-

Attendait-on de lui cette sévérité
Qui de tout ornement prive la vérité?
Cicéron, moins rigide et plus sage sans doute,
Aime à cueillir les fleurs qu'il trouve sur sa route.
Chez lui, la Métaphore, artifice innocent,
Prête à la raison même un charme plus puissant [1].
Les hommes sont distraits et souvent peu flexibles;
Il faut, pour les toucher, des images sensibles;

» tune. » Mais il est aisé de répondre à cette argutie sophistique, surtout par le goût naturel pour saisir l'imitation et les ressemblances des choses, qui est inné dans tous les hommes. Le monde est une scène toute pleine d'images, et l'homme lui-même en est une, *et in imagine pertransit.* Il aime les rapports et les rapprochemens; et il en trouve d'autant plus, qu'il a plus vu et mieux observé. De tous les lieux communs, celui de la similitude est donc un des plus agréables, et ce n'est pas le moins utile. *Voyez* encore la note suivante.

[1] Suivant Cicéron, il n'y a rien qui plaise davantage que des Métaphores bien placées : *Nihil enim tùm gratius, tùm delectat magis, quàm metaphoræ in loco usurpatæ.* (De Oratore, 3, 38.) Ailleurs, il nomme une hérésie l'opinion de ceux qui ne veulent point de fleurs dans le discours, et qui, en conséquence, s'abstiennent des Métaphores. *In eâ est hæresi quæ nullum sequitur florem orationis*, etc. Saint Augustin, aussi, prouve admirablement, dans une épître expresse, l'utilité des paraboles et des similitudes. Avec le secours des images, on saisit mieux l'entendement; et c'est, selon lui, le moyen de secouer et d'exciter la paresse de notre esprit, etc.

D. August. ep. 119.

Et les Tropes heureux, de leur dégoût vainqueurs,
Captivent les esprits et subjuguent les cœurs.
Oui : l'art d'écrire est l'art de peindre la pensée.
Si pourtant cette règle était trop loin poussée,
On pourrait, arrêté par des scrupules vains,
Borner trop la carrière ouverte aux écrivains.
Ici, je suis forcé de combattre Voltaire;
Et mon respect pour lui ne me fera pas taire.
Les Tropes, à son gré, doivent être proscrits,
Lorsqu'on ne peut les peindre ainsi qu'ils sont écrits [1].
Il n'en excepte aucun. Cet arrêt d'un grand maître
N'est pourtant qu'une erreur facile à reconnaître,
Et son autorité n'y peut mettre le sceau.
Non : la plume n'est pas l'esclave du pinceau!
Des couleurs sur la vue et des mots sur l'oreille
La puissance n'est pas exactement pareille;
Car, ce que les couleurs ne sauraient nous montrer,
Dans notre entendement les mots le font entrer.
L'imagination librement se promène
Dans les deux infinis qui forment son domaine :
Elle peut combiner, en ses pensers rêveurs,
Les bruits, les mouvemens, les parfums, les saveurs;

[1] « Toute métaphore doit être une image qu'on puisse » peindre.... C'est une règle qui ne souffre point d'excep- » tion. » (VOLTAIRE, Commentaire sur l'Héraclius de CORNEILLE.)

La nuit même ne peut lui cacher la nature.
Voilà ce que jamais n'atteindra la peinture !
Ce qui n'est pas visible avec elle est perdu,
Et le monde invisible est le plus étendu.
Ainsi la règle est fausse et même dangereuse :
Elle nous priverait de mainte image heureuse
Que l'esprit aisément peut transmettre au papier,
Et qu'en vain sur la toile on voudrait copier [1].

Mais l'oreille, superbe en sa délicatesse,
De toute Métaphore exige la justesse.
Ce Trope, toujours prêt à servir au besoin,
Ne veut être cherché ni trop bas, ni trop loin.
Raillant sur le déluge, un écrivain peu sage
Dit que Dieu « lava bien la tête à son image [2]. »
Un autre, en ce fléau qui punit nos travers,
N'a vu qu'une lessive à blanchir l'univers [3].

[1] Les hommes les plus prévenus en faveur des arts du dessin, sont obligés de convenir que ce langage a ses limites, plus étroites que celles du langage ordinaire, et surtout de la poésie.

« Ce serait se flatter vainement que de croire, avec quelques modernes, qu'on peut porter l'allégorie assez loin pour parvenir jusqu'à peindre une ode ; les anciens artistes même y auraient échoué ; et un semblable tableau exigerait un commentaire plus volumineux que toutes les odes de Pindare. » WINKELMANN, Essai sur l'Allégorie, c. 1.

[2] BENSERADE, Ovide en rondeaux.

[3] TERTULLIEN.

Le grand Rousseau lui-même, abusant de sa force,
Des eaux, par les zéphirs, a fait fondre l'écorce [1].
Il a d'une âme, ailleurs, maçonné les remparts [2].
Parmi bien des beautés ces défauts sont épars;
Mais le style, toujours fidèle aux convenances,
Est un concert parfait, qui craint les dissonances.
La Métaphore veut que les rapports soient vrais :
Plus ils sont naturels, et plus elle a d'attraits.

Surtout, que la première offerte à la pensée,
D'une autre, au même instant, ne soit pas repoussée!
Toutes deux, à ce choc, reculeraient d'effroi.
« Prends ta foudre Louis », dit Malherbe à son roi [3]!
Fort bien; mais en lion quand ce roi se transforme,
Le goût n'en peut souffrir la disparate énorme.

1 Et déjà les zéphirs, par leurs chaudes haleines,
Ont fondu l'écorce des eaux.
J.-B. Rousseau, Odes.

2 Le même, dans ses Épîtres, peint un Midas, dont il dit que la nature,

En maçonnant les remparts de son âme,
Songea bien plus au fourreau qu'à la lame.

C'est dans les grands écrivains qu'il faut relever ces fautes, parce qu'on s'en autorise. Ainsi, de ce que le même J.-B. Rousseau avait mis dans une épître :

Fatuité sur sottise greffée,

Un autre auteur a cru pouvoir renchérir sur cette image, en nommant je ne sais quel Midas, orgueilleux et bête,

Un paon greffé sur un dindon.

3 Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion, etc.
Malherbe, ode au roi (Louis XIII) partant pour le siége de la Rochelle.

Cependant l'abbé Fraguier a remarqué, dans des mé-

Il n'admet pas non plus un Trope redoublé.
De l'oiseau de Junon faire un avril ailé [1],
C'est grouper follement image sur image.
Je sais bien que du paon le superbe plumage
A pu vous rappeler, par ses vives couleurs,
Le riche émail du mois qui voit naître les fleurs;
Mais vous gâtez l'éclat de ces fleurs naturelles,
Quand vous les confondez et les brouillez entre elles;
Voulant trop renforcer un tableau si charmant,
D'un plaisir à l'esprit vous faites un tourment.
Connaissez mieux son goût, et suivez mieux sa pente.
Si votre Métaphore est fidèle et frappante,
Il n'est aucun objet qui n'en soit embelli,
Aucun détail commun qui n'en soit ennobli.
Sans affectation comme sans bigarrure,
L'habit de la pensée en devient la parure.

dailles de Dioclétien et de Maximien, un lion qui tient un foudre dans sa gueule, et il allègue ce fait « pour justifier » en passant, s'il se peut, le vers de MALHERBE. » Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tom. 2.

QUINTILIEN observe, à ce sujet, qu'il ne faut pas, aprés avoir commencé par une *tempête*, finir par un *embrasement*. C'est ce que rencontra tout juste un subdélégué, qui, rendant compte à un intendant de province d'un accident arrivé par le feu, lui écrivit : « En un mot, monseigneur, » l'incendie était si violent et les flammes faisaient tant de » progrès, que, sans de prompts secours, nous y aurions » tous *fait naufrage*. »

[1] « Il ne faut pas redoubler ses métaphores, c'est-à-dire,

A saisir ces rapports un génie exercé,
La baguette à la main, comme une autre Circé,
Transforme tous les mots et les tourne en images,
C'est par-là que Voltaire eut droit à nos hommages,
Et que des écrivains il parut le plus grand,
Même en ces vers légers qu'il dictait en courant.
La Métaphore égaye, embellit et varie
De ses moindres billets l'élégance fleurie;
Jamais un goût plus pur n'orna mieux la raison [1].

» faire une métaphore d'une chose qui est métaphorique, » comme un poëte italien, qui appelle un paon *un avril* » *ailé*. » CARPENTARIANA, pag. 109.

[1] L'auteur de la *Henriade*, de *Zaïre*, et de *Mérope*, célébre à tant d'autres titres, n'a pas besoin que l'on parle spécialement du charme de ses pièces fugitives; mais elles auraient suffi à la gloire d'un seul homme, et l'on peut les citer toutes comme les meilleurs modèles du bon choix des Métaphores. Cette abondance d'images, qui rend si étincelantes les pièces de sa jeunesse, ne l'a pas abandonné même au déclin de son âge. Voyez comme on les retrouve, et toujours coulant de source, dans ses vers à DESMAHIS, aimable cajolerie, qu'il a souvent répétée sans se redire jamais:

Vos jeunes mains cueillent des fleurs,
Dont je n'ai plus que les épines, etc.

Dans sa lettre à VOISENON, sur Isabelle et Gertrude, un de ses contes charmans que FAVART venait de mettre, avec succès, au théâtre; ce qui fournit à VOLTAIRE plusieurs images flatteuses:

J'avais un arbuste inutile
Qui languissait dans mon canton;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon.

Mais ici, devant nous, un immense horizon
S'ouvre, et plus on le voit, plus il semble s'étendre :
L'embrasser d'un coup d'œil, ce serait trop prétendre.
Je ne veux pas non plus de tout l'art des rhéteurs
Accabler, en un jour, mes jeunes auditeurs.

Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin grossier et plat;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du gosier le plus délicat.

Ma bague était fort peu de chose;
On la taille en beau diamant.
Honneur à l'enchanteur charmant
Qui fit cette métamorphose !

Et dans ces dernières stances à madame DUDEFFANT, véritable chant du cygne, où il dépeint sa vieillesse avec des couleurs si fraîches, si vives et si touchantes !

Eh ! quoi, vous êtes étonnée,
Qu'au bout de quatre-vingts hivers,
Ma muse, froide et surannée,
Puisse encor fredonner des vers !

Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs;
Mais les bergères, les amans,
N'en composent point leur parure.

Après la saison des beaux jours,
Un oiseau peut se faire entendre;
Mais ses chants n'ont plus rien de tendre,
Il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre,
Qui n'obéit plus à mes doigts;
Ainsi j'essaye encor ma voix,
Au moment même qu'elle expire, etc.

Il faudrait tout copier, si l'on voulait reproduire tous les

Leur âge, ni le mien, ne permet pas sans doute
De franchir d'une traite une si longue route.
Eh bien! prenons haleine! et nous pourrons après,
Nous remettre en chemin sur des coursiers plus frais.

morceaux de ce genre. Ce sont de pareils exemples qui peuvent former le goût et enrichir la mémoire, où ils se gravent sans peine.

Il serait à désirer que l'on fît un bon extrait des Œuvres de ce grand homme. Les Voltaires portatifs que nous possédons déjà sont tronqués outre mesure. Il y aurait un milieu entre cette sécheresse des abrégés étranglés, et les superfluités des éditions complètes. Le choix pourrait être exquis ensemble et irréprochable. Voltaire, rendu classique, orné de très-peu de notes, et imprimé avec soin, serait un des beaux présens qu'on pût faire à la jeunesse.

C'est à lui qu'il faut surtout appliquer le sage avis de Quintilien, qui veut qu'on trie avec le plus grand scrupule non-seulement les auteurs, mais les morceaux des ouvrages destinés à être mis dans les mains des jeunes gens: *Non authores tantùm, sed authoris partes elegeris*, et par une raison bien digne de cet excellent rhéteur, qui trouvait dans Horace même quelques endroits dont il n'aurait pas voulu se permettre l'explication : *Flaccum in quibusdam nolim interpretari.*

Voyez aussi ce que nous disons de l'Euphémisme, à la fin du troisième chant des Tropes.

FIN DU PREMIER CHANT.

LES TROPES.

CHANT DEUXIÈME.

TROPES QUI SONT DES DÉVELOPPEMENS DE LA MÉTAPHORE. L'ALLÉGORIE ; SON USAGE DANS L'ANTIQUITÉ, DANS LA RELIGION, DANS LES ARTS. LA FABLE. LE FABLIAU. LA PARABOLE. L'ÉNIGME ; SON DANGER. LE PROVERBE. LES VERS DEVENUS PROVERBES.

LA muse qui des mots suit les métamorphoses,
Changeant à volonté les épines en roses,
D'un secret important vous a déjà fait part,
Amis ! la Métaphore est la clef de son art.
Si vous voulez descendre à ses divers usages,
Ce Protée étonnant prendra plusieurs visages ;
Et d'un fond si brillant, bientôt de tous côtés,
Vont éclore à l'envi de nouvelles beautés :
Tant cette règle unique est puissante et féconde !
  Que votre attention de nouveau me seconde,
O mes jeunes amis ! vous ne vous doutez pas
Du succès qui s'attache à votre premier pas :
Le premier pas en tout est le plus difficile.
Le sujet est conquis, si votre esprit docile

A bien saisi comment deux termes comparés,
Des mots propres, soudain, font des mots figurés;
Les Tropes n'ont plus rien d'ambigu, ni d'oblique;
La Métaphore, à tous, heureusement s'applique.
A son gré, dans son cours, laissez-la s'allonger!
L'Allégorie en fait son vêtement léger [1].
Comme sous une gaze artistement tissue
Se cache une beauté qui veut être aperçue,
Ou comme on voit reluire à travers le succin
La mouche qui se trouve enfermée en son sein,
Quand la nature veut, étonnante architecte,
Prodiguer tout son luxe au tombeau d'un insecte [2]:
Ainsi, l'aveugle amour lance au hasard ses traits;
Le même amour languit sans Bacchus et Cérès [3].

[1] Le mot Allégorie n'est pas dans Aristote. Cicéron l'emploie en grec; saint Paul s'en sert dans l'*Épître aux Galates*. Quintilien donne à l'Allégorie le nom d'*inversion*. D'autres grammairiens latins l'appellent *Diversiloquium*.

[2] Cette comparaison est prise de saint Augustin: *Quemadmodum multa per vitrum aut succina pellucent jucundiùs, ità magis delectat veritas per Allegoriam relucens.* D. August. ep. 119. J'ai eu aussi en vue l'épigramme de Martial sur une vipère qui était dans du succin.

Ne tibi regali placeas, Cleopatra, sepulcro,
Vipera si tumulo nobiliore jacet. Martial, L. 4, ep. 48.

[3] Refrain d'une ballade de madame Deshoulières, tiré de ce vers de Térence:

Sine Cerere et Libero friget Venus.
Terent. Eunuch. 4, 15.

Qui n'a pas retenu les vers pleins de tendresse,
Prière qu'au dieu Pan Deshoulières adresse,
Peignant ses orphelins avec tant d'intérêt,
Dans ces chères brebis qu'elle quitte à regret [1]?
Horace, qui voyait la première des villes
Prête à se replonger dans les guerres civiles,
Conjurait ce vaisseau par les vents déchiré,
De voiles et de mâts presque désemparé,
De n'aller pas, à peine échappé du naufrage,
Défier de nouveau les écueils et l'orage [2].
Hélas! notre navire a craint le même sort:
Saura-t-il jeter l'ancre, et se tenir au port?
Ainsi tout fait image, et la nature entière
A ces comparaisons peut fournir de matière.
Par les premiers humains ces rapports découverts,
Semblèrent à leurs yeux agrandir l'Univers;
Dans les temps reculés, tout fut métaphorique [3];
Et, sous l'abri commun d'un voile allégorique,

1 .... Dans ces prés fleuris,
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis, etc.
(La même.)

2 « O navis, referent in mare te novi
» Fluctus! etc. »
HORAT. L. 1, od. 14.

3 Vossius a indiqué cette vérité, susceptible de beaucoup de développemens. Ces détails sont trop étendus pour une note au bas de la page; mais comme ils font mieux sortir

La Nature, et l'Histoire, et la Fable, autrefois
Mêlaient leurs attributs et confondaient leurs voix.
Que d'absurdes récits ne faut-il pas admettre,
Si dans l'antiquité l'on prend tout à la lettre!
Mais si de son esprit l'on se pénètre mieux,
De quels traits de lumière elle éblouit nos yeux!
On voit la fable alors dépouiller l'imposture,
Interpréter l'histoire, expliquer la nature,
Et, des traditions débrouillant le chaos,
Reporter notre idée aux siècles des héros.
Les Tropes éclaircis sont la seule méthode
D'entendre Orphée, Hermès, Zoroastre, Hésiode [1].
Vous lisez, avec eux, dans le ciel étoilé
Les noms de tous ces dieux dont l'erreur l'a peuplé.
Cette erreur même, alors plus digne d'indulgence,
Ouvre le zodiaque à votre intelligence;
Vous pouvez remonter, par ce brillant chemin,
Jusqu'au berceau du monde et de l'esprit humain.
Tout s'explique. Eleusis, tout haut, vous interprète
De ses Initiés la doctrine secrète [2];

toute l'importance de l'étude des Tropes, on a cru devoir les renvoyer à la fin du poëme.

[1] Nous avons des hymnes attribués à ORPHÉE, et qu'on croit être d'ONOMACRITE; des dialogues et des fragmens, sous le nom d'HERMÈS; le Zend-Avesta de ZOROASTRE, apporté en France par ANQUETIL; et la Théogonie d'HÉSIODE, traduite plusieurs fois, mais en prose.

[2] Il y avait les grands et les petits mystères d'Eleusis, dont

Aux sauvages mortels Cérès fit autrefois
Deux célestes présens : la Charrue, et les Lois;
Eleusis consacra, dans ses fêtes mystiques,
De la société ces deux bases antiques.
Rome, aux courses du Cirque, avec plus d'appareil,
Crut imiter aussi la marche du Soleil [1].
  Souvent des fictions l'innocente imposture
De quelque vérité fut l'exacte peinture.
Eh! qui ne connaît pas le mystère attaché
A ce fameux roman d'Amour et de Psyché?
Quelle image à la fois claire, juste et piquante [2]!
Que la même figure est encore éloquente,

les savans ont donné plusieurs explications historiques, physiques, etc. On peut voir le traité *De sacris Eleusinis et eorum mysteriis*, dans le tome IV du Trésor des Antiquités romaines et grecques, de POLENI. M. DE SAINTE-CROIX, de l'Académie des belles-lettres, a publié, en 1784, des Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples, ou Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme; mais je ne sais s'il a connu le livre singulier de l'allemand HERWART, *Admiranda ethnicæ theologiæ mysteria*, 1626, in-4°.

[1] On trouve plusieurs Traités sur les Jeux du cirque, dans le tome IX du Trésor des antiquités romaines de GRÆVIUS : j'aurai occasion d'en reparler dans la note générale sur la Métaphore, à la fin de ce poëme.

[2] La fable de Psyché ne remonte pas au-delà d'APULÉE. Elle est bien connue en France par le livre de LA FONTAINE la comédie de MOLIÈRE et le ballet de GARDEL.

Lors que entre deux chemins un héros combattu
Laisse la Volupté pour suivre la Vertu [1]!

Chez nous l'Allégorie offre à l'âme pieuse
De nos livres sacrés la clef mystérieuse;
Et des deux Testamens tel est le sens profond,
Que le premier, en tout, figure le second [2]!
Ainsi, dans le désert, errante sous Moïse,
La Synagogue était l'image de l'Église;
Et les Juifs, sur la terre aujourd'hui dispersés,
De ces types divins conservateurs forcés,

[1] Cette fable, si célèbre dans l'antiquité, a été traitée de plusieurs manières. MÉTASTASE en a fait un opéra, sous le nom d'Alcide, SILIUS ITALICUS en a tiré un bel épisode de sa Guerre punique. L'auteur a traduit cet épisode, sous ce titre : Scipion entre la volupté et la vertu. *Voyez* le Recueil de ses fables, livre XI, fable II.

Il a parlé aussi, en général, du goût des Grecs pour l'allégorie, dans une pièce de vers assez étendue, sur la Littérature et la Mythologie grecques, servant de prologue au dixième livre du même recueil, imprimé chez M. P. Didot l'aîné, 2 volumes in-12, 1815.

[2] C'est le sujet d'un poëme latin, du père MILIEU, jésuite, en vingt-huit livres, intitulé : *Moïses viator, seu imago militantis Ecclesiæ, mosaïcis peregrinantis synagogæ typis adumbrata*. Lyon, 1636, 1639, 2 vol. in-8°., ouvrage trop long, mais où il y a de belles choses, ignorées et perdues, comme il s'en trouve beaucoup dans tant d'autres poëtes latins, modernes, qui n'ont plus de lecteurs. On pourrait du moins nous les faire connaître en partie, par des extraits, qui seraient agréables et intéressans. Ce serait une mine toute neuve et riche à exploiter.

Ont gardé le dépôt de chaque prophétie,
Où fut d'avance écrit le règne du Messie.
Mais d'un si grand sujet mon vers n'ose approcher :
Bossuet, ou Pascal ont seuls droit d'y toucher [1].
L'Allégorie aux arts est aussi familière
Et semble du pinceau la langue auxiliaire.
Ainsi parlent aux yeux des muets et des sourds,
Les gestes dont Sicard sait leur faire un discours.
L'Égypte avait jadis créé l'art des emblèmes.
Les Grecs, les vieux Toscans, les fiers Romains eux-mêmes
Adoptèrent cet art, qui peut, à volonté,
Sur l'argile pétrie, ou sur l'airain dompté,
D'un corps visible à l'œil revêtir la pensée;
Sous leurs mains, la nature était toujours tracée :
Médaille, vase, ou meuble, ou plus simple instrument,
Tout était figuré, tout fesait monument.
Plus d'un moderne artiste a marché sur leurs traces;
L'Albane a fait revivre et Vénus et les Grâces;

[1] Voyez dans le Discours de BOSSUET sur l'Histoire universelle, deuxième partie, § 13, *le rapport qu'il y a entre les divers livres de l'Ecriture ;* et dans les Pensées de PASCAL le chapitre 10, *des Juifs*; le chapitre 12, *des Figures*; et le chapitre 13, *que la Loi était figurative.*

On n'a fait que glisser ici sur ce sujet, parce qu'on sait que c'est une matière à controverses, du ressort de la théologie et non de la littérature ordinaire. L'abbé FLEURY a relevé, avec son impartialité ordinaire, l'abus que l'on fesait au dixième siècle, des allégories dans les saintes écritures. (Hist. Ecclés. Discours v, § II, tom. XVII.).

Et le Poussin, habile à tout représenter,
Dans l'heureuse Arcadie a su nous transporter [1].
Mais tout symbole pris d'une chose connue,
Doit avoir sa valeur d'avance convenue :
Car l'œil du spectateur est bientôt détaché
De tout hiéroglyphe obscur ou recherché [2].
La clarté! la clarté! c'est la règle première;
Et le style, et les arts, amis de la lumière,
La font, comme un jour pur, pénétrer dans nos yeux.
L'esprit est plus touché de ce qu'il comprend mieux.

[1] Allusion au célèbre paysage, peint par le Poussin, et où il a placé un tombeau, avec cette inscription si touchante : *Et in Arcadiâ ego !*

Et moi, je fus aussi dans l'heureuse Arcadie !....

[2] Il n'y a presque pas un Trope dont on ne puisse faire l'histoire, en le suivant chez tous les peuples et dans toutes les langues. L'histoire de l'Allégorie serait surtout très-curieuse. On trouverait, à cet égard, de riches matériaux dans le Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On y voit le principe du penchant que les anciens ont eu pour cette figure; on y donne les raisons physiques du même penchant chez les Orientaux; on rappelle le succès avec lequel elle a été employée par Homère, par Platon, etc. Il y a des Dissertations de l'abbé Vatry et de La Barre sur la question de savoir si l'allégorie morale est de l'essence du poëme épique. On pourrait y joindre l'Essai de Warburthon sur les hiéroglyphes des Egyptiens, traduit de l'anglais, Paris, 1764; l'Essai de Winkelmann, que l'on a déjà cité; enfin la Galerie mythologique de M. Millin, de l'Académie des belles-lettres, recueil précieux des monumens qui peuvent servir à l'étude de la mythologie, de

Chaque récit d'Ésope est une allégorie.
La Fable [1] avec le vrai constamment s'y marie.
Du corbeau le renard est le rusé flatteur;
Le loup, du faible agneau, se fait l'accusateur.
Par le plus petit trou la belette, à jeun, passe;
Mais elle ne peut plus sortir, étant trop grasse [2].
Avec l'homme, du cerf le cheval s'est vengé;
Mais du frein qu'il reçut rien ne l'a dégagé [3].
Quoique bien ancien, le masque de ces bêtes
Ressemble à bien des gens et coiffe bien des têtes.
Des renards en crédit, et des loups, gros messieurs [4],
Cherchez en tout pays, vous en verrez plusieurs!

l'histoire de l'art, de l'antiquité figurée, et du langage allégorique des anciens, avec 180 planches. Paris, 1811, 2 vol. in-8°.

[1] La Fable, appelée *apologue* par Aristote, et *mythe* par d'autres écrivains grecs. En français, *Fable* est le nom générique. On dit aussi *apologue*, dans un sens plus restreint.

MONTENAULT-D'EGLY a lu, en 1742, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un *Discours sur l'Apologue;* mais il n'a pas approfondi son sujet, et l'Histoire de la Fable est encore à faire.

[2] HORAT. Epist. I, l. I, vers. 29, 33.

[3] Le même, Ep. II, l. I, vers. 34, 41.

[4] Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
LA FONTAINE, Fables, XII, 17.

N. B. Ce vers de LA FONTAINE est charmant; mais il y a une petite vétille de grammaire, qu'on n'a pas remarquée. L'exactitude voudrait, *lui ont fait apprendre à lire.*

C'est peu des animaux ; tout parle dans la fable.
Elle nous a transmis le débat mémorable
Que l'olivier jadis eut avec le laurier [1] ;
Celui du jour de fête et du jour ouvrier [2] ;
Et mille autres récits dont l'enfance est charmée.
La raison, par Ésope, en jouant est formée ;
L'éloquence avec lui fait ses premiers essais ;
Et qui sait bien conter écrit avec succès [3].
Ce talent naturel fut, dans le moyen âge,
De nos premiers rimeurs le joyeux apanage [4] ;

On ne fait pas apprendre quelqu'un, mais à quelqu'un. D'ABLANCOURT, écrivain pourtant très-correct, avait fait la même faute, en disant : *Il apprit des singes à danser*, au lieu qu'il voulait dire, *il apprit à des singes à danser.*

1 Apologon audi ! prædicatur à priscis
Lydis, olivam litigâsse cum lauro
In monte Tmolo. O. Ex. CALLIMACH.

[2] Ou plutôt du *Jour de fête et de son lendemain ;* car c'est ainsi que cette fable est contée par PLUTARQUE, dans la *vie de Thémistocle.*

[3] On ne saurait trop insister sur cette vérité que l'auteur a tâché de démontrer dans plusieurs notes du Recueil de ses fables et contes dédiés à Ésope. L'auteur n'a même consenti à cette impression de ses Fables, que dans le dessein d'être utile à la jeunesse studieuse, pour laquelle il a fait aussi le poëme des Tropes.

[4] Le comte de CAYLUS a fait un très-bon *Mémoire sur les fabliaux*, lu en 1746 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et inséré dans son Recueil, tom. XX, pag. 332, 357.

Il définit *le fabliau* un poëme qui renferme le récit élé-

Bocace en Italie emporta leur esprit [1],
Trésor que La Fontaine à son tour lui reprit [2].
Parmi ces vieux conteurs, les uns, sans retenue,
Se livraient trop, sans doute, à leur verve ingénue;

gant d'une action inventée, petite, plus ou moins intriguée, quoique d'une certaine étendue, mais agréable ou plaisante, dont le but est d'instruire et d'amuser, pag. 357. Il analyse surtout un manuscrit de la bibliothéque Saint-Germain-des-Prés, n°. 1830, vaste recueil de ces fabliaux, écrit dans le treizième siècle, et contenant plus de cent cinquante mille vers.

Les auteurs de toutes nos *Histoires de France*, excepté, je crois, l'abbé Millot, ne paraissent pas avoir connu ces premiers monumens de notre poésie et de notre langue, qui furent, pendant plusieurs siècles, l'amusement et presque la seule littérature de nos pères.

Le cardinal de Bernis rappelle en deux mots, les troubadours du Midi, et les trouvères du Nord, dans le chant de l'Hiver, de son poëme *des Saisons*, en peignant une veillée de village:

> La romance et le fabliau
> Nous content leurs douces sornettes;
> Ici, les fastes de Clio
> Se composent de chansonnettes.

[1] Caylus observe qu'on trouve dans *le Décaméron* de Bocace, plus de dix nouvelles, qu'on voit, ou absolument semblables, ou composées des seuls fabliaux de ce manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, indépendamment de mille autres détails, etc.

[2] Quand La Fontaine a copié Bocace, il n'a donc fait que reprendre à l'Italie ce qu'elle avait reçu de la France.

Caylus établit, au reste, que La Fontaine connaissait nos vieux fabliaux, ainsi que Rabelais et Molière, qui en ont également profité.

L'énigme [1], plus obscure et toujours plus futile,
Donne, à qui la déchiffre, un plaisir inutile.
Faut-il être Apollon pour voir au fond d'un puits
Les espaces des cieux à quelques doigts réduits [2] ?
Aux énigmes du Sphinx Œdipe dut sa gloire.
Les rois du bon vieux temps, si l'on en croit l'histoire,
S'envoyaient, par défi, des énigmes entre eux ;
Et ces combats, du moins, n'étaient pas désastreux.
D'un mois à l'autre encor, ces querelles obscures
De vers entortillés farcissent nos Mercures ;
Mais le goût, ennemi de tous déguisemens,
Craint la contagion de ces amusemens.
Quand le faux bel-esprit montait sur ses échasses,
Un miroir fut pour lui « le conseiller des Grâces [3]. »
Quelques auteurs ont pris ce genre maniéré ;
Ils ont fait d'un exploit « un compliment timbré [4] ; »
D'un mauvais bâtiment « un solécisme en pierre [5]. »
L'aiguille d'un cadran est « un greffier solaire [6] ; »

[1] L'énigme est appelée par QUINTILIEN *Allegoria obscurior*, une allégorie plus obscure, et par conséquent bien opposée à la clarté, qui est la première qualité d'un bon style.

[2] Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas. VIRGIL. Eclog.

[3] MOLIÈRE, Précieuses ridicules.

[4] TOURREIL.

[5] BALZAC.

[6] LA MOTTE-HOUDARD, Fables.

Une haie, à leurs yeux, se transforme soudain
Et se personnifie en « Suisse d'un jardin [1]. »
Dans leur style galant, ils disent à leurs belles :
« Vos yeux sont les foyers où nous brûlons nos ailes [2]. »
Leur élégance abonde en madrigaux diserts,
Sur un nez, qui « n'est pas troussé pour les déserts [3]. »
S'ils peignent de Titan l'enfance éblouissante,
Ils font « cracher du feu de sa bouche naissante [4]. »
Des astres dans le ciel les globes circulans
Deviennent, dans leurs vers, « des miracles roulans [5]. »
La nuit leur fait paraître, aux bornes de la plaine,
« Et les rivières d'encre, et les arbres d'ébène [6]. »

1 LA MOTTE-HOUDARD.

2
Vos yeux sont des foyers ardens
Où j'ai failli brûler mes ailes,
Et d'où partent des étincelles
Sur le salpêtre de mes sens.
DORAT.

3
Son petit nez que j'idolâtre
N'est pas troussé pour les déserts.
Le même, épître à mademoiselle Fanier.

4 C'est CLAUDIEN qui peint ainsi l'enfance du soleil.

.... Primo clementior ævo
Fingitur, et tenerum vagitu despuit ignem.
CLAUDIEN, de rapt. Proserp., l. 2.

5 GODEAU, qui fait un logogryphe de chaque stance de ses cantiques. Il appelle la lune

L'inconstant soleil de la nuit.

6 Le P. LEMOYNE, jésuite.

Que si le rossignol, à l'envi du pinson,
Dans cette obscurité répète sa chanson,
Ils font de ces oiseaux « des syrènes volantes,
» Et des luths animés, et des orgues vivantes [1]. »
Sur le mot le plus simple ils savent raffiner :
Tout ce qu'ils veulent dire, il le faut deviner.
Malheur à qui s'égare en suivant ces phosphores,
Et pour des feux réels prend de vains météores [2] !
L'éclat des faux-brillans, qui veut nous éblouir,
Est dans l'obscurité prompt à s'évanouir.

[1] Poëme de *la Madelène*, par le P. PIERRE DE SAINT-LOUIS.

Au surplus, ce Carme pouvait s'autoriser de l'exemple de la Pharsale, où les corbeaux qui ont fait curée du sang des Romains, sont appelés par BRÉBEUF,

Des tombeaux animés, des sépulcres volans.

Ailleurs BRÉBEUF appelle encore cet amas de traits que deux armées lançaient l'une contre l'autre,

Un nuage homicide et des meurtres volans.

RACINE le fils remarque, sur cette hardiesse, qu'elle déplaît, quoiqu'elle soit ingénieuse, et qu'il en est de même de celle du Cavalier-MARIN, lorsqu'il appelle le rossignol

Son volant, voix en plume et plume harmonieuse,

Ou quand il nomme la rose,

L'œil du printemps, la fleur des fleurs les plus chéries,
Prunelle de l'amour et pourpre des prairies.

« Nous condamnons ces images que l'esprit seul va cher-» cher bien loin, et que la nature ne présente pas. » (*Mémoire sur le style poétique ou le langage figuré.* Académie des inscriptions et belles-lettres, tom. xv, pag. 229.)

[2] Le même professeur de Bâle, déjà cité (note 1 de la

Fuyez, comme un écueil, le style énigmatique !
Le Proverbe [1] est l'écho de la sagesse antique ;
Tout peuple a ses dictons, oracles du bon sens ;
Mais il faut distinguer ceux des honnêtes gens.

pag. 3), a fait aussi en latin une excellente dissertation *De meteoris orationis*.

Il définit, d'après Longin et autres, *les météores du discours* des expressions emphatiques et guindées, qui paraissent sublimes au premier coup d'œil par l'enflure qu'elles présentent, et qui sont, en effet, vides et vicieuses. Il se moque des gens qui ne peuvent parler sur rien simplement et sans figures. Il en cite des exemples, et entre autres celui d'un pédant, amateur du phébus, qui disait à son domestique : *Toi qui es mon inférieur, appuie-toi sur les colonnes qui soutiennent l'édifice de ton corps, et me délivre des dépouilles de ce bœuf mort.* Il voulait que son valet lui tirât ses bottes.

Werenfels loue la nation française d'avoir rejeté tout ce faux clinquant, où il n'y a ni esprit ni jugement. Il craignait, il est vrai, que notre naturel, fort enclin au changement, ne nous fît bientôt perdre ce bon goût. (L'auteur écrivait en 1702.)

On peut lire ce que Boileau disait de cet ouvrage dans ses lettres à Brossette, du 9 octobre 1708 et du 15 mai 1709. (Œuvres de Boileau, tom. III, pag. 333 et 339.) Mais il paraît que Boileau n'avait pas vu l'ouvrage même, et n'en parlait que sur le titre.

[1] Le Proverbe était appelé en grec tantôt παροιμία, tantôt γνωμη. C'est, avec la Fable, le seul Trope dont le nom latin ait prévalu dans notre langue sur les noms grecs. On dit aussi *adage*, qui vient également du latin : L'*adage* paraît plus savant, et *le proverbe* plus vulgaire. Quant au mot de *gnômè*, le français le rend par *sentence*.

Le picard Petit-Jean se croit un bon apôtre,
Parce qu'il fait claquer son fouet tout comme un autre [1].
La satire, à son gré, nommant tout par son nom,
Appelle un chat un chat, et Rolet un fripon [2].
Ne méprisez pas trop ces vulgaires adages
Parvenus jusqu'à nous à travers tous les âges!
Cette vieille monnaie a conservé son cours.
Quand nos premiers aïeux en ornaient leurs discours,
Leur langage naïf, exempt de toute emphase,
De l'épargne des mots enrichissait la phrase;
Et leur expérience, utile au genre humain,
Allait droit à son but par le plus court chemin :
Le Proverbe, en tous lieux, peint l'esprit populaire [3].
Mais, souvent plus soigneux d'instruire que de plaire,
Il devient trivial; et, par ce mauvais ton,
Sancho dégrade un peu son rôle de Caton.

[1] Racine, les Plaideurs.

[2] Boileau, Satires.

[3] C'est ce que l'auteur a essayé de prouver : 1°. dans ses *Lettres sur les Proverbes français*, qui ont été publiées par feu M. Domergue (*Journal de la langue française*, in-8°.); 2°. dans l'extrait des *Proverbes de toutes les nations, relatifs à l'agriculture*. (Notes sur le premier lieu du *Théâtre d'agriculture*; d'Olivier de Serres, édit. in-4°.) L'auteur espère développer davantage cette philosophie populaire, dans un recueil de pensées choisies et de proverbes mis en vers, recueil qui formera des *Étrennes classiques*, et qui sera publié sous ce titre.

Élevons-nous plus haut! Nos muses, plus polies,
Offrent de la raison les règles embellies:
Leurs vers qu'on sait par cœur et qu'on aime à citer,
A de bons sentimens sont faits pour exciter.
Les lois de la césure et le charme des rimes,
Des poëtes français propageant les maximes,
Les ont fait devenir « Proverbes en naissant [1]. »
Jadis des vers scandés le mètre plus pressant
Fesait encore mieux voler de bouche en bouche
Ces oracles rendus sur tout ce qui nous touche.
Ce ne sont pas toujours des Tropes, je le sais;
Ce sont au genre humain des conseils adressés,
Qui, laissant dans leur route une trace profonde,
Sur leurs pieds mesurés, ont fait le tour du monde.
Pourrai-je, sans gâter leur style original,
Évoquer Perse, Horace, Ovide, Juvénal [2]?
Leur talent ne peut être un bien qu'on s'approprie;
Mais leur sens me pénètre, et comme eux je m'écrie:
O frivoles soucis! ô frêle humanité!
Dans quel vide se perd ta folle vanité [3]!

[1] BOILEAU.

[2] On aurait pu faire une moisson aussi précieuse dans les poëtes grecs; mais comme ils ne font pas partie de l'enseignement public actuel, on a cru devoir s'en abstenir ici. L'on pourra être moins réservé dans les *Étrennes classiques*.

[3] O curas hominum! ô quantùm est in rebus inane!
PERSIUS, sat. I.

Sais-tu quel est ton but, et quel plan tu dois suivre [1] ?
Tu mourras, souviens-t'en! l'heure fuit : songe à vivre [2] !
De Cérès dans tes champs tu recueilles les dons ;
Mais ces champs négligés s'épuisent en chardons.
Cultive ton esprit ! sa moisson sera riche.
La ronce y naît bientôt, si le champ reste en friche [3].
Le mal seul s'accrédite avec facilité :
Nous gardons pour le bien notre incrédulité [4].
Comment se fait-il donc que toujours, dans la vie,
Au sort de son voisin tout homme porte envie,
Que contre la fortune on aille disputant,
Et que de son choix propre aucun ne soit content [5] ?
Rien de trop, dit en vain la sagesse réglée.
Rien n'est jamais assez, dit la foule aveuglée.

Louis Racine a traduit ainsi ce vers de Perse :

Faux honneurs ! vains travaux ! Vrais enfans que vous êtes,
Que de vide, ô mortels, dans tout ce que vous faites !

(La Religion, chant VI.)

1 Est aliquid quò tendis, et in quod dirigis arcum ?

Persius, sat. 3.

2 ..... Vive memor lethi ! fugit hora.

Idem.

3 Neglectis urenda filix innascitur agris.

Horat., sat. 3, l. 1.

4 Sed nos in vitium credula turba sumus.

Ovid.

5 Quî fit, Mæcenas, ut nemo, quam sibi sortem
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illâ
Contentus vivat, laudet diversa sequentes ?

Horat., sat. 1, l. 1.

Augmenter sa fortune est le premier devoir,
Puisqu'on n'est, après tout, qu'autant qu'on peut avoir [1].
De mille humains, à peine en est-il un qui pense
Que la vertu dans soi trouve sa récompense.
On veut être payé pour être homme de bien;
Et c'est corvée alors que l'on n'y gagne rien [2].
L'oisif ne saurait être avec lui-même une heure;
Mais il a beau se fuir, son vautour lui demeure.
Il joue, il boit, il dort, il cherche à s'éviter;
Son repos inquiet ne sert qu'à l'agiter [3].
La loi que nous portons sur les fautes des autres,
Qu'elle nous paraîtrait injuste pour les nôtres!
Nul mortel sans défaut ne s'est vu sous les cieux,
Et le meilleur de tous n'est que moins vicieux [4].

[1] At bona pars hominum, decepta cupidine falso,
Nil satis est, inquit, quia tanti, quantùm habeas, sis.
HORAT., l. 1, sat. 1.

[2] Non facilè invenies multis è millibus unum
Virtutem pretii qui putet esse sui.
Ipse decor recti facti, si præmia demas,
Non movet, et gratis pœnitet esse pium.
OVID. Pont. II. 3. 14.

[3] .... Adde, quod idem
Non horam tecum esse potes, non otia rectè
Ponere, teque ipsum vitas fugitivus et erro;
Jàm vino quærens, jam somno fallere curam:
Frustrà: HORAT., sat. 7, l. 2.

[4] Quàm temerè in nosmet legem sancimus iniquam!
Nàm vitiis sine nemo nascitur: optimus ille est
Qui minimis urgetur ....
Idem, sat. 2, l. 1.

Fuyons l'excès! l'excès en tout est condamnable!
Il est en toute chose un milieu raisonnable.
La justice, fidèle à ses points limités,
S'éloigne également des deux extrémités[1].
Qui donc est libre? qui mérite un si beau titre?
Le sage, qui lui seul est son rigide arbitre;
Qui brave l'indigence, et la mort, et les fers;
Qui n'est point ébloui par des honneurs offerts;
Qui sait à ses penchans mettre un frein légitime,
Et ne dépend jamais que de sa propre estime[2].
Par un supplice, égal aux forfaits les plus grands,
O Dieu! veux-tu punir les plus cruels tyrans?
Montre-leur la vertu! Consternés à sa vue,
Qu'ils sèchent du regret de l'avoir méconnue[3]!
Qui peut vivre, s'il faut vivre déshonoré?
C'est pousser la bassesse à son dernier degré.

[1] Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultrà citràque nequit consistere rectum.
HORAT., sat. 1, l. 1.

[2] Quisnam igitur liber? Sapiens! sibi qui imperiosus;
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent;
Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis, et in seipso totus, teres atque rotundus.
Idem, sat. 7, l. 2.

[3] Magne Pater Divûm, sævos punire tyrannos
Haud aliâ ratione velis. . . . .
Virtutem videant, intabescantque relictâ.
PERSIUS, sat. 3.

Louis RACINE a imité ainsi ces vers de Perse:
Adorable vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!

L'existence, à ce prix, vaut-elle qu'on la compte?
Ah! plutôt n'être pas, que d'être dans la honte[1]!
Écoutons, à leur tour, nos poëtes français,
Contre les Anciens luttant avec succès,
Quoique dans une langue et moins souple, et moins belle;
Ils ont si bien dompté cet instrument rebelle,
Qu'ils ont fait circuler aussi dans l'univers
La vérité frappée au coin de l'art des vers.
« Pour paraître honnête homme, ils disent qu'il faut l'être[2];
» Que le plus grand État ne peut souffrir qu'un maître[3];
» Que le repos d'esprit, où nous aspirons tous »,
Ce trésor envié, « ne se trouve qu'en nous[4];
» Qu'on peut être héros sans ravager la terre[5];
» Qu'il est bon de parler et meilleur de se taire;
» Que tous deux sont mauvais, alors qu'ils sont outrés[6];
» Qu'il faut plaindre les grands, de flatteurs entourés;
» Détestables flatteurs, présent le plus funeste,
» Que puisse faire aux Rois la colère céleste[7]!

De celui qui te hait ta vue est le supplice.
Parais : que le méchant te regarde et frémisse.
(La Religion, chant I.)

[1] Summum crede nefas animam præferre pudori,
Et, propter vitam, vivendi perdere caussas!
JUVENAL.

[2] BOILEAU, Satires.
[3] P. CORNEILLE, Pertharite.
[4] BOILEAU, Épîtres.
[5] Le même, *Ibid.*
[6] LA FONTAINE, Fables.
[7] RACINE, Phèdre.

» Que le vrai seul est beau, qu'il doit régner partout[1],
» Qu'on ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût[2]; »
Qu'il est dans l'univers une voix qui nous crie :
« Adore un Dieu, sois juste, et chéris ta patrie[3] ! »
Écoutez ces conseils : car ils partent du cœur.
« Aimez la vérité; pardonnez à l'erreur[4] !
» Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence[5] !
» Hélas ! tous les mortels ont besoin d'indulgence[6] !
» En ce monde, il se faut l'un l'autre secourir[7]. »
Oui : voilà les leçons dont on doit se nourrir !
A la règle des mœurs ainsi tout nous ramène :
C'est là, dans les objets de la science humaine,
Le plus digne des chants par Phébus inspirés;
En faveur d'un tel but, vous me pardonnerez
Cette digression, si pourtant c'en est une.
J'ai cru saisir plutôt une bonne fortune,
Qui, d'un sujet si sec trompant l'aridité,
Y répandrait la vie et la fécondité[8].

[1] BOILEAU, Épîtres. [2] VOLTAIRE.
[3] VOLTAIRE. [4] Le même.
[5] RACINE, Britannicus. [6] Le même.
[7] LA FONTAINE, Fables.

[8] Nous devons avouer qu'on a blâmé l'extension que nous donnons ici au sens du mot *Proverbe*. On a dit que nous avions tort de citer comme des adages des vers sententieux qui ne sont pas précisément des termes figurés, et qu'on peut croire des hors-d'œuvre dans un ouvrage sur les Tropes. Quelque respect que nous ayons, et de quelque docilité que nous nous piquions pour l'avis des connaisseurs illustres,

Je sens que la carrière, à fournir difficile,
Fait souvent regimber mon Pégase indocile;

auteurs de cette objection, nous ne saurions y déférer dans cette circonstance. Nous pouvons être dans l'erreur; mais voici nos raisons, ou, si on le veut, nos excuses, que nous prenons la liberté de soumettre au goût de nos juges.

Erasme, qui a recueilli un gros in-folio des Adages des Anciens, Erasme dit que le Proverbe est une façon de parler, très-répandue et très-vulgaire, remarquable par quelque chose de spirituel et de neuf [1]. Vossius observe que Erasme prend ainsi le mot Proverbe dans une acception plus large, et qui lui permet de comprendre au nombre des adages les sentences qui ont de la célébrité [2], telles que celles ci que Vossius rappelle : « Le semblable aime son » semblable [3]; défions-nous d'une sagesse trop jeune et trop » prématurée [4]; les bonnes lois sont provoquées par les » mauvaises mœurs [5]; ne sont pas amis, nos amis qui se » tiennent toujours si loin de nous [6]; est sage pour néant, » celui qui ne l'est pas pour soi [7]; la conscience seule équi- » vaut à mille témoins [8]; autant d'hommes, autant d'avis; » tous ne peuvent pas tout [10] »; et une foule d'autres maximes de ce genre, qui font partie, comme on le sait, des mille et mille adages rassemblés par Erasme. Or, que ces maximes *gnomiques* puissent être classées au nombre des

1 Celebre dictum, scitâ quâdam novitate insigne.

2 Gnomas celebres. Vossius, Inst. Orat, l. iv, c. 9. 6. *de Proverbio*.

3 Similis gaudet simili.

4 Odi puerulos præcoci sapientiâ.

5 Bonæ leges ex malis moribus ortæ sunt.

6 Non sunt amici, amici qui degunt procul.

7 Necquicquam sapit, qui sibi non sapit.

8 Conscientia mille testes.

9 Quot homines, tot sententiæ.

10 Non omnia possumus omnes.

Ira-t-il jusqu'au bout ? Plusieurs Tropes nombreux,
Restent à mettre en vers, et sont des plus scabreux.

Proverbes, c'est ce qu'on peut conclure, suivant Vossius même, de l'exemple des Anciens ; car, dans le *Banquet de* Platon, Agathon dit qu'un vieux proverbe apprend que toujours le pareil s'attache à son pareil [1]. Dans le *Marchand* de Plaute, on trouve ces deux vers :

> Le vieux proverbe est vrai, je l'éprouve aujourd'hui,
> Qu'un mal en a toujours un autre près de lui [2].

C'est de là que nous avons tiré notre proverbe français : *Un mal ne vient jamais sans l'autre*, ou *ne vient pas seul.*

Dans les *Adelphes* de Térence, sont deux vers non moins remarquables :

> Car c'est un vieux proverbe, et connu de chacun,
> Qu'entre amis, biens et maux, tout doit être commun [3],

Cicéron cite ce Proverbe au premier livre *des Devoirs*, et il en fait honneur aux Grecs [4]. Le même Cicéron, dans son livre *de l'Amitié*, dit que tout le monde est imbu de ce proverbe de Caton : qu'on a souvent plus d'obligation à des ennemis trop sévères, qu'à des amis trop indulgens [5]. On voit bien que ces mots n'ont rien de figuré, qu'ils sont

[1] Scitè veteri proverbio fertur, simile semper hærere simili. Vossius cite le texte grec.

[2] .. Nunc ego verum illud verbum esse experior vetus
Aliquid mali esse propter vicinum malum.
Plaut., Mercat., act iv.

[3] ...... Nam vetus verbum hoc quidem est :
Communia esse amicorum inter se omnia.
Terent., Adelph., act. v, 2.

[4] Ut in Græcorum Proverbio est, amicorum esse omnia communia.
Lib., de Offic.

[5] Scitum est enim illud Proverbium Catonis : Multò meliùs de

Enfin, je dois aussi, par une règle sage,
De tous ces ornemens déterminer l'usage,

tous pris dans le sens propre, et que cependant on leur donne le titre, et, si l'on peut le dire, les honneurs du proverbe, par la triple raison qu'ils sont précis, qu'ils ont du sens, et qu'ils sont généralement cités et répétés; ce qui remplit bien, ce nous semble, la définition qu'ÉRASME a donnée du Proverbe, et ce qui nous empêche de passer condamnation sur l'objection à laquelle nous avons cru pouvoir répondre. La chose peut être ambiguë. SCALIGER n'était pas ici du même avis qu'ÉRASME. L'autorité de ce dernier, et celle des autres savans qui ont, à son exemple, fait des collections d'adages anciens, nous paraît préférable à celle de l'Hypercritique. Le savant MORHOFF conseillait à ceux qui voudraient faire des recueils de ce genre, d'y joindre tous les hémistiches et tous les vers grecs et latins qui ont un sens ingénieux [1], comme il s'en rencontre beaucoup dans les poëtes satiriques et dans les poëtes comiques, où ces maximes usuelles ont une tournure piquante, et se trouvent plus fréquemment que dans les autres écrivains. Nous n'avons donc pas balancé de mettre au nombre des Proverbes les sentences des grands poëtes, lorsque ces maximes concises se placent dans les entretiens des hommes éclairés, et sont devenues des proverbes de bonne compagnie. VOLTAIRE nous autorisait à en user ainsi, par ce qu'il en a dit, à l'article BOILEAU, de son excellent *Catalogue des Écrivains illustres* du siècle de Louis XIV; et par ce qui se trouve répété, dans le même sens et presque dans les mêmes termes, par l'auteur, quel qu'il soit, de *la Connaissance des beautés et des défauts de la langue française*, article *de la Fable*. (VOLTAIRE, tom. XX, pag. 58; XLVIII, p. 352.)

quibusdam acerbos inimicos mereri, quàm eos amicos qui dulces videntur. Dialog. de amicit.

[1] Argutum sensum. Polyhist. litter., l. 3, 6, 27.

Qu'importe que leurs noms dans tes vers soient étranges?
Les traits dont tu les peins, et l'ordre où tu les ranges,
Les fesant discerner, les feront retenir.
Ces tableaux commencés, Muse, il faut les finir!
Élargis ta palette, et, de nos grands modèles,
Recueillant les couleurs brillantes et fidèles,
Accoutume des arts les tendres nourrissons
Aux exemples fameux qui prouvent tes leçons!
  Venez, jeunes amis! vous seuls, pour qui je chante;
Oh! que ne peut ma voix, plus forte et plus touchante,
D'un sujet didactique échauffant la tiédeur,
Pour l'étude, aujourd'hui, redoubler votre ardeur!
Amis, le terme approche! un moment de courage!
  Du Trope qui paraît ne prenez point ombrage!
La Catachrèse est louche, ou le semble à vos yeux [1].
Voyons-la de plus près, nous en jugerons mieux.
D'un terme détourné cette figure abuse;
Mais il rend la pensée, et voilà son excuse!
Ainsi, quand les Romains virent dans les combats
Des éléphans chargés de tours et de soldats,

[1] La Catachrèse est appelée *Abusio* par Cicéron (*Orat. ad Brut.*), et par Quintilien (l. 8.). On conte qu'un célèbre professeur, passant à la Halle, fut apostrophé par une poissarde. Il ne savait comment répondre aux épithètes injurieuses dont cette femme l'accablait. Enfin il s'avisa de lui dire : Tais-toi, vieille Catachrèse! et ce mot, nouveau pour elle, lui imposa silence.

Ce colosse animé, nouveau pour l'Ausonie,
Fut par eux appelé le Bœuf de Lucanie [1].
Ainsi l'art de Pallas, aux Troyens si fatal,
Avait appris aux Grecs à bâtir un cheval [2].
Quand on est dans l'épée, on respire la guerre.
Les coursiers d'appareil, c'est d'argent qu'on les ferre;
Et des écuyers même un enfant prend le ton,
A cheval sur un âne, ou sur un long bâton.
Ce Trope, un peu forcé, n'est qu'une Métaphore
Plus hardie, et souvent plus nécessaire encore;
Car, le mot figuré qu'elle met en avant
Fait l'office d'un mot qui nous manque souvent.
Sur des rapports nouveaux ces images fondées,
Multipliant pour nous les signes des idées,
Enrichissent la langue et satisfont l'esprit.
Loin des bornes qu'en tout la vérité prescrit,
L'Hyperbole [3] à l'excès augmente ou diminue,
Ou ce qu'elle exagère, ou ce qu'elle atténue.

[1] Parce qu'ils ne connaissaient point d'animal plus fort que le bœuf, et qu'ils avaient vu pour la première fois, dans la Lucanie, les éléphans amenés de l'Épire par Pyrrhus.

Inde boves Lucas turrito corpore. LUCRET., l. V.

[2] Instar montis equum, divinâ Palladis arte,
Ædificant. VIRGIL., Æneid. 2.

[3] L'hyperbole, que les traducteurs latins d'ARISTOTE ont rendue par *excessus*, est appelée par CICÉRON *exsuperatio*, (*ad Herennium*) et *superlatio* (III *de Orat.*). QUINTILIEN lui donne le nom de *ementiens superjectio* (l. 8.).

Il entre de l'hyperbole dans tous les Tropes. La comédie

« Osez-vous bien, dit-il, regarder comme outré
» Des Oracles divins le style consacré?
» Avant qu'un riche au ciel espère trouver grâce,
» Par le trou d'une aiguille il faut qu'un chameau passe.
» Maintefois, l'Esprit Saint a parlé sur ce ton [1];
» Et dans Balzac, alors, le condamnera-t-on? »

et dans la préface de ses OEuvres, par CASSANDRE, qu'il faut chercher cette excuse de BALZAC. On la trouve dans une de ses Lettres à BOIS-ROBERT, du 8 décembre 1634. Il paraît que BOIS-ROBERT lui avait parlé d'un critique dont BALZAC aurait ambitionné le suffrage, parce que c'était un homme *qui contentait M. le cardinal* (DE RICHELIEU) *et qui avait persuadé le roi de Suède*. BALZAC dit donc qu'il est prêt à lui donner toute satisfaction. « Si ce sont les » hyperboles qui lui déplaisent, j'en purifierai mes lettres » quand on les réimprimera. Je me confesserai de toutes » celles que j'ai faites, et ferai un vœu solennel de n'en » faire plus. Ce n'est pas qu'il faille blâmer ceux qui se » servent de cette figure. Car, sans parler des auteurs Ro» mains, il faudrait blâmer le FILS DE DIEU; et vous savez » qu'il a dit qu'il est plus aisé à un chameau de passer par » le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le » royaume des cieux; mais je ne veux point me prévaloir » de l'autorité supérieure. En cela, je regarderai notre Sei» gneur sans le suivre. Je croirai que tels exemples sont » au-dessus de l'imitation humaine, et m'en abstiendrai » comme de marcher sur les eaux et d'être quarante jours » sans manger, etc. »

[1] SAINT AUGUSTIN, et d'après lui VOSSIUS, ont remarqué des Hyperboles dans la Genèse, dans l'Exode, et dans les autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. (AUGUST., *de Civit.*, l. XVI, c. 21.)

L'Hyperbole jamais n'espère autant qu'elle ose [1];
C'est pour être plus vraie enfin qu'elle en impose [2];
A ce jeu suborneur les hommes se sont faits:
On met tout à l'enchère, on prend tout au rabais;
Personne ne s'en plaint; et plusieurs hyperboles
Qu'un usage commun fait paraître moins folles,
Dans nos moindres propos reviennent fort souvent.
On se pique d'aller plus vite que le vent;
Un seul jour est un siècle à notre impatience;
Le marchand qui surfait vous parle en conscience.
L'avocat pérorant pour de simples bourgeois
Imite Cicéron, qui plaidait pour des rois;
Et, dans tous les états, la jactance est la même:
Qu'on fasse un prospectus, un projet, un système!
Plus petite est la chose, et plus grands sont les mots:
A ce piége grossier l'on ne prend que des sots.
Cet oubli du bon sens, cet abus de la langue,
De nos jours, a dicté mainte folle harangue:
On blâme ces excès; mais, loin d'y renoncer,
Par des excès plus grands on veut les surpasser.
Où s'arrêtera-t-on?.... Las! en toute rencontre,
Chacun de l'Hyperbole abuse pour ou contre.

[1] Hyperbola nunquam tantùm sperat, quantùm audet.
SENEC. de Benef.

[2] In hoc omnis Hyperbola extenditur, ut ad verum mendacio veniat
Idem, *ibid.*

Si l'esprit de parti juge un pauvre écrivain,
Point de milieu ! tout est détestable, ou divin.
Dans le monde, au vrai seul, nul esprit ne s'arrête :
L'emporté, pour un rien, soulève une tempête ;
Le doucereux s'attache à tromper poliment ;
Il se dit tout à vous : croyez ce compliment !
Ce banal tout à vous, qui dans sa bouche sonne,
S'adresse à tout le monde, et n'est vrai pour personne.
Même au bas d'une lettre il faut être menteur ;
Dire au premier venu qu'on est son serviteur,
Et surcharger encor la rampante formule
Des vains superlatifs que l'usage accumule[1].

[1] La formule ne paraissait pas encore assez expressive à ceux qui avaient imaginé de renforcer les adjectifs par des adverbes, en cette forme : *Je suis parfaitement*, ou je suis *infiniment* votre très-humble, etc. VAUGELAS décide que cela ne se peut dire qu'en ne sachant ce que l'on dit. (*Observations* 491 et 492.)

L'Académie française, dans son origine, écrivant en corps à BOISROBERT, un de ses membres, et ne voulant ni lui faire une incivilité, ni le traiter d'égal, résolut de souscrire : *Vos très-passionnés serviteurs*, comme un peu plus civil que *très-affectionnés*, et un peu moins que *très-humbles*. (PÉLISSON.)

Les Italiens nous reprochent de n'avoir pas de vrais superlatifs, tandis que leur langue en est prodigue, suivant BALZAC, jusqu'à donner du *vostrissimo* et du *svisceratissimo servitore* dans ses complimens et dans ses civilités ordinaires. La licence gothique, ajoute-t-il, n'a pas été si avant, et ceux qui ont dit *pientissimus*, *prægloriosissi-*

O que de l'Hyperbole il faut se défier!
Son faux air de grandeur flatte un jeune écolier.
Que dis-je? à son éclat plus d'un maître se trompe;
Florus qui, pour l'Histoire, a souvent trop de pompe,
Change ainsi des vaisseaux en des remparts mouvans
Qui font gémir la mer et fatiguent les vents [1].
Lucain même à Néron ose bien dire en face:
« Prends garde au lieu du ciel où tu dois avoir place!
» Si l'un ou l'autre pôle avait rempli ton choix,
» Ses essieux trop chargés gémiraient sous le poids [2]. »

mus, *victoriosissimus*, n'ont pas osé dire, *tuissimus* et *vestrissimus*. (*Socrate chrétien*, Disc. 10.)

Ce serait une longue et curieuse histoire que celle des variations du protocole épistolaire; mais ce ne peut être l'objet d'une simple note.

[1] *Castellorum et urbium specie, non sine gemitu maris et labore ventorum* (*naves*) *ferebantur*. Il s'agit de la flotte d'Antoine. Florus, Hist. IV. 2. On a déjà dit qu'il est bon de prémunir le goût des jeunes gens, surtout contre les fautes des écrivains célèbres.

[2] Brébeuf, Pharsale, l. I. Virgile avait donné l'exemple de ces louanges excessives; car il dit à Auguste qu'il ne tient qu'à lui de choisir entre l'empire de la terre, ou l'honneur d'être un dieu marin, à qui Thétis sera flattée de marier sa fille, ou une place dans le Ciel, auprès du scorpion, qui se mettra plus à l'étroit, pour recevoir ce nouveau signe, etc. (*Georg.*, l. I, v. 37.) Les Romains, qui faisaient l'apothéose de leurs maîtres, étaient moins choqués de ces vers, qu'on ne l'est de nos jours.

Il y a des commentateurs qui veulent excuser les vers de Lucain à Néron, en les donnant pour ironiques.

Quelle bassesse, ô Dieu! quelle enflure insensée!
La Litote, au contraire, affaiblit sa pensée[1];
Elle prend un adroit et modeste détour,
Et se cache à dessein pour mieux paraître au jour.
On sait que la pudeur, timide et circonspecte,
D'un aveu positif craint la phrase directe;
Elle ne dit pas oui; mais en baissant les yeux,
Elle bégaye un non qui s'entend beaucoup mieux.
» Va, je ne te hais point, » dit Chimène à Rodrigue[2].
De termes ampoulés l'Hyperbole prodigue
Ne rendrait pas si bien à cet heureux amant
Ce que lui fait entendre un tel ménagement.
» Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
» Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie[3]. »
O comme dans ces mots, fille du roi des rois,
Ta discrète douleur s'explique à demi-voix!
Rappelons-nous encor la scène brusque et vive
Où, n'osant pas tout haut prendre l'affirmative,
Alceste, avec Philinte, en revient toujours là
Par son refrain : « Monsieur, je ne dis pas cela[4]! »

[1] La Litote, en latin *Tenuitas*, ou, comme dit CICÉRON, *Frugalitas*. (*Epist. famil.* 7. 26.) On peut dire de ce Trope, en l'employant lui-même, qu'*il n'est pas à mépriser*.

[2] CORNEILLE, le Cid.

[3] RACINE, Iphigénie en Aulide.

[4] MOLIÈRE, le Misanthrope.

Cette négation, sous sa forme polie,
Laisse percer pourtant l'humeur qu'elle pallie;
L'art des Tropes, ainsi plus ou moins prononcés,
N'en dit trop, ou trop peu, que pour en dire assez.
C'est la Métonymie [1], habile en l'art de peindre,
Qui sait changer un nom, l'étendre, ou le restreindre.
De la cause à l'effet on peut le transporter;
De l'effet à la cause on le fait remonter.

[1] La Métonymie est appelée par CICÉRON *Denominatio*, ou *nominis Transmutatio*; et par QUINTILIEN, *nominis pro nomine positio*. (L. 8. 6.)

C'est avec la Métaphore, la Synecdoche et l'Ironie, un des quatre Tropes principaux, auxquels tous les autres paraissent devoir être subordonnés. Par exemple, l'Antonomase n'est qu'une espèce de Métonymie, et l'on aurait pu n'en pas faire ici une mention expresse. Les rhéteurs grecs ont beaucoup trop multiplié les noms et les subdivisions minutieuses de ces figures. Il faut se borner à ce qu'il y a de plus essentiel, et ne pas charger sa mémoire d'un bagage inutile.

Dans son Histoire naturelle de la parole, COURT DE GÉBELIN réduit à peu de lignes ce qu'il croit devoir dire des Mots figurés.

« Sans multiplier le nombre des mots, dit-il, on les double » et on les triple en leur donnant successivement plusieurs » sens figurés, outre le sens physique qu'ils offrent primi- » tivement. Ces Mots figurés se forment d'un grand nombre » de manières, qu'on peut réduire à ces quatre :

» 1°. L'extension, ou CATACHRÈSE;

» 2°. Le changement de nom, ou MÉTONYMIE;

» 3°. La compréhension, ou SYNECDOCHE;

» 4°. La comparaison, ou MÉTAPHORE. »

Mais COURT DE GÉBELIN n'envisage ce sujet que sous la

Mars, auteur de la guerre, en exprime la rage.
A l'abri de Vénus, il n'est point de courage.
Tout périt par le fer, ou par lui tout fleurit [1];
Le glaive détruit l'homme, et le soc le nourrit.
De la Sicile en proie à l'infâme avarice,
Tonne contre Verrès la voix accusatrice [2].
Les armes font un bruit qui fait taire les lois [3].
La belle Amaryllis fait retentir les bois [4].
Les états différens, du Sceptre à la Houlette,
Trouvent dans un seul mot leur image complète.
Thémis a son mortier; Bellone, son drapeau,
Décoré de la Mitre, on aspire au Chapeau.
Par ces petits détours qu'avec art il sait prendre,
Le langage est plus vif et se fait mieux comprendre.
Il ne se traîne plus à pas appesantis;
Les mots qu'il sous-entend n'en sont pas moins sentis.
Le Brun charme nos yeux [5]; Racine notre oreille [6];
Voltaire nous instruit en commentant Corneille [7].

rapport de la Grammaire, et non sous celui de la Rhétorique.

1 Ferrum, optimum, pessimumque vitæ instrumentum. Plin.

2 Sicilia tota, si unâ voce loqueretur, hoc diceret.
Cicer., in Verrem.

3 .... Inter arma silent leges. Cicer., pro Milon.

4 Formosam resonare doces Amaryllida sylvas.
Virgil., ecl. 1.

5 Le Brun, pour les tableaux de Le Brun.

6 Racine, pour les vers de Racine.

7 Corneille, pour les Œuvres de Corneille.

Près de la pâle Mort volent les noirs Soucis [1].
Si vous voulez du soir voir un tableau précis,
« Les ombres, dans Boileau, sur la ville épandues,
» Du faîte des maisons descendent dans les rues. »
Le Mierre avait son vers, unique, transcendant,
Vers du siècle, où la terre est en proie au trident [2].
Si la Métonymie est un nouveau Protée,
L'Antonomase encor, par les rhéteurs vantée [3],
D'emprunts du même genre offre l'heureux secours
Pour créer des surnoms ingénieux et courts.

[1] Fénélon, Télémaque.

[2] Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Ce vers, qui est en effet très-beau, et que Le Mierre appelait le *vers du siècle*, se trouve dans une pièce de cet auteur, qui remporta le prix de poésie à l'Académie française, en 1756.

[3] L'Antonomase, en latin *Pronominatio*, est, suivant Vossius, une Synecdoche, et, suivant le plus grand nombre des grammairiens, une Métonymie. On a cru devoir se conformer ici au sentiment le plus commun.

Lycophron, qui se pique d'être inintelligible, affecte d'employer surtout l'Antonomase. C'est ainsi qu'il appelle Hélène la Ménade à cinq hommes. (*In Cassandra.*) Cela est bon pour un faiseur de logogryphes comme lui.

L'Antonomase a servi le plus souvent à des dénominations satiriques, et quelquefois cruelles. C'est ce qu'on appelle vulgairement des sobriquets. Quoiqu'il y en ait beaucoup dans toutes les histoires, on n'a pas voulu en citer d'exemples. La malignité n'a pas besoin qu'on lui fournisse des armes, et ce serait un rôle honteux que de lui donner des leçons.

Le Salomon du Nord en fut l'exemple insigne [1].
Meaux brilla par son aigle, et Cambrai par son cygne [2].
L'éloquence est liée au nom de Cicéron,
Comme la tyrannie à celui de Néron.
Un Tartufe, chez nous, fait toujours quelque dupe.
Chez les Romains, Livie était Ulysse en jupe [3].
La Fontaine peint bien le destructeur des rats,
En nommant Rodilard « l'Alexandre des chats [4]. »
D'un Cierge même il fait « l'Empédocle de cire [5].
Tout s'anime aux accens des maîtres de la lyre.

La Synecdoche aussi [6], sans détours superflus,
Prend le plus pour le moins, et le moins pour le plus.
Que son coup d'œil est prompt, et passe avec adresse
De la partie au tout, etdu genre à l'espèce!

[1] Le Salomon du Nord en est donc l'Alexandre?

VOLTAIRE, Épître au Roi de Prusse.

[2] Le cygne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Parmi vous aujourd'hui n'ont-ils plus de rivaux?

Le même, le Russe à Paris.

[3] Livie Drusille, épouse d'Auguste, la première femme que les Romains divinisèrent. *Ulyssem stolatum appellabat eam Caligula.* SUETON., c. 23.

[4] LA FONTAINE, Fables.

[5] *Idem, ibid.*

[6] La Synecdoche, appelée par les Latins *Intellectio*, ou *Comprehensio*, et, dans ISIDORE de Séville, *Conceptio*.
Voyez aussi la note 8 de la page suivante.

La voile est un navire, et les flots sont la mer.
Les canons, c'est l'airain; l'airain vomit le fer [1].
Les Mortels [2], qu'Alvarez a trop bien su connaître,
« Méritent peu, dit-il, qu'on veuille être leur maître [3].
» Le Français [4], dans Voltaire, est léger et moqueur;
» Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur [5]. »
De Rome, à voir Titus tout entière empressée,
Que l'image surtout se trouve bien tracée
Dans ces yeux [6] « qu'on voyait venir de toutes parts
» Confondre sur lui seul leurs avides regards [7]!
Souvent la Synecdoche et la Métonymie
Se ressemblent si fort de physionomie,
Qu'on prend l'une pour l'autre, et qu'entre les deux sœurs
On a vu du Parnasse hésiter les censeurs.
Mais il n'est plus permis d'être dans l'ignorance.
Du Marsais avec soin marque leur différence [8],

[1] Et, par cent bouches horribles,
L'airain, sur ces monts terribles,
Vomit le fer et la mort.
BOILEAU, Ode sur Namur.

[2] Non tous les êtres mortels, mais les hommes.

[3] VOLTAIRE, Alzire, acte I.

[4] Le Français, pour *les Français*.

[5] VOLTAIRE, Épîtres.

[6] Ces yeux, pour *les spectateurs*.

[7] RACINE, Bérénice.

[8] Voyez le Traité des Tropes, seconde partie, article 4, à la fin de la Synecdoque; car DU MARSAIS, et, à son exemple, COURT DE GÉBELIN, auraient voulu qu'on écrivît

De la Métonymie étend plus loin les droits,
Et tient la Synecdoche en des nœuds plus étroits.
Ainsi, plus d'équivoque et plus d'incertitude!
Ce Critique, fameux par son exactitude,
Vous fera distinguer à des signes certains
Ces Tropes si communs chez les grands écrivains.

L'Ironie [1] est perfide, et flatte en apparence
Ceux mêmes qu'elle insulte avec plus d'assurance.
Elle choisit ses mots : tous semblent caressans;
Mais le ton qu'elle y met leur donne un autre sens.
Ainsi, lorsque Boileau feint de changer de style,
« Pradon est un soleil, et Quinault un Virgile [2]. »
C'est par là qu'Hermione envenime encor plus
Les éloges sanglans qu'elle adresse à Pyrrhus [3].

et que l'on prononçât Synecdoque, comme *époque*, *équivoque*; mais l'exemple de Boileau, et l'usage, conforme à l'euphonie de la langue, sont pour Synecdoche, comme Antioche.

[1] L'Ironie, que Beauzée croit n'être pas un Trope, mais une figure de pensée était déjà vulgairement comprise au nombre des Tropes du temps de Quintilien, qui lui donne en latin le nom d'*Illusio*. Cicéron l'avait nommée *Dissimulatio*, ou même *Dissimulantia*. Les jurisconsultes latins l'appelaient *Cavillatio*; mais aucun de ces mots latins ne rend la force du mot grec, que la langue française a eu raison de conserver.

[2] Boileau, Satires.

[3] Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice, etc.
Racine, Andromaque.

Neptune veut qu'Eurus rentre dans la caverne
Où les vents sont soumis au chef qui les gouverne :
« Qu'Éole en son cachot les tienne sous sa loi !
» Il est là, dans sa cour, et peut trancher du Roi [1]. »
Didon voit à regret qu'un ingrat l'abandonne.
« A l'en croire, s'il part, c'est le Ciel qui l'ordonne ;
» Sans doute un tel souci tient les maîtres du ciel,
» Et ce soin doit troubler leur repos éternel [2] ! »
Lorsqu'Adam fut séduit par Eve, notre mère,
Dieu même lui lança cette louange amère :
« Le voilà donc à nous devenu presque égal,
» Adam, depuis qu'il sait et le bien et le mal [3] ! »
Ce Trope si piquant semblerait du domaine
De la vive Thalie, et non de Melpomène ;
Mais Corneille et Racine avaient su l'ennoblir ;
Et tous nos grands acteurs ont l'art de l'embellir.
Le débit des beaux vers à leur sens doit répondre.
Les Tropes ont leurs tons, qu'il ne faut pas confondre ;
Et quiconque en public se hasarde à parler,
Sur cette loi du goût doit aussi se régler.

[1] Vestras, Eure, domos ! Illâ se jactet in aulâ
Æolus, et clauso ventorum carcere regnet.
VIRGIL., Æneid. 1.

[2] Scilicet is superis labor est, ea cura quietos
Sollicitat ! VIRGIL., Æneid. 4.

[3] *Ecce Adam, quasi unus ex nobis, factus est, sciens bonum et malum !* Genes., c. 1.

Socrate [1] et Cicéron prodiguaient l'Ironie ;
Ces contrastes moqueurs déridaient leur génie.
Cet esprit familier qu'on a tant exalté,
Ce Démon, par Socrate, en secret consulté,
N'était que sa raison, qui fut sa règle unique,
Et qu'il voilait exprès sous un terme ironique,
Mais sans que le Sarcasme [2] y mêlât son aigreur,
Et son sourire amer qui tient de la fureur.

[1] CICÉRON, qui voulait faire l'apologie de son propre goût, en parlant de celui de SOCRATE, dit de ce dernier: *Cùm aliud diceret, aliudque sentiret, libenter uti solitus est eâ dissimulatione, quam Græci εἰρωνείαν vocant.* Acad. 4. 5.

Il faut lire, à ce sujet, la Dissertation sur l'Ironie de SOCRATE, par FRAGUIER, bon morceau de littérature. *Académie des Inscrip.*, tom. IV, pag. 360 et suivantes. Il démontre que le Démon de SOCRATE n'était qu'une suite de son Ironie. Par les termes de Démon, de signe, de voix, d'espèce d'inspiration, dont l'effet était de l'empêcher d'agir sans le porter jamais à l'action, il n'entendait que l'opinion, c'est-à-dire, une sage prévoyance et le bon sens, qui, dans les occasions dangereuses, tiennent lieu de divination, etc.

Il serait à souhaiter que la Dissertation de FRAGUIER eût été toujours présente à l'esprit de ceux qui, dans ces derniers temps, ont jugé trop sévèrement la mémoire de SOCRATE, et l'ont, en quelque sorte, condamné de nouveau. Parmi ces rigoristes, on est fâché de trouver Louis RACINE, à qui son frère aîné en a fait un juste reproche dans une lettre qui est imprimée à la fin des Lettres de Jean RACINE.

[2] *Sarcasme* est un mot grec, dont l'étymologie est un sujet de controverse parmi les savans. VOSSIUS ne veut pas

La populace juive, aveugle dans sa rage,
Au supplice du Christ ajouta cet outrage [1].
« Fils de Dieu, disaient-ils..... » Mais de ces forcenés,
Non, ne répétons point les discours effrénés,
Et ne nous chargeons point de rimer des blasphèmes:
Mais, hélas! mais partout les hommes sont les mêmes.
De Virgile et d'Homère écoutez les héros:
Souvent vous frémissez de leurs nobles propos,
Quand, sous l'éclat brillant du vernis poétique,
Ils se montrent à nu dans leur rudesse antique.
Quels mots Néoptolème ose-t-il adresser
Au malheureux Priam que son trait va percer?
« Va donc dans les Enfers; va conter à mon père
» A quel point de sa gloire ici je dégénère [2]. »
Turnus foule à ses pieds Eumède palpitant,
L'égorge, et dit: « Troyen, t'y voilà! sois content!

que ce soit un Trope; mais on a cru devoir se conformer ici à l'opinion commune des grammairiens, et aux exemples que Vossius rapporte lui-même.

[1] *Salva temetipsum! si filius Dei es, descende de cruce... alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere.*

Matth., 27.

On sent bien pourquoi l'on n'a pas inséré dans le texte une traduction de ce passage; mais tous les rhéteurs donnent cet exemple du Sarcasme, et on a dû l'indiquer.

[2] ..... Referes ergò hæc, et nuntius ibis,
Pelidæ genitori. Illí mea tristia facta,
Degeneremque Neoptolemum narrare memento!

Cet endroit, imité d'Homère, est d'une énergie effrayante

« Mesure de ton corps la nouvelle Patrie
» Que tu vins conquérir au sein de l'Hespérie !
» Un pareil prix attend ceux qui m'osent braver,
» Et tels sont les seuls murs qu'ils peuvent élever [1]. »

C'est ainsi qu'un sauvage, emporté par sa haine,
Insulte les vaincus de sa joie inhumaine,
Et, par là de leur mort doublant l'atrocité,
Joint la dérision à la férocité.

Le Sarcasme est rempli de fiel et de colère.
L'Euphémisme aux bons cœurs est bien plus sûr de plaire [2].
Il est certains objets qu'un prompt discernement
De l'oreille et des yeux écarte également ;
Soit quand leur nudité peut blesser la décence,
Et l'Euphémisme alors en voile la licence ;

et dont mes faibles vers sont bien loin de rendre l'idée. Au surplus, HOMÈRE lui-même a blâmé ces Sarcasmes, si fréquens dans son Iliade. C'est ce qu'on verra dans la note sur les Tropes d'HOMÈRE, à la suite de ce Poëme.

[1] En agros, et quam bello, Trojane, petisti
Hesperiam, metire jacens ! Hæc præmia qui me
Ferro ausi tentare, ferunt : sic mœnia condunt !

VIRGIL., Æneid. 12.

[2] L'Euphémisme, que VOSSIUS ne veut pas non plus regarder comme un Trope, est une figure bien nécessaire, et qui devait obtenir grâce aux yeux de ce savant, par la définition même qu'il en donne. Il dit que l'Euphémisme sert à désigner des choses odieuses, ou ingrates, par des mots qui ne le sont pas : *Figura res odiosas ingratasque designans nominibus non ingratis.*

INST. Orat., l. IV, 10. 9.

Soit quand de leur tristesse, ou de leur dureté,
L'expression directe aurait trop d'âpreté,
Et l'Euphémisme alors adoucit, ou déguise,
Du mot propre trop vif l'odieuse franchise.
On croyait autrefois aux mots malencontreux[1];
Le préjugé fuyait ces termes malheureux:
Ainsi, quand des Romains les rigueurs nécessaires
Ont de Catilina frappé les émissaires,
Le Consul, triomphant de ce parti vaincu,
Ne dit pas qu'ils sont morts; il dit qu'ils ont vécu[2].
Mais ce n'est plus le bon ou le mauvais augure
Qui fait à des Français aimer cette figure.
Chez un peuple poli la bienséance est tout:
L'honnêteté publique est la règle du goût;
Elle impose au langage une réserve extrême.
Molière, heureusement se corrigea lui-même,
Quand d'un trait de cynisme, à bon droit condamné,
Il fit sortir ce mot, plaisamment retourné:
« Allez, monsieur Purgon! l'on connaît vos usages,
» Et vous ne parlez pas souvent à des visages[3]. »

[1] .... Malè ominatis
Parcite verbis!
HORAT., od. 14, l. 3.

[2] Au moment où je parle, ils ont vécu peut-être.
VOLTAIRE, Rome sauvée.

[3] MOLIÈRE, le Malade imaginaire, acte 3, scène 4. PÉLISSON a sauvé, avec le même bonheur, une incon-

Je pourrais ajouter des traits non moins piquans;
Mais je crains d'éveiller des souvenirs choquans,
Et de manquer moi-même à ce que je conseille;
La Muse me défend d'alarmer son oreille:
Voulez-vous de ce Trope étudier l'emploi?
Lisez Quintilien! il a dicté la loi.
Aux écrivains, chez lui, la pudeur commandée
De toute obscénité fuit l'image et l'idée [1];
Et, quand c'est un Latin qui porte cet arrêt,
D'être moins scrupuleux un Français rougirait.
Écoutez, mes amis! ma vieille expérience
Réclame tous ses droits à votre confiance;
Écoutez! l'Euphémisme est fait pour couronner
Les conseils que mon cœur se plaît à vous donner.
Je sais que la jeunesse est légère et volage;
Mais un jour, j'en suis sûr, un jour, mûris par l'âge,
Vous vous rappellerez ces paternels avis:
Heureux ceux d'entre vous qui les auront suivis!

gruité du même genre, en parodiant ainsi le *robur et æs triplex circà pectus*, d'Horace, à propos de la poste à franc étrier:

Que ce fut un rude vilain
Dont la poste eut son origine!
Il avait trois plaques d'airain,
Mais ailleurs que sur la poitrine.

[1] *Obscœnitas verò non à verbis tantùm abesse debet, sed à significatione.*

Quintil., inst. vi, 3. 6.

Heureux l'esprit bien fait qui saura, de bonne heure,
Dans les routes du Pinde élire la meilleure ;
Et qui, les yeux fixés sur l'Honnête et le Beau,
Ne s'écartera point de ce double flambeau !
Rien de vil dans son cœur ne pourra trouver place ;
Le moindre souffle impur ternirait cette glace.
Du savoir et des mœurs gardant la dignité,
Distinguez-vous, amis, par votre urbanité !
Si chez vous des talens le noble feu s'allume,
Que jamais rien d'impur ne souille votre plume !
Le goût de l'Euphémisme est le vrai goût Français ;
Seul, il peut garantir d'honorables succès.
Du Cynique effronté la langue est impudente ;
La Muse aurait horreur d'être sa confidente.
A quel titre, après tout, veut-on être cité ?
Croyez-vous que les traits de la causticité,
Des contes hasardés la gaîté graveleuse,
La chronique appelée, à bon droit, scandaleuse,
Arrachent du public un pur assentiment ?
On ne les applaudit qu'en les mésestimant.
Loin d'oser les produire en bonne compagnie,
On les glisse dans l'ombre, ou même on les renie :
Malheur au livre obscur, méchant ou libertin,
Né dans le vil espoir d'un succès clandestin !
Si tu parviens au rang des pères de famille,
Jeune auteur, voudras-tu que ton fils, que ta fille,

De ces fruits corrompus sucent le noir poison,
Et se perdent ainsi dans ta propre maison?
Et toi qui, répandant ta bile envenimée,
De chacun, sans égard, noircis la renommee,
Veux-tu du talion subir la juste loi,
Et permettre à chacun de s'armer contre toi?
Mais, si la Vertu même est l'objet de tes blâmes,
Détestable Arétin [1]! si ceux que tu diffames
Sont réduits à l'affront de s'en justifier,
Ce tort affreux, dis-moi, pourras-tu l'expier?
Le papier indiscret qui reçoit nos pensées,
Hélas! garde trop bien ces traces insensées.
On s'en repent trop tard; on voudrait, à tout prix,
Effacer tous ces traits si dignes de mépris:

[1] Pierre Arétin, d'Arezzo, fut, il est vrai, très-savant; mais sa mémoire est flétrie, et son nom est devenu celui de tous les auteurs de satires effrénées et d'obscènes turpitudes. Il importe d'inspirer de bonne heure à la jeunesse la juste exécration que mérite un tel abus de l'esprit et des talens. Ce misérable avait cru se mettre à l'abri de tout en se fixant à Venise. Retranché dans ces lagunes, il lançait de là partout ses apostrophes aux Princes, dont il se glorifiait d'être appelé le Fléau; mais il fut bien plus encore le fléau des bonnes mœurs; et la pudeur n'oserait prononcer même les titres de plusieurs de ses écrits. Des Puissances insultées, quelques-unes avaient cru l'acheter par des présens; quelques autres lui fesaient donner des coups de bâton; enfin il fut étranglé: c'est ce que Bayle ignorait; et c'est ce que révèle, dans une de ses Épîtres, à la manière d'Horace, ce Michel de L'Hospital, grand homme d'état et

Inutiles remords! la page criminelle
Des auteurs déhontés rend la faute éternelle.
Ne risquez donc jamais, esprits judicieux,
Que ce qu'on peut sans crainte offrir à tous les yeux,
Que ce qui doit toujours vous honorer aux vôtres!
Imposez-vous la loi que vous feriez à d'autres.
Si les égards d'autrui pour vous ont des appas,
Vous-même envers autrui ne les violez pas.
La Licence révolte, et la Malice blesse:
De flatter ces penchans n'ayez point la faiblesse!
Tout ce qui n'est pas pur ne saurait s'excuser:
Le Génie est divin, tremblez d'en abuser!
A mériter un nom, s'il faut que l'on s'attache;
Amis, il faut surtout vouloir un nom sans tache!

bon poëte latin. Il était contemporain, et bien placé de manière à savoir la vérité. Il dit positivement que « rien » n'a pu dérober Arétin à la vengeance de l'Univers irrité, » et à la corde, seul prix qui fût digne de ses vers: »

Quin meritas læso pœnas exsolveret Orbi
Terrarum, dignum vel haberet carmine funem!

(*Michaëlis* Hospitalii, *Galliarum Cancellarii*, *Epistolarum*, *seu Sermonum*, *Libro V*, *serm. de Libertate scribendi.*)

Il eût mieux valu, sans doute, qu'Arétin fût condamné et puni légalement; mais l'écrivain qui s'est mis lui-même hors de la loi de toutes les nations, n'a pas lieu de s'étonner que l'on franchisse avec lui les bornes qu'il n'a jamais respectées envers personne. C'est un ennemi public, fait pour une fin tragique, et qui ne peut exciter ni intérêt, ni pitié.

Delille, transplantant Virgile parmi nous,
Et Voltaire, en lui seul, les réunissant tous.
Alors, sur la Néva, la Vistule et la Sprée,
D'un triomphe innocent notre langue honorée,
Fit partout sur la scène applaudir nos Acteurs;
Tous les Peuples instruits devinrent nos lecteurs.
 Tels sont les souvenirs qu'il faut que tu réveilles,
O Muse! à nos enfans raconte ces merveilles!
La gloire du Pays est douce à partager,
Quand cette gloire obtient l'aveu de l'Étranger.
Mais, en nous rappelant que la Ville où nous sommes
Dans son sein fortuné vit fleurir ces grands hommes,
Dis aux jeunes Français qu'ils doivent s'éclairer,
S'ils ne veulent pas voir leur nom dégénérer.
Apprends-leur à quel prix, de ce noble héritage,
Ils peuvent à leur tour prétendre le partage!
Promets-leur ces plaisirs, si purs et si constans,
Fruits heureux de l'étude et de l'emploi du temps!
Montre-leur dans les Arts le charme de la vie!
Échauffe dans leur sein la généreuse envie
D'imiter quelque jour ces sublimes esprits!
Qu'ils rougissent du moins d'en ignorer le prix!
Muse, je t'en conjure, achève ton ouvrage!
Au travers des écueils tu guidas mon courage.
D'attributs différens vingt Tropes revêtus
Nous ont appris leurs noms, nous ont dit leurs vertus,

Montre-nous maintenant l'usage de ces armes !
A des détails si secs prête encore des charmes,
Et fais tant par tes soins que mes jeunes amis
Dans le Temple du Goût soient dignes d'être admis !
Vous qui voulez écrire, ou juger le mérite
De toute œuvre qu'on veut donner pour bien écrite,
Du style figuré méditez les secrets !
Chaque Trope a son ton, son allure et ses traits;
De leur discernement la science est utile ;
Car ils sont à la fois les traits saillans du style,
Et de la passion les signes éloquens ;
Mais le goût les veut clairs, justes et peu fréquens.
La Métaphore à tous semble servir de guide ;
De la Comparaison c'est l'abrégé rapide [1];
Elle plaît à l'esprit, en lui fesant saisir
Les rapports lumineux qu'elle est prompte à choisir.
Elle sait se plier au but qu'on se propose ;
Au peuple à qui l'on parle, au genre où l'on compose ;

[1] *Translatio similitudinis est ad verbum unum contracta brevitas.* Cicer. — *In totum autem Metaphora brevior est similitudo.* Quintil.

Dans l'histoire naturelle de la parole, Court de Gébelin réduit au même point ce qu'il dit de la Métaphore.

« La Comparaison, ou Métaphore. Cette figure consiste » à transporter la signification propre d'un mot à une si- » gnification qui ne lui convient que par comparaison. » *Exemples :* La Grammaire est la *clef* des sciences; s'*eni-* » *vrer* de plaisirs; mettre un *frein* à ses passions. »

Avec facilité prenant des tons divers ;
Modeste dans la prose, audacieuse en vers [1].
Rendre la vérité plus touchante et plus belle,
Donner au sentiment une grâce nouvelle,
Réchauffer à propos l'esprit le plus glacé,
Tel est l'heureux succès d'un Trope bien placé !
Les objets aperçus dans ce verre d'optique
Semblent se renvoyer leur éclat prismatique,
S'approchent de nos yeux et viennent tour à tour
Se peindre du côté qui les met dans leur jour :
Des mots pris l'un pour l'autre admirable puissance [2] !
Mais cet art craint l'abus de sa magnificence.

[1] La principale source de la corruption du style est la confusion des genres et l'usurpation que l'on fait trop souvent en prose des Métaphores, propres seulement à la haute poésie. C'est un abus, accrédité aujourd'hui par de célèbres écrivains, et contre lequel la jeunesse ne saurait trop se prémunir.

Ce n'est pas cependant que les prosateurs et les poëtes ne puissent profiter avec habileté des exemples les uns des autres, mais en se renfermant toujours dans les limites de leur genre respectif. MACROBE a remarqué que VIRGILE a souvent imité CICÉRON. VOLTAIRE indique les emprunts que MASSILLON avait faits à RACINE. La lecture des Orateurs peut donc être utile aux Poëtes, et celle des Poëtes est nécessaire aux Orateurs, mais avec le discernement de ce qui peut s'approprier aux bienséances oratoires, et de ce qui n'appartient qu'aux hardiesses poétiques.

On ferait un livre sur cette question, comme sur plusieurs autres, qui ne peuvent être ici qu'effleurées dans des notes.

[2] Cette puissance des mots pris l'un pour l'autre est pré-

Quand le mot propre dit tout ce qu'on a pensé,
Chercher un autre tour serait d'un insensé [1].
Le Sublime, étranger aux ornemens frivoles,
S'occupe de la chose et non pas des paroles;
Il veut aller au but sans faire un long circuit;
C'est un trait qui nous frappe, un éclair qui nous luit,
Un seul mot qui tient lieu des phrases les plus amples;
Et tous les bons auteurs en offrent des exemples:
« En de si grands revers, que vous reste-t-il? Moi [2].
» Comment prétendez-vous que je vous traite? – En roi [3].
» Où le conduisez-vous? – A la mort. – A la gloire [4]!
» Qui l'a fait roi? Qui l'a couronné? – La victoire [5].

cisément ce qui constitue l'originalité et la magie du style de MONTAIGNE, justement distingué, à cet égard, parmi les écrivains français, comme BACON parmi les Anglais. Le savant HUET a fait cette remarque sur MONTAIGNE. « Son » imagination vive lui fournit sur toute sorte de sujets une » grande variété d'images, dont il compose cette abondance » d'agréables Métaphores, dans lesquelles aucun écrivain » ne l'a jamais égalé. C'est sa figure favorite, figure qui, » selon ARISTOTE, est la marque d'un bon esprit, parce » qu'elle vient de la fécondité du fonds qui produit ces » images, de la vivacité qui les découvre facilement et à » propos, et du discernement qui sait choisir les plus con- » venables. »

[1] C'est ce que disait PORCIUS LATRO, dans la Préface de SÉNÈQUE le rhéteur: *Summam quidem esse dementium detorquere orationem, cui rectam esse liceret.*

[2] P. CORNEILLE, Médée. [3] RACINE, Alexandre.

[4] P. CORNEILLE, Polyeucte. [5] VOLTAIRE, Mahomet.

» Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? – Qu'il mourût [1].
» Dieu dit : que Newton soit ! Et la lumière fut [2]. »
Le discours figuré peut avoir sa magie ;
Mais ces mots, sans figure, ont bien plus d'énergie ;
Et les plus grands objets font plus d'impression,
Par la simplicité de leur expression.

Dans le sénat de Rome, écoutez Paul Émile !
Il a vaincu Persée : admirez de quel style
Ce grand homme raconte un exploit si marqué !
« Par vos ordres, dit-il, à Brindes embarqué,
» Au lever du soleil je quittai l'Italie !
» Ma flotte, le soir même, à Corcyre accueillie,
» Fut cinq jours occupée à faire les apprêts
» Qui devaient du sénat assurer les décrets.
» Voulant avoir le ciel à nos armes propice,
» A Delphes j'ai d'abord offert un sacrifice.
» Puis j'ai cherché le roi, l'ai forcé d'accepter
» La bataille qu'en vain il voulait éviter :
» Je l'ai vaincu, l'armée avec elle l'amène ;
» Toute la Macédoine à présent est romaine [3]. »

[1] P. Corneille, les Horaces.

[2] C'est un vers de l'épitaphe de Newton, imité d'un fameux passage de la Genèse :

Sis, Newtone, Deus dixit ! et ecce dies !

[3] *Profectus ex Italiâ, classem à Brundusio sole orto solvi : nonâ diei horâ, cum omnibus meis navibus Corcyram tenui. Indè quinto die Delphis, Apollini, pro me*

Ces mots, jetés sans art, ne sont pas contournés;
Ils seraient moins frappans s'ils étaient plus ornés.
Mais qu'on est souvent loin de cette retenue,
Et que l'on goûte peu la vérité si nue!
Incessamment guindés sur leur grand piédestal,
Les amis boursouflés du genre oriental,
Des Tropes discordans qu'au hasard ils entassent
Nous fatiguent, autant qu'eux-mêmes ils se lassent;
Au simple, au naturel craignent de s'asservir,
De termes excessifs ne peuvent s'assouvir,
Cherchent un faux sublime et paraissent prétendre
A se faire admirer, mais sans se faire entendre.
Examinez de près tous ces discours ronflans
De froids déclamateurs qui se battent les flancs.
Qu'en sort-il, au creuset d'une juste censure?
Du galimatias et de la bouffissure;
Du Phébus, en un mot. Le bon sens a proscrit [1]
Cet esprit déplacé qui prouve peu d'esprit.

exercitibusque vestris sacrificavi. Regem ad pugnam coactum vici. Macedoniam in potestatem Populi Romani redegi. Voyez à quel point TITE-LIVE a resserré ici son éloquence naturelle, pour faire parler un héros de la manière la plus simple! On a tâché de lui conserver cette fierté modeste, qui donne à ce passage un prix inestimable.

[1] LUCIEN s'est moqué d'un certain LEXIPHANE, écrivain très-enflé, qui, abusant surtout de la facilité qu'on a de composer des mots en grec, en inventait des plus bizarres et des plus inintelligibles. LUCIEN dit que LEXIPHANE est plus

Tous les vrais connaisseurs lui déclarent la guerre;
Mais il revient sans cesse éblouir le vulgaire:
Et les jeunes auteurs, par l'exemple gâtés,
Dans ces défauts pompeux croyant voir des beautés,
Tâchent d'être éloquens, et ne sont que bizarres.
Les phrasiers sont communs, les écrivains sont rares,
Surtout dans notre langue, où tout doit être pur [1].
Le style figuré veut le goût le plus sûr.
Sa règle est simple : il faut qu'un Trope nous remue;
Pour échauffer l'esprit, l'âme doit être émue;
C'est l'inspiration qui dicte cette loi
Dont on se sent d'abord subjugué malgré soi.

malade qu'il ne croit, d'une tumeur si dangereuse; il l'abandonne aux soins du médecin Sosipolis, qui le fera vomir et lui fera rendre l'abcès de sa fausse éloquence.

La Bruyère a pris la chose plus sérieusement. On peut voir le portrait d'Acis, dans ses Caractères, ch. v.

Le quatrième dialogue, *De la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, par le P. Bouhours, rapporte des modèles de galimatias, que le jésuite s'est plu à tirer des ouvrages d'un coryphée du jansénisme (l'abbé de Saint-Cyran). On croyait que c'étaient en ce genre des chefs-d'œuvre inimitables; mais nous en avons bien vu d'autres!

Voyez ci-dessus, pag. 30, la remarque sur le Livre de Werenfels, qui traite des météores du discours, et qui se rapporte au même objet que la présente note.

[1] « Dans une langue sage, les hardiesses doivent être sages. » (Racine le fils, Discours de la poésie naturelle ou de la langue poétique, Académie des inscriptions, tome xv, pages 192-207.)

Sa source est dans le cœur. Quand cette source coule,
Les images, les traits, les tours viennent en foule;
Des trésors de la langue on dispose à son gré.
Le sentiment profond dont on est pénétré
Trouve, sans les chercher, des figures plus vives,
Dans leur audace même heureusement naïves.
L'école où l'on apprend ces secrets d'Apollon,
Est celle de Boileau, Racine et Fénélon.
Celui qui veut, comme eux, se faire toujours lire,
Sans emphase, comme eux, dit tout ce qu'il doit dire.
Pour assurer sa marche, il avance à pas lents,
Creuse à fond ses sujets, laisse mûrir ses plans;
Mais il sait qu'un plan sage et qu'un sujet fertile,
Quoique ce soit beaucoup, ce n'est rien sans le style;
Que du langage orné les Tropes sont les fleurs;
Qu'il faut, sans les confondre, assortir les couleurs.
L'abondance d'Ovide a besoin qu'on l'élague;
La fougue de Lucain s'égare dans le vague;
Virgile, plus égal et plus judicieux,
Dans son style épuré n'a rien d'ambitieux.
Il plaît, sans faire voir qu'il ait dessein de plaire;
Son ton est toujours vrai; sa phrase, toujours claire;
Et ce genre pour nous a d'autant plus d'appas,
Que sa facilité ne se contrefait pas.
Un don si merveilleux ne vient pas de commande;
La muse est libre; en vain le travail la gourmande;

Maîtresse des faveurs qu'elle peut dispenser,
Elle fuit aussitôt qu'on prétend la forcer.
Pour écrire, il faut être entraîné par sa verve :
Ne tentez jamais rien en dépit de Minerve;
Horace vous l'a dit [1]! L'effet de l'art est nul
Dès qu'on peut y sentir l'empreinte du calcul.
Toute affectation doit en être bannie.
En tout, le naturel est le sceau du génie :
Heureux qui par ce charme attache ses lecteurs,
Et sait de ce qu'il dit les rendre spectateurs!
Venez donc à ma voix, jeunesse studieuse!
D'une doctrine, au fond sèche et fastidieuse,
On peut vous faire un jeu; du moins, je l'ai tenté.
Venez! La muse habite un palais enchanté :
Mars en a trop long-temps voilé le frontispice;
Entrez-y désormais sous un meilleur auspice!
A nos maux, qu'un Dieu même a pris soin de finir,
Succède enfin l'espoir d'un moins sombre avenir.
Vous verrez les jours purs, nés d'un si long orage;
Mais, pour les mériter, profitez de votre âge;
Usez du temps qui fuit; instruisez-vous; sachez
Pénétrer d'Apollon les mystères cachés.
Ils ne sont plus pour vous couverts de ces ténèbres,
Des siècles d'ignorance enveloppes funèbres :

1 Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ.
HORAT., Art. poet., vers. 385.

Hélas ! on a bien tard transplanté sur nos bords
Des Grecs et des Romains les classiques trésors !
Nos grands même autrefois étaient fiers d'être ignares[1] ;
Les arts étaient flétris ; les mœurs, presque barbares ;
La langue, inculte et brute. On prêchait, on plaidait,
On jugeait en latin qu'à peine on entendait.
Long-temps l'Europe entière, également sauvage,
Offrit ainsi misère, anarchie, esclavage.
C'est en vain qu'on voudrait nous fasciner les yeux,
Pour nous faire envier le sort de nos aïeux.
Écartons avec soin le ton déclamatoire ;
Cherchons la vérité ! Demandons à l'histoire
En quel siècle a pour nous brillé cet âge d'or,
Rêve des temps passés, qu'on reproduit encor ?
A quelle époque enfin croit-on que nos contrées,
Pouvant trop se vanter de n'être pas lettrées,
Ont-elles su prouver aux peuples étonnés
Que les plus ignorans sont les plus fortunés ?
Tel fut-il donc l'état de nos pauvres ancêtres,
Quand leurs premiers docteurs, leurs juges et leurs prêtres,

[1] « Il faut que, sous la première et sous la seconde race » de nos rois, le titre d'ignorant parût bien précieux à la » noblesse française, puisque, bien après le siècle de Char- » lemagne, on trouve des actes authentiques où se lisent » ces mots : ET LEDIT SEIGNEUR A DÉCLARÉ NE SAVOIR » ÉCRIRE, ATTENDU SA QUALITÉ DE GENTILHOMME. » (Dictionnaire des mœurs, lois, usages et coutumes, article ÉCRIRE, tom. 1er., in-8°., 1775.)

Les Druides, liaient la victime au poteau [1],
Et, la déchiquetant avec un long couteau,
La fesaient, par degrés, périr d'une mort lente?
Ou bien quand de César la clémence accablante,
Pour tenir en repos les vaincus mécontens,
Fit couper la main droite à tous nos combattans,
Et crut leur faire grâce en leur laissant la vie [2]?
C'est ainsi que la Gaule, aux Haches asservie,
Vit ses tristes colons s'épuiser en tributs,
Et d'un pouvoir lointain souffrir tous les abus [3].

[1] « Quant à la divination, nous trouvons dans les an» ciens auteurs (Diodore de Sicile, Bibl., l. v, et Stra» bon, l. iv.), que les Druides y pratiquaient des choses » fort extraordinaires; car ils attachaient quelquefois leurs » victimes à des poteaux qui étaient destinés à cet usage, » même dans les temples; puis ils les blessaient par der» rière et les fesaient mourir cruellement, et jamais tout » d'un coup, etc. » (Marcel, Histoire de France, tom. 1er., page 54, avec une gravure qui représente cette belle cérémonie, souvent pratiquée aussi par les Druidesses.)

[2] Cette atrocité, remarquable par elle-même, l'est encore plus par le sang-froid avec lequel les Commentaires de César la racontent comme une chose toute simple et même comme une sorte de grâce : *Omnibus qui arma tulerant, manus præcidit, vitamque concessit.* (In suppl. de Bell. Gall.)

[3] Si l'on veut avoir une idée juste du système fiscal des Romains, il faut lire le Discours du Paysan du Danube, dans la fable qui porte ce titre, et où la naïveté de La Fontaine s'élève jusqu'à l'énergie de Tacite. Il faut surtout peser cette terrible vérité :

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome.

Foulé de plus en plus par des maîtres avares,
Enfin, le désespoir implora les Barbares,
Et salua du nom de ses libérateurs
Les Vandales, les Huns, les Goths dévastateurs.
Ils nous débarrassaient des maltôtes romaines;
Leurs hordes cependant, cent fois plus inhumaines,
Confondirent l'Europe en un saccage affreux :
Des peuples le Gaulois fut le plus malheureux [1];
Il perdit son nom même; et les Francs, à sa place,
Certes d'un âge d'or n'ont point laissé de trace [2].

[1] Les Barbares furent attirés par Stilicon, qui était né Vandale. De toutes les parties de l'Europe qu'ils mirent à feu et à sang, les Gaules furent les plus maltraitées, et semblèrent avoir, suivant un orateur du temps, le privilége des malheurs. *Undè exordiar nisi à tuis, Gallia, malis, quæ ex omnibus terris quas illa pestis insederat, haud injuriâ tibi vindicas privilegium miseriàrum?* PACAT, panegyric.

[2] Feu M. DE BURIGNY a lu, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un Mémoire dans lequel il prouve que, dans les siècles précédens, il y avait beaucoup de causes de malheurs qui n'existent plus présentement. « Le premier objet qui le frappe est cette férocité qui caractérisait la Nation dans son origine, et qui lui était commune avec ses Souverains. » Il en fait un détail horrible, et conclut par ces mots : « M. DE MONTESQUIEU n'a pas tort de dire (Esprit des Lois, liv. XXXI, ch. I.) que nos rois de la première race étaient meurtriers, injustes, cruels, parce que toute la nation l'était. » Tout le Mémoire de BURIGNY mérite d'être lu; il est inséré par extrait dans l'Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de 1767 à 1769, tom. XXXVI, pages 110-119. Ceux

On ne peut regretter « ce temps, cet heureux temps,
« Où nos rois s'honoraient du nom de Fainéans [1]. »
Voyons donc si plus tard les pères de nos pères
Trouvèrent en effet des destins plus prospères.
Comment gouvernait-on dans ces siècles grossiers ?
On rançonnait des Juifs [2]; on brûlait des sorciers [3].

qui prendront la peine d'y recourir, jugeront que l'auteur des Tropes n'a pas rembruni le tableau des siècles d'ignorance, et qu'il a été, dans ses vers, beaucoup moins loin que n'avait été dans sa prose le savant académicien dont il invite à relire le Mémoire.

[1] Boileau, Lutrin, chant II, vers 123 et suivans.

[2] « Les rois, ne pouvant fouiller dans la bourse de leurs » sujets, mirent à la torture les Juifs, qu'ils ne regardaient » pas comme des citoyens.... En France, on les mettait en » prison, on les pillait, on les vendait, on les accusait de » magie, de sacrifier des enfans, d'empoisonner des fon» taines; on les chassait du royaume (ils furent chassés, » pour la septième fois, par Charles V, en 1394); on les » y laissait rentrer pour de l'argent, etc. » (Voltaire, tome LII, pag. 389.) Tous les historiens ne sont pas aussi impartiaux. En 1181, Philippe-Auguste confisqua les biens des Juifs et les bannit tous du royaume. Le P. Daniel ne manque pas d'admirer ce coup d'état, sans doute parce qu'il y trouve une secrète analogie avec la révocation de l'édit de Nantes.

[3] Cette ressource fiscale était assez abondante. On compte qu'il y a eu plus de cent mille sorciers jetés au feu en Europe; et, tant qu'on les a brûlés, il s'en trouvait toujours un bon nombre (surtout de sorcières), dont le Domaine héritait, jusqu'à ce que Louis XIV, en 1672, défendit aux tribunaux de poursuivre désormais les procès de sortilége,

Du signe des valeurs le Prince, seul arbitre,
En altérait sans cesse, ou le poids, ou le titre;
Et, du Fisc indigent maladroits pourvoyeurs,
Les financiers n'étaient que des faux-monnoyeurs [1].
Voilà ce moyen âge, intervalle funeste,
En proie à la Famine, à la Lèpre, à la Peste [2]!

si cette accusation n'était jointe à d'autres crimes. A dater de cette époque on n'a plus vu de sorciers, ni même de sorcières.

[1] « M. DE BURIGNY remarque en ces temps-là dans l'Ad» ministration un vice intérieur, source d'une infinité de » maux dont l'état fut affligé; il veut parler des changemens » continuels qui se fesaient dans les monnaies. Ce vice, qui » avait commencé sous PHILIPPE-LE-BEL, a régné long» temps; M. DE BURIGNY le suit, après LE BLANC, dans sa » marche et dans ses progrès. Désordres de plusieurs es» pèces dans les principaux membres de l'État, dégrada» tion subite et forcée dans les fortunes des particuliers, » engourdissement de l'industrie, anéantissement du com» merce, appauvrissement du Royaume, tels en ont été les » funestes effets, dont il faut espérer que l'expérience du » passé garantira la postérité. » Académie des inscriptions et belles-lettres, tom. XXXVI, pag. 115.

[2] La famine était l'effet nécessaire de la servitude des malheureux Colons, et du noble mépris de leurs maîtres pour la charrue et pour les cultivateurs, appelés alors vilains, roturiers, paysans, manans, etc. Ce sont là les élégances de la langue féodale, qui ont un peu trop passé dans la langue française, et qui avaient fait long-temps désespérer que nous pussions traduire les Géorgiques.

« La lèpre fut le seul fruit que les Chrétiens rappor» tèrent des croisades. Il y avait en France, sous le règne » de LOUIS VIII, deux mille léproseries ou ladreries. Tant

Quand Charlemagne est mort, on ne peut concevoir
Ce que ses Descendans ont fait de leur pouvoir [1].
Paris est un cloaque [2]. On voit la Cité-reine
Presque embourbée au fond d'un marais de la Seine;

» que les lépreux excitèrent la pitié, la charité publique
» les enrichit; quand ils furent riches, ils excitèrent l'en-
» vie. On les accusa d'avoir empoisonné les puits, les fon-
» taines et les rivières. PHILIPPE-LE-LONG en fit brûler plu-
» sieurs, et confisqua leurs biens. » (Dictionnaire des cou-
» tumes des Français, 1767, tom. II, in-8°., art. LÈPRE.)

Les maladies contagieuses étaient la suite des disettes et du défaut de police, comme on le verra plus bas, dans une note relative à la ville de Paris. D'ailleurs, on avait perdu l'usage des bains, et l'on n'avait pas de linge. « L'usage » du linge fait de chanvre n'est pas fort ancien. Du » temps de CHARLES VII, roi de France, il était encore » fort rare, et l'on dit qu'il n'y avait que la reine, son » épouse, qui en eût deux chemises. » NAUDAEANA, pag. 82.

» [1] Les derniers rois de la seconde race avaient partagé » les terres qui leur restaient en fiefs aux seigneurs qui » paraissaient les soutenir, et qui le plus souvent les tra- » hissaient. Le reste des personnes libres était devenu de » condition serve. Les prises et reprises des villes avaient » détruit le reste de la liberté. Il n'y avait plus que des » seigneurs qui croyaient ne rien devoir au roi, et des » ecclésiastiques qui se croyaient exempts de toute contri- » bution au maintien de l'État. Le roi n'avait donc aucun » revenu et des sujets de nom seulement, etc., etc. » (Dictionnaire historique de l'abbé LADVOCAT, article de HUGUES-CAPET.)

[2] Ce mal a duré long-temps. La malpropreté des rues de Paris était la cause des contagions fréquentes éprouvées par les habitans de cette ville. Elle attira l'attention de FRANÇOIS 1er. Son édit du mois de novembre 1539, offre un tableau frappant de l'état où était cette partie de la police. « La ville de Paris est si orde et si pleine de boues, fients » gravois et autres que chacun a laissés et mis commune- » ment devant son huis, contre raison et contre les Ordon- » nances, que c'est grand'horreur et très-grand déplaisir;

Elle est loin d'annoncer les superbes palais
Qui de son fleuve un jour doivent border les quais;
Et moins encor l'esprit des réformes civiles
Qui la rendront enfin le modèle des Villes.
Aux Pirates du Nord, Paris, un siècle entier,
Honteusement réduit à demander quartier,
Leur a trois fois en vain payé sa délivrance [1]:
Que doit-ce être, grand Dieu! du reste de la France?
Aux Barons, dans leurs fiefs, alors tout est permis;
Par eux sont dépouillés amis, comme ennemis.
D'un Bourg à l'autre, on suit une Loi différente [2];
Mais la force est partout la loi prépondérante.

» et sont les choses à très-grand esclandre, vitupère et » deshonneur d'icelle ville et faubourgs d'icelle, et au » grand grief et préjudice des créatures humaines demeu- » rant et fréquentant en notredite ville et faubourgs, qui » par l'infection et punaisie desdites boues, fients et autres » ordures, sont encourues au temps passé en griéves ma- » ladies, mortalités et infirmités du corps, dont il nous » déplaît fort, et non sans cause, etc. » FRANÇOIS I[er]. et HENRI IV essayèrent de remédier à ces inconvéniens. On n'y travailla efficacement que sous LOUIS XIV.

[1] On n'a pas le courage de retracer en détail ce que Paris eut à craindre, à payer et à souffrir, à peu près depuis l'an 800 jusqu'à 912. Ces incursions des Normands sont une des plus tristes époques de notre histoire. Elles firent ajouter aux Litanies de l'Église ce verset fameux : *à furore Normannorum libera nos, Domine!*

[2] Avant la rédaction du Code civil, il y avait plus de cinq cents coutumes qui avaient force de loi en France.

Le gibier des Seigneurs seul est bien défendu :
Pour un lapin, souvent, un pauvre homme est pendu[1].
Quelle est l'absurdité qui ne soit pas en vogue?
On a peur d'une éclipse[2], on croit un Astrologue[3].

[1] Ceci n'est pas une exagération, comme on pourrait le croire. En 1256, ENGUERRAND IV DE COUCY fit pendre trois jeunes Flamands qui avaient poursuivi sur ses terres des lapins levés sur celles d'une abbaye voisine. Saint LOUIS voulait lui faire subir la loi du talion. Le pape refusait aussi de l'absoudre; mais enfin COUCY était un grand seigneur; et avec le roi, et avec le pape, il en fut quitte pour de l'argent.

« La rigueur des lois sur la Chasse paraît aussi à M. DE » BURIGNY tenir de la barbarie de ces siècles. On sait avec » quelle inhumanité le roi GONTRAN, que l'histoire repré» sente d'ailleurs comme un Prince humain et pieux, fit » accabler de pierres le chambellan Chandon, accusé » d'avoir tué un buffle dans une forêt royale. » GRÉGOIRE de Tours, l. x, chap. 10.

[2] Même dans la minorité de LOUIS XIV, il fallut rassurer les Parisiens au sujet d'une éclipse de soleil, qui fesait déraisonner tout le monde. Le savant Pierre PETIT publia, par ordre de la cour, une feuille intitulée : *Raisonnemens contre les pronostics de l'éclipse du soleil, 12 août* 1654.

[3] NOSTRADAMUS a fait bien des dupes; mais il ne l'était pas. L'auteur a vu, dans les archives d'une grande maison de Lorraine, la réponse de ce prétendu prophète à un seigneur qui l'avait consulté pour savoir si sa femme était fidèle, et s'il gagnerait un procès qu'il avait contre des moines. Il paraît que la dame et les moines avaient été avertis, et avaient aussi envoyé de leur côté à NOSTRADAMUS, qui se moqua finement des uns et des autres.

JEAN DE BAR, astrologue et nécromancien du duc de Bourgogne, sous le règne de CHARLES VI, ne fut pas si habile. Il avait promis de faire voir le diable au duc d'Or-

Les Spectres, les Lutins sont partout redoutés;
Nos Princes et nos Rois tremblent d'être envoûtés [1].
D'ailleurs, ni sûreté, ni chemins, ni commerce!
Le brigandage est l'art, le seul art qu'on exerce;
On ne sait que se battre : ô préjugés cruels!
Thémis même à Bellone emprunte les duels [2],
On plaide à coups d'épée; et, sur la moindre somme [3],
Pour avoir gain de cause, il faut tuer son homme.

léans; il ne put pas tenir parole. Le duc d'Orléans livra le pauvre magicien au bras séculier, qui le fit brûler vif dans la place du Marché aux veaux.

[1] Envoûter signifiait ensorceler. ENGUERRAND DE MARIGNY aurait eu sa grâce, si l'on n'eût trouvé sa sœur et sa femme fesant des figures de cire pour envoûter ou faire mourir le roi par magie. Voyez aussi un Mémoire de M. LANCELOT, Académie des inscriptions, tom. X, pages 627-629.

[2] « Le combat judiciaire était l'unique voie par laquelle » nos pères jugeaient toutes les actions civiles et crimi- » nelles, les incidens et les interlocutoires. Saint LOUIS est » celui qui a commencé à abolir cette étrange procédure. » Il suffisait, de son temps, qu'une dette montât à douze » deniers pour que le demandeur et le défendeur termi- » nassent leur querelle par le combat judiciaire. » (MONTESQUIEU, Esprit des Lois.) L'intérêt empêcha les seigneurs particuliers d'imiter saint LOUIS. En Allemagne on trouvait si beau l'usage des duels juridiques, que l'Empereur OTHON en avait fait un privilége de la Noblesse; mais les chanoines de Paris, peu curieux de se battre eux-mêmes, obtinrent d'un Pape le droit de se faire représenter par leurs Serfs.

[3] Pour cinq sous. « LOUIS VII défendit de se battre pour » moins de cinq sous. » *Ibidem.* Nous avons, à ce sujet,

Le Clergé, plus instruit, à ce joug oppresseur
Pouvait de l'Évangile opposer la douceur;
Mais lui-même, bercé d'illusions fatales,
Reçoit aveuglément les fausses décrétales [1];
Et l'erreur, à genoux consacrant ces vains droits,
Abuse, huit cents ans, les Peuples et les Rois.

A quoi s'occupe-t-on dans cette nuit profonde?
On croit, de siècle en siècle, être à la fin du monde [2].

un livre extrêmement curieux, de D'AUDIGUIER, intitulé: *Le vrai et ancien usage des Duels*, in-8°. de 572 pages; Paris, 1617. Nous en avons parlé dans notre Essai sur les meilleurs ouvrages de la langue française, placé à la tête de la belle édition des Lettres provinciales de PASCAL, qui fait partie des Classiques français, publiés par M. DIDOT l'aîné.

Il faut lire aussi, sur le droit des Guerres privées que s'arrogeaient les seigneurs, la vingt-neuvième dissertation de DU CANGE sur l'histoire de saint LOUIS. DU CANGE a traité ce sujet avec son érudition ordinaire, et a fait voir les désordres sans nombre qui, émanés de cette source, inondèrent la France.

[1] Il n'y eut jamais d'imposture plus audacieuse et plus difficile à détruire. Le pape NICOLAS I[er]., surnommé le Grand, s'autorisa des fausses décrétales, et les évêques de France s'y soumirent en 867. Si l'on veut voir cette fraude et ses suites dans l'Église latine, appréciées par un juge non suspect, il faut lire les remarques de l'abbé FLEURY, à ce sujet, dans ses Discours sur l'Histoire ecclésiastique, Disc. III, art. 2; disc. IV, art. 1 et suiv.; disc. VII, art. 6.

[2] Au sixième siècle, saint GRÉGOIRE-LE-GRAND regardait la fin du monde comme peu éloignée. A la fin du dixième siècle, on la croyait très-prochaine, et tous les actes (à dater de 914) commençaient par cette formule: *Appro-*

On veut soumettre aussi le jugement de Dieu
Aux Épreuves du Pain, de l'Eau froide, ou du Feu [1].
Mais qui peut dénombrer toutes ces rêveries,
Et ces grands mouvemens pour des niaiseries?
Des Franciscains entre eux voyez les longs débats!
Leur Froc sera-t-il rond, ou pointu par en bas?
Le Moine, qui doit être un pauvre volontaire,
Du potage qu'il mange est-il propriétaire?
Beaux sujets de dispute, et de schisme, et d'aigreur!
Le Pape est d'un côté; de l'autre, est l'Empereur;

pinquante mundi termino, etc. Comme l'on vit que l'on s'était trompé, OTTON, évêque de Frisingue, reprit la question dans le douzième siècle : FLEURY, Hist. eccl. VIII, 35; XII, 57 et 58; XV, 70. On y est encore revenu plus tard. On avait annoncé un nouveau déluge pour l'année 1524. Sur cette prédiction, Blaise D'AURIOL, fameux professeur de Toulouse, se fit faire un bateau pour tâcher de se sauver.

[1] L'Épreuve de l'Eau froide fut introduite par le Pape EUGÈNE II, dans le neuvième siècle. Dans cette Épreuve, l'accusé avait le pied droit et la main gauche liés ensemble; on le déshabillait et on le jetait dans l'eau. Lorsqu'il allait au fond, on le renvoyait absous; mais, s'il nageait sur l'eau, il était censé coupable. L'Ordalie du Feu, introduite dans le dixième siècle, se pratiquait de plusieurs manières, avec une barre de fer rougie, des charbons ardens, etc. On employait l'épreuve du Pain et du Fromage, lorsqu'il était question de convaincre un accusé de vol. Pour cet effet, on présentait au prévenu un morceau de pain d'orge et un morceau de fromage de brebis, sur lesquels on avait dit la Messe; et, s'il ne pouvait les avaler, il était décidé

L'Europe est en suspens. Enfin, Rome fulmine [1] :
Le parti qui succombe, il faut qu'on l'extermine ;
Du large Capuchon l'adversaire têtu
Veut être le martyr du Capuchon pointu.
C'était là le bon temps! On ne savait pas lire.

Pour nier cet opprobre, il faut être en délire.
Ah! consultez Fleury [2], méditez Robertson [3],
Écrivains scrupuleux, au-dessus du soupçon!

coupable. Il y avait encore d'autres Ordalies ou Épreuves du même genre, ridicules ou horribles.

[1] Quatre Papes, Nicolas iv, Clément v, Jean xxii et Benoit xi, travaillèrent pendant plus d'un siècle sur la fameuse querelle de la forme du Capuchon des frères Mineurs, Fratricelles, ou Frérots, et sur la grande question de savoir si la propriété de la soupe que ces moines mangeaient pouvait leur appartenir, ou à l'Eglise romaine. Frère Bernard Délitieux fut un des chefs du schisme. Michel de Césene, général de l'Ordre, résista ouvertement au Pape et se ligua contre lui, avec le frère Guillaume Occam. Il y eut plus de deux mille de ces Religieux qui furent brûlés vifs. Ceux qui pouvaient se sauver se réfugiaient près de l'Empereur Louis de Bavière. Ces extravagances se rattachaient aux deux factions, des Guelfes, qui tenaient pour le Pape, et des Gibelins, qui étaient pour l'Empereur.

[2] On ne saurait trop étudier ses Discours sur l'Histoire ecclésiastique, monumens de science, de raison et de sagesse, qu'on a bien fait de publier séparément, parce qu'ils peuvent être utiles à toutes les classes de lecteurs.

[3] Le tableau des progrès de la société en Europe depuis la destruction de l'Empire Romain, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, sert d'Introduction à l'Histoire du règne de Charles-Quint, si bien écrite en anglais par

Contemplez avec eux, d'une vue attentive,
De ces siècles de plomb la misère instructive!
Le spectacle effrayant qui va s'offrir à vous
Semble faire du monde un Hôpital des fous.
Vous frémissez des maux qu'enfante l'Ignorance....
Mais quel astre nouveau s'est levé sur Florence,
Et quels sont ces Marchands [1] dont la riche splendeur
Semble effacer les Rois par une autre grandeur?
La flamme des Beaux-Arts, long-temps ensevelie,
Se rallume avec gloire au sein de l'Italie,
Qui voit naître à la fois cent chefs-d'œuvre divers [2].
Ses enfans, plus hardis, parcourent l'Univers,

M. Robertson, et si bien rendue en français par M. Suard. C'est un ouvrage classique, et dont la lecture est une préparation nécessaire à l'étude de l'Histoire moderne. On peut assurer que M. Robertson est très-modéré. Bien loin qu'il ait chargé le tableau dont il s'agit, on pourrait le trouver plutôt trop discret; et M. Suard aurait pu ajouter à cette belle Introduction des pièces justificatives plus fortes et plus étonnantes que le texte.

[1] Les Médicis, de simples particuliers devenus Princes, furent moins illustres à ce titre que par les grandes qualités, la magnificence et le bon goût que plusieurs d'entre eux déployèrent, et qui leur ont valu l'honneur singulier de donner leur nom à l'une des quatre plus belles époques de l'Histoire.

[2] Les poëmes du Dante, du Tasse et de l'Arioste; la Coupole du Bramante; les statues de Michel-Ange; les tableaux de Raphael, etc.

Réalisent au loin ce qu'on crut chimérique,
Reconnaissent la Chine [1], et trouvent l'Amérique [2].
Les Germains, à leur tour, au monde avaient donné
Cet art qui changeait tout dans le monde étonné;
Cet art de Guttemberg [3], par qui chacun s'éclaire,
Et qui fait d'un bon livre un bienfait populaire.
A ce beau mouvement, il en faut convenir,
La France ne fut pas la première à s'unir.

[1] « Le voyage de Marc PAUL, qui remonte à peu près » au temps de la dernière croisade de saint LOUIS, marque » la première époque de la Géographie moderne. » (Mémoire de M. DE ROSSEL sur les progrès de la navigation.) Marc PAUL était de Venise. La relation de son voyage donna aux Européens les premières idées de la civilisation à laquelle les Chinois étaient parvenus depuis long-temps; et ces idées firent naître une surprise et une émulation salutaires. Ces Chinois, aujourd'hui trop exaltés par les uns et trop décriés par les autres, ont cependant encore bien des institutions qui nous manquent, et à l'égard desquelles nous devrions, comme l'a dit VOLTAIRE,

ADMIRER ET ROUGIR, ET SURTOUT IMITER.

[2] Christophe COLOMB était de Gênes; Sébastien CABOT, de Venise; Améric VESPUCE, de Florence.

[3] Auteur des premiers essais de l'Imprimerie européenne, à Mayence, en 1440; mais la Chine connaissait cet art et beaucoup d'autres long-temps avant l'époque où nous avons cru les avoir découverts. Il est nécessaire de faire toujours cette comparaison, non-seulement entre la France et le reste de l'Europe, mais aussi entre l'Europe et les autres parties du globe. Nous sommes trop portés à ne regarder qu'autour de nous.

Des auteurs illustraient Madrid, Lisbonne et Londre [1],
Quand Paris n'avait rien qui semblât y répondre.
Mais un Prince éloquent [2], de notre honneur jaloux,
Voulut que ce flambeau brillât aussi pour nous.
Aux Muses, par ses soins, des Temples s'élevèrent [3];
Des artistes fameux sur ses pas arrivèrent [4];
Il serra dans ses bras Léonard de Vinci [5];
Le Catulle français vint du fond du Quercy [6];

[1] LOPEZ DE VÉGA, LE CAMOENS, SHAKESPEAR, etc., sont tous bien antérieurs à notre littérature française. Souvenons-nous que la première belle tragédie et la première bonne comédie dont nous puissions nous glorifier, le Cid et le Menteur, sont des emprunts du génie de CORNEILLE au Théâtre espagnol.

[2] FRANÇOIS Ier., surnommé l'Éloquent, et ensuite *le Père et le Restaurateur des Lettres*, et qui pourtant n'a pas encore été loué comme il mérite de l'être; il faut du moins accoutumer la jeunesse studieuse à révérer sa mémoire. L'éloge de ce grand prince, à qui la France doit ses lumières et sa véritable gloire, a paru devoir être la conclusion et l'épiphonème d'un poëme consacré à l'instruction de la jeunesse française.

[3] Le Collége de France et l'Imprimerie royale furent fondés par ce Prince en 1530. Il enrichit aussi la Bibliothéque du Roi; établit, le premier, des fabriques d'étoffes de soie à Tours et à Lyon; fonda le Port du Havre-de-Grâce; bâtit Fontainebleau, Chambor, etc.

[4] Le siècle qui a produit Jean GOUJON, Germain PILON, Philibert DE LORME, etc., est une époque remarquable pour la sculpture et l'architecture.

[5] Ce grand peintre mourut à Fontainebleau, en 1519, dans les bras de FRANÇOIS Ier. C'est le sujet d'un beau tableau de MÉNAGEOT.

[6] Clément MAROT, né à Cahors, valet de chambre de FRANÇOIS Ier.

Notre langue chez nous cessa d'être proscrite [1];
On vit la sœur du Roi, l'illustre Marguerite [2]
Penser avec courage, écrire avec succès.
Le mérite en tout genre à la Cour eut accès.
Robert Étienne [3] obtint la faveur du Monarque;
Le naïf Amyot fit revivre Plutarque;

[1] L'ordonnance donnée à Villers-Cotterets, le 10 août 1538, porte que tous les arrêts seront prononcés, enregistrés, et délivrés aux parties en langue française.

Le parlement continua à enregistrer et à publier en latin les lois qu'on lui envoyait en français; ce qui fut changé seulement en 1563. Le Clergé persista à faire ses procédures en latin jusqu'après l'ordonnance de 1629.

[2] MARGUERITE DE VALOIS, duchesse d'Alençon, puis reine de Navarre, écrivit spirituellement en prose et en vers. C'est incontestablement la première de nos Muses françaises. On ne peut lire, sans être attendri, sa complainte sur la maladie et la prison de FRANÇOIS Ier.

Rendez tout un Peuple content,
O vous, notre seule espérance!
Dieu! celui que nous aimons tant
Est en maladie et souffrance, etc.

La reine de Navarre eut le mérite d'être tolérante, malgré l'exemple de son frère et l'entraînement de son siècle. On n'eut pas pour elle l'indulgence dont elle usait envers les autres. Son ouvrage intitulé: *Le Miroir de l'âme pécheresse*, fut censuré par la Sorbonne. Un cordelier ouvrit même l'avis de mettre la Princesse-auteur dans un sac, et de la jeter dans la Seine. Cependant, l'Université désavoua la Sorbonne.

[3] Robert ESTIENNE, savant distingué, fameux Typographe, celui des imprimeurs de toute l'Europe dont les éditions sont les plus correctes, fut honoré de la bienveillance, et

Et Plutarque [1], vainqueur de nos vieux préjugés,
Nous tira de la fange où nous étions plongés.
De ce grand Prince encor Fontainebleau nous reste :
Séjour charmant, créé dans un désert agreste ;
Du Havre le nocher lui doit l'heureux abord ;
S'il eût vécu, la Loire aurait baigné Chambord [2].
A l'usage éclairé qu'il fit de sa puissance,
Que la France à jamais doit de reconnaissance !
Et qu'il a racheté par des traits éclatans
Quelques tributs payés à l'esprit de son temps !
Des rives du Tésin la bataille imprudente
Peut-être accuse encor sa valeur trop ardente ;

l'on pourrait dire de l'amitié de FRANÇOIS Ier. Il fut le père de Henri ESTIENNE. M. DE THOU a dit que la France doit plus aux ESTIENNES, pour avoir perfectionné l'imprimerie, qu'aux plus grands capitaines, pour avoir étendu ses frontières. Ce serait là le texte d'un bel Éloge académique.

[1] Ce qu'on dit ici du service que nous rendit alors cette traduction, est tiré littéralement de MONTAIGNE. « Je lui » sais bon gré (à AMYOT) d'avoir su trier et choisir un » livre si digne et si à propos (que son PLUTARQUE), pour » en faire présent à son pays. Nous autres ignorans étions » perdus, si ce livre ne nous eût retirés du bourbier. » *Essais*, l. II, c. 4.

[2] « Chambord l'eût emporté sur Fontainebleau, si FRAN- » ÇOIS eût eu le loisir de l'achever ; son dessein était d'y » faire passer la rivière de Loire ; et l'on voit encore les » gros anneaux de fer enchâssés dans les trous et dans les » murailles, pour arrêter les barques et les grands bateaux, » à mesure qu'ils auraient abordé. » VARILLAS. *Comparaison*

TOUT, par lui, FORS L'HONNEUR (il l'a dit) FUT PERDU [1] :
Qu'un éternel honneur lui soit du moins rendu !
CHARLES-QUINT vainement sembla, durant sa vie,
Garder sur son rival l'ascendant de Pavie :
FRANÇOIS PREMIER, jugé par la postérité,
Remonte au premier rang, qu'il a mieux mérité.
CHARLE au monde, après lui, n'a rien laissé d'utile ;
Tandis que de FRANÇOIS l'influence fertile
A d'un germe nouveau fécondé son pays,
Et, de loin, préparé le siècle de LOUIS.
Il a poli son Peuple. Un tel bienfait efface
Ses fautes, ses malheurs, ceux même de sa race.
Tout date de son règne ; et l'amour des neuf Sœurs
Transmis, avec son trône, à ses vrais successeurs,
Laisse enfin l'Ignorance aujourd'hui sans excuses.
Sous un Sceptre, chéri d'Apollon et des Muses,
Cultivez vos talens, et qu'au sein de la paix
L'empire du bon goût reste encore aux Français !

de FRANÇOIS Ier. avec CHARLES-QUINT, page 172 de l'édition in-12.

[1] TOUT EST PERDU, MADAME, FORS L'HONNEUR, billet de FRANÇOIS Ier. à sa mère, LOUISE DE SAVOIE, après la bataille de Pavie, en 1525.

FIN DU POÈME.

NOTES

QUI ONT ÉTÉ RENVOYÉES A LA FIN DU POÈME DES TROPES, PARCE QU'ELLES RENFERMENT TROP DE DÉTAILS, POUR QU'ON AIT PU LES METTRE AU BAS DES PAGES.

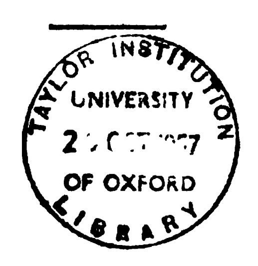
LES TROPES D'HOMÈRE.

PREMIÈRE NOTE,

TIRÉE DE DENYS D'HALICARNASSE,

ET ANNONCÉE CI-DESSUS, PAGE 62.

« Les anciens Poëtes, dans les hymnes aux Divinités qu'ils propo-
» saient à l'adoration des hommes, commençaient par Jupiter : Et
» moi, dit QUINTILIEN, dans un ouvrage où je viens offrir des mo-
» dèles à l'imitation des gens de lettres, je commencerai par HOMÈRE. »
(Éloge d'HOMÈRE, lu à l'Académie Française, par l'abbé ARNAUD.)



LES TROPES D'HOMERE.

EXTRAIT DE CETTE PARTIE DE LA VIE D'HOMÈRE,

PAR DENYS D'HALICARNASSE,

*Qui roule sur les Tropes ou les Figures de Mots, dont le premier modèle se trouve, suivant lui, dans les deux poëmes d'*HOMÈRE.

DENYS d'Halicarnasse est regardé comme l'auteur d'une vie d'HOMÈRE, qui est un panégyrique raisonné de ce grand poëte, source primitive de toutes les belles connaissances ou, comme dit MACROBE, de toutes les inventions divines [1].

Nous ne connaissons point de traduction française de ce précieux morceau de littérature ancienne. Nous croyons devoir en extraire ce qui a rapport au sujet de ce poëme, non pas en en donnant une version littérale, mais en prenant la fleur des remarques du rhéteur grec, et en y joignant celles qu'elles ont pu nous suggérer à nous-mêmes, pour compléter l'instruction sur cette partie si essentielle, et si superficiellement traitée jusqu'à présent, de la grammaire et de la rhétorique.

DENYS d'Halicarnasse commence par observer que le

[1] Divinarum onmium inventionum origo.

MACROB., Saturnal.

PLINE regarde aussi HOMÈRE comme la source du génie, *fontem ingeniorum*. ARISTOTE avait dit qu'HOMÈRE était le seul auteur qui eût *des paroles vivantes*.

mots par les premiers auteurs des langues. Les mots que l'on invente lui paraissent semblables à une maison faite à neuf. Ceux qui sont dérivés lui rappellent une maison déjà construite et à laquelle on ajoute un pavillon, une façade, etc. Enfin, ceux qui sont composés de mots déjà connus et que l'on incorpore ensemble, peuvent se comparer avec deux maisons contiguës dont on fait un seul bâtiment par la destruction de leur mur mitoyen.

A cet égard, la langue grecque a eu un privilége qui n'appartient qu'à elle seule, c'est qu'elle a commencé par les deux chefs-d'œuvre d'Homère.

Feu M. l'abbé Arnaud a développé cette importante vérité dans un beau Mémoire sur la prose grecque, première partie. Des mots, de leur choix, de leur arrangement et de leurs figures. (Académie des inscriptions et belles-lettres, tom. , p. xli 385.)

« Chez les Romains, chez les Grecs, chez les Orientaux, chez les nations du Nord, et vraisemblablement chez tous les peuples de la terre, le vers a long-temps précédé la prose. Avant qu'on eût découvert l'art admirable de fixer et de peindre les sons articulés de la voix, le seul moyen de transmettre à la postérité les enseignemens utiles et les événemens mémorables, était d'enfermer la parole dans une mesure déterminée, et de lui prescrire des mouvemens cadencés et harmonieux, qui réunissent le double avantage de la faire entrer plus aisément dans la mémoire et de l'y conserver plus long-temps.

» Mais à quelque nation, à quelque siècle qu'appartiennent les monumens de ce genre que le temps a respectés, il n'en est aucun, pour la grandeur des sujets, du plan et de l'ordonnance, pour le succès de l'ouvrage, pour la variété des objets, pour l'abondance et la politesse de la langue, pour l'élégance et l'harmonie des vers; il n'en est aucun, dis-je, qui puisse être mis en comparaison avec les poëmes d'Homère.

» Ce poëte n'avait pas seulement enrichi sa langue d'un grand nombre de mots ; mais, par la manière dont il avait su les placer et les arranger, par les fonctions qu'il leur avait prescrites, par la vérité des représentations qu'il leur avait imprimées, il avait fait du corps de la langue un ensemble régulier et organisé, dont toutes les parties, enchaînées les unes aux autres, conservaient entre elles le rapport qui se fait remarquer dans la composition et la marche de l'univers. »

Nous n'avons pas été si heureux que les Grecs; cependant, nos premiers poëtes, jugeant mal les ressources et le génie de notre langue, avaient l'ambition de modeler leurs termes sur les Onomatopées et la formation des mots de la langue d'Homère. Dans leurs drames, ils s'efforçaient de donner à leurs personnages des noms qu'ils composaient de plusieurs autres noms, et qu'ils croyaient rendre plus forts par leur *juxtà* position. C'étaient Faux-semblant, Male-bouche, Bel-accueil, Bonne-compagnie, Je bois-à-vous, Je pleige-d'autant, Malin-vouloir, etc.

Ronsard et du Bartas, tous les deux très-savans, formaient aussi des mots, tantôt d'après l'analogie, par laquelle Ronsard a cru qu'il pouvait faire *planer* les monts et *montagner* les plaines, et du Bartas a dit de Dieu qu'il *sceptre* les pasteurs et *desceptre* les Rois; et tantôt par des périphrases. du Bartas en a un grand nombre, qu'il paraît avoir combinées avec la plus grande recherche.

Apollon, porte-jour; Herme, guide-navire;
Mercure, échelle-ciel, invent' art, aime-lyre.

S'il parle des fruits, il entasse

La figue jette-lait, la cerise pourprée,
L'olive appétissante et la prune sucrée.

Quand il apostrophe la terre, il lui donne plusieurs de ces épithètes factices :

Je te salue, ô terre, ô terre porte-grains,
Porte-or, porte-santé, porte-habits, porte-humains,

Porte-fruits, porte-tours, ronde, belle, immobile,
Patiente, diverse, odorante, fertile, etc., etc.

Il appelle l'Europe,

La terre ingénieuse, aime-lois, porte-tours,
A qui Jupin donna le nom de ses amours.

Enfin, il redouble d'efforts pour mieux peindre la guerre :

La guerre vient après, casse-lois, casse-mœurs,
Rase-forts, verse-sang, brûle-hôtels, aime-pleurs.

Ces créations malheureuses, quoiqu'elles ne soient dépourvues ni de sens, ni d'esprit, n'ont fait que retarder l'essor et les progrès de la langue française. Cependant il faut remarquer que la traduction des poëmes de DU BARTAS en vers latins, conserve ces mêmes tournures baroques et les rend supportables, de manière que la *Semaine*, de ce poëte singulier, est encore estimée des savans étrangers, tandis qu'on ne saurait la lire dans son texte français.

LA FONTAINE est presque le seul de nos poëtes du grand siècle qui ait réussi à former, et qui ait fait passer dans le genre badin et naïf de ses Fables, quelques mots composés et quelques épithètes à l'imitation d'HOMÈRE. Voyez, quant aux mots composés, ces vers que chacun sait par cœur :

La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
L. III, f. 18.

Le Chat grippe-fromage.
L. VIII, f. 22.

Ronge-maille (le Rat eut à bon droit ce nom).
L. XII, f. 15.

Porte-Maison l'Infante (la Tortue), etc.
Idem, *ibid*.

On a passé ces mots à notre LA FONTAINE, parce qu'il les hasarde comme des badinages ; on ne les eût pas tolérés dans un genre plus sérieux.

Ne pouvant pas créer des épithètes comme HOMÈRE, avec

des adjectifs, il cherche des équivalens et supplée aux richesses de l'Hellénisme qui lui manquent, tantôt par l'apposition de quelques mots choisis :

Triste oiseau, le Hibou, etc.
L. VIII, f. 22.

Blaireaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire,
L. VII, f. 23.

Le Lion, terreur des forêts, etc.
L. XI, f. 14.

Tantôt il a recours à une préposition, par laquelle il rattache les circonstances à la chose ou à la personne ; et ce mode, fréquent chez lui, est naturel à notre langue. Le latin et le grec disent : *Æripes Cerva*. Nous disons : La Biche aux pieds d'airain. LA FONTAINE est riche en ce genre :

Il se servit du ministère
De l'Ane, à la voix de Stentor.
L. II, f. 19.

Damoiselle Belette, au corps long et fluet.
L. III, f. 17.

Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue ?
L. IV, f. 21.

Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
L. VII, f. 4.

La dame au nez pointu (la Belette), etc.
L. VII, f. 16.

Il nous serait facile d'accumuler encore d'autres citations ; mais celles-là suffisent pour mettre nos lecteurs sur la voie des recherches et des comparaisons à faire entre les ressources fécondes et la perfection des langues anciennes (mais surtout de la langue grecque) ; et, il faut l'avouer, du moins sous ce rapport, l'insuffisance de la nôtre.

LA CATACHRÈSE,

Ou l'abus de la signification d'un mot.

Ce Trope se rencontre quelquefois dans Homère quand il a besoin d'attacher le nom d'une chose connue à une autre qui ne l'est pas. Ainsi, le mot dont il se sert pour nommer une Chaîne d'or revient en grec au mot de Corde.

Les casques se fesaient d'abord de peau de chien; et il transporte le mot grec qui avait ce sens primitif, aux casques faits de peau de chèvre. Ceci tient si fort à la langue dans laquelle écrivait Homère, et au temps même où il vivait, que nous ne pouvons guère nous en faire d'idée par la seule traduction.

LA MÉTAPHORE,

Ou le transport de la signification des mots.

Il n'en est pas de même de ce Trope, qui consiste à transporter un mot du sens littéral à un sens figuré, lorsqu'il y a similitude et convenance dans les objets et dans les termes. Homère a un grand nombre de Métaphores éclatantes. Il dit :

La Montagne au front chauve,

par la comparaison qu'il fait de la tête d'un vieillard avec le sommet d'une montagne aride et dépouillée.

Il dit également :

Une île que la mer de tous côtés couronne,

d'après le rapport qui se trouve entre les fleurs qui ceignent la tête qu'on couronne, et les flots qui entourent l'île; et c'est à l'aide de ces rapprochemens heureux qu'il rend son discours plus orné, et sa pensée plus évidente.

Ses Métaphores variées ont quatre sources principales, suivant Denys d'Halicarnasse. 1°. Quelques-unes sont transportées des choses animées à d'autres choses inanimées, comme quand il ose appeler le Cocher d'un vaisseau celui

qui en est le Pilote [1], ou lorsqu'il désigne les Rois par le nom de Pasteurs des peuples. Nous ne dirions pas le premier; mais le second est expressif et convient dans toutes les langues.

2°. D'autres sont dérivées aussi des objets animés, mais appliquées à des objets qui sont inanimés, comme :

Aux pieds du mont Ida,

pour dire au bas du mont Ida, Métaphore qui est devenue aujourd'hui du langage vulgaire.

Ailleurs il attribue à la fertilité des champs un mot qui se dit des mamelles abondantes en lait. (*Ubertas*, pour *fertilitas*.)

Il appelle aussi les vaisseaux les chevaux qui servent aux hommes pour courir sur la mer; et cela peut justifier le Cocher, mis pour le Pilote.

Il donne à la Guerre une bouche, ou plutôt une gueule affreuse, comme à un monstre dévorant. CICÉRON semble avoir en vue ce passage de l'Iliade quand il dit que ce fut un mérite aux Romains d'avoir sauvé leur alliée, la ville de Cyzyque, de l'insulte d'un Roi et de l'avoir en quelque sorte retirée du gosier même de la guerre, qui était près de l'engloutir [2].

3°. D'autres sont au contraire empruntées des objets privés d'âme et de vie, pour caractériser des objets animés; comme :

Un cœur vraiment de fer,

pour mieux peindre un cœur dur. C'est ce que tout le

[1] .... Cærulea navis sic est Auriga locutus.

Nous ne citons ici que le latin, par la même raison que donne VOSSIUS, lorsqu'il dit d'un certain passage qu'il transcrit en latin : « Malim ex ipso fonte peti ; sed, cùm tempora cogito, quibus magnis iterùm passibus ad barbariem itur, Græcis potius quàm Latinis supersedebo. » Voss., poet. 1.

[2] Populi Romani laus est urbem amicissimam Cyzycenorum, Luculli consilio, ex omni impetu regio, ac totius belli ore et faucibus ereptam esse atque servatam. *Pro Archiâ poetâ.*

monde dit aujourd'hui communément; HOMÈRE l'a dit le premier. OWEN en a fait le sujet d'une assez jolie épigramme, où la Métaphore du fer est amenée par le passage du physique au moral. Il dit à un avare :

Dans un coffre de fer ton or est enfermé.
Tes portes, tes volets, de fer tout est armé.
Tout est de fer ici peut-être :
Le logis, la caisse et le maître [1].

4°. Enfin, il en transporte d'autres des objets privés d'âme à d'autres de la même espèce; comme quand il peint un guerrier qui s'élance au combat :

Son bouclier, au loin, paraît comme une tour.
Son casque est une étoile.

Ce n'est pas des noms seulement, mais c'est aussi des verbes qu'HOMÈRE fait des Métaphores, comme quand il veut exprimer le bruit des vagues agitées :

La mer et la tempête, exerçant leurs ravages,
Sous leurs coups redoublés font mugir les rivages [2].

L'abbé ARNAUD a fait, sur ces métaphores d'HOMÈRE, une réflexion très-juste.

« L'usage conserve, nourrit et fortifie en général tous les mots : il n'en est pas de même à l'égard des termes métaphoriques; ceux-ci ne sont jamais plus brillans, plus vigoureux, qu'au moment de leur naissance; ils se flétrissent promptement par l'usage, jusqu'à ce qu'enfin devenus trop familiers, ils viennent se perdre dans la foule des termes communs et ordinaires, avec lesquels ils sont pour jamais confondus : de là la nécessité d'en inventer de nouveaux; car, sans métaphore, point de chaleur, point de vie, point d'intérêt dans le style, etc. »

Ces sortes de créations, qui demandent beaucoup d'es-

1 Ferrea cista auri custos tibi; ferrea porta;
Ferrea tota domus; ferreus et Dominus.
J. OWENI, Ep. II, 111.

2 Littora namque boant, feriente salo, atque procellis.

prit et de sagacité, rendent plus difficile la tâche réservée aux écrivains modernes. Les auteurs anciens ont pris, presque en tout genre, la fleur de ces beautés classiques; mais c'est une raison de plus de les étudier et de savoir ce qu'ils ont fait, pour tâcher de faire comme eux, autant que cela est possible, et de dédommager la langue de ses pertes continuelles, en réparant ces pertes par les hardiesses heureuses, qui seules peuvent l'enrichir et la renouveler sans cesse.

LA MÉTALEPSE,

Ou la transposition du sens des mots.

La Métalepse, appelée par QUINTILIEN *transsumptio*, n'est qu'une espèce de Métonymie, et nous n'avons pas cru devoir en charger inutilement la nomenclature du Poëme des Tropes.

D'ailleurs, les exemples de Métalepses que DENYS d'Halicarnasse trouve dans HOMÈRE, ne sont que des jeux de mots qui tiennent à la langue grecque.

LA SYNECDOCHE,

Compréhension, ou Conception.

Les Synecdoches, dans HOMÈRE, sont fréquentes et variées: car tantôt par le tout il entend la partie, comme quand il appelle des boucliers de cuir,

Des bœufs, long-temps séchés contre un mur bien construit;

se servant du droit de sa langue pour appliquer le nom des bœufs aux peaux même des bœufs dont les boucliers étaient faits. Notre langue ne permet pas une pareille hardiesse. Cependant, ne disons-nous pas un castor, pour signifier un chapeau de poil de castor?

Ou bien, le tout chez lui ne s'entend que de la partie. Au lieu de désirer quelqu'un, il désire sa tête; et nous avon le même exemple:

J'ignore le destin d'une tête si chère.

Pour peindre une belle personne, il dit en un mot grec :

Celle que l'on remarque à la blancheur des bras.

Pour dire les Grecs bien armés, il ne manque jamais de dire les Grecs bien bottés. Ce genre de chaussure était ce qui pouvait alors distinguer une troupe équipée autrement que les peuples sauvages, qui allaient pieds nus.

Par une seule chose, il en fait entendre plusieurs; comme quand il nous dit d'Ulysse :

Après qu'il eut détruit les saints remparts de Troye ;

car Ulysse ne fut pas seul le destructeur de cette ville; il ne la renversa qu'avec les autres Grecs.

Par une figure contraire, il réunit, il pluralise, si l'on peut s'expliquer ainsi, ce qui n'est qu'un et singulier. Sa langue lui permet de dire des esprits et des cœurs, au lieu d'un esprit et d'un cœur. Et nos bons écrivains du siècle de Louis XIV ont souvent employé aussi des pluriels très-élégans et énergiques, dont il semble qu'on n'ose plus se servir aujourd'hui.

Par l'espèce, il entend le genre : ainsi le jet d'un marbre est pour lui le jet d'un rocher; ou au contraire, par le genre, il désigne l'espèce, comme quand il dit d'un devin :

Les oiseaux, par leur vol, lui montrent l'avenir;

car il ne parle pas de tout oiseau en général, mais seulement de ceux qui étaient affectés à la science des augures.

Tantôt, par quelque circonstance, il peint les effets de la chose. Il dit de Pandarus :

Apollon de son arc daigna lui faire don.

par cet arc, il entend l'habileté de Pandarus à se servir de l'arc et à lancer des flèches.

les matelots assis qui fesaient blanchir l'onde,

sont des matelots qui ramaient.

Tantôt c'est par ce qui précède qu'il fait entendre ce qui suit, et tantôt c'est la conséquence qui exprime l'antécédent; mais cette figure est la même en français et en grec, et il est inutile d'en multiplier les exemples.

LA MÉTONYMIE,

Ou le changement d'un nom.

Ce changement de nom se trouve souvent dans Homère.

Cette jeunesse ardente à creuser les guérets,
Dans les sillons ouverts va déposer Cérès.

Cérès est là, comme l'on voit, pour la semence du froment, que Cérès a donné aux hommes.

L'ANTONOMASE,

Ou l'emploi d'un nom pour un autre.

Rien n'est si commun dans Homère.

Mais le fils d'Æacus, lui que rien n'intimide,
En élevant la voix, répond au fier Atride.

L'Œacide est Achille; l'Atride Agamemnon.

L'ANTIPHRASE,

Ou l'emploi des mots dans un sens contraire.

Vossius ne croit pas que l'antiphrase soit un Trope, et il trouve que les exemples qui en sont allégués par les grammairiens sont de pures badineries. Denys d'Halicarnasse en cite un exemple d'Homère, qui est plutôt une Litote :

Achille, à cet aspect, ne fut guère content.

Il veut dire qu'Achille avait lieu d'être fâché de ce qui s'offrait à sa vue.

L'EMPHASE,

Ou la manière pompeuse de s'exprimer.

Nous n'avons pas, non plus, regardé comme un Trope

L'EUPHÉMISME,

Ou la bonne et heureuse parole.

M. Aignan a eu raison de faire valoir la manière dont Antiloque annonce au fils des Dieux (Achille) la mort de son ami Patrocle :

> Achille, je t'apporte et le deuil et les larmes ;
> Patrocle est sur la poudre, etc.

Il ne prononce pas même le mot de mort, quoique les traducteurs en prose se soient permis de l'exprimer : distraction inconcevable, bien contraire à l'esprit et au texte d'Homère.

Nous avons cru devoir nous étendre sur l'Euphémisme, à la fin du troisième chant du Poëme des Tropes. Nous saisissons l'occasion d'y ajouter quelques détails sur l'étymologie probable du nom de ce Trope. Il paraît dérivé d'Euphême, nourrice des Muses, célèbre dans toute la Grèce.

Euphême veut dire, à la lettre, celle qui parle bien. Les Muses ne pouvaient avoir une meilleure institutrice, et leur reconnaissance lui fit rendre de grands honneurs. Elle eut une statue en marbre, aux pieds de l'Hélicon, sur le chemin qui conduisait au bois sacré des Muses.

Le Dieu Pan la rendit mère de Crocus, ou Crotus. Celui-ci fut un grand chasseur; mais il était sensible à l'harmonie du chant, et il donna l'exemple d'applaudir aux concerts des Muses. Elles l'en ont récompensé et l'ont mis dans le ciel; c'est le signe du Sagittaire. (Ératosthènes, de Cyrène, catastériques, 28.)

L'imagination des Grecs tirait parti des moindres choses; elle embellissait tout. Leur langue a fait sortir de la même racine plusieurs mots agréables, et l'on nous permettra d'en citer quelques-uns :

Euphémie est, pour Fortunat, la divinité de la Grâce.

Les Euphémies étaient les bénédictions que les prêtres païens prononçaient dans les sacrifices.

A Sparte, l'Euphémie était une prière pour demander aux Dieux [1] la gloire, prix de la vertu.

L'Euphonie est la loi par laquelle on déroge, en faveur de l'oreille, aux autres lois de la grammaire.

Euphradès était un Génie, que les anciens regardaient comme étant le Dieu de la Joie; et dans les grands festins, sa statue était sur les tables.

Euphrone (bon conseil) est la déesse de la Nuit, dont le calme porte conseil.

Euphrosyne, une des trois Grâces, celle qui désigne la Joie, etc.

L'Eurihmie, dans les arts, c'est la proportion et l'accord des parties d'un tout.

Eusébie, c'est la Piété.

Euterpe, était une des Muses.

L'Euthymie, le repos de l'âme.

L'Évangile, bonne nouvelle.

L'Eucharistie, les Eulogies, l'Eucologe, ont la même racine.

Voilà un faible échantillon de la manière dont les mots s'engendrent et se multiplient, pour ainsi dire, à volonté, dans la langue des Grecs, qui fut, comme nous l'avons vu, le résultat prodigieux et à jamais unique au monde, des ouvrages d'Homère.

L'ALLÉGORIE,

Ou la chose qui en fait entendre une autre.

Denys d'Halicarnasse ne s'étend pas assez sur ce Trope, qui est si fréquent dans Homère.

Eustache, dans son Commentaire, se plaint avec raison de deux excès contraires dans lesquels sont tombés tous les interprètes d'Homère; les uns voulant absolument tout réduire en Allégories (parmi lesquels on peut compter Hé-

[1] Ut pulchra bonis eveniant!

RACLIDE, PROCLUS, PORPHYRE, et parmi les modernes Jean-Baptiste PERSONE, savant Italien, qui a publié à Venise un énorme in-quarto de soixante et dix Dialogues sur la science qu'il prétend être cachée dans l'Odyssée); les autres, qui ont à leur tête le fameux ARISTARQUE, ne reconnaissent dans HOMÈRE qu'un récit historique, et prétendent que tout doit en être pris à la lettre. Ce dernier sentiment est tout-à-fait insoutenable. Le premier peut être excessif. Il faut prendre un juste milieu.

M. AIGNAN a indiqué, dans sa Table poétique de l'Iliade, quatre belles Allégories de ce grand poëme : 1°. Dans le 1er. livre, Minerve retenant le bras d'Achille prêt à frapper Agamemnon, morceau qui a été reproduit par VIRGILE, au deuxième livre de l'Énéide; 2°. dans le livre VIII, la chaîne d'or attachée au Ciel, dont FÉNÉLON a fait l'application à l'Église, dans son Discours sur le sacre de l'Électeur de Cologne; 3°. Dans le Livre IX, la description des Prières, qui a été traduite par VOLTAIRE, et que LAMOTTE avait jugé à propos de supprimer dans son prétendu Abrégé de l'Iliade; 4°. enfin, dans le Livre XIV, la Ceinture de Vénus, imitée par tant de Poëtes, et sur le modèle de laquelle le Poëte anglais SPENCER a composé une ceinture d'Indifférence.

Ces Allégories admirables auraient dû inspirer de l'émulation aux Poëtes modernes. Nos anciens rimeurs les avaient bien étudiées. RONSARD même, si décrié, n'a pas laissé de réussir dans quelques Essais de ce genre. Par exemple, il a personnifié la Promesse, comme HOMÈRE a personnifié les Prières. Il voit en songe une Dame,

Elle était vénérable, et, quand elle parlait,
Un parler emmiellé de ses lèvres coulait.
. . . .
Elle allaite un chacun d'espérance, et pourtant,
Sans être contenté, chacun s'en va content.
On voyait, aux côtés de cette demoiselle,
Pendiller une large et profonde escarcelle,

Magasin précieux où sont les Évêchés,
Cures, Canonicats, Marquisats et Duchés;
Comtés, Gouvernemens, Pensions; et sans ordre,
Pendait, au fond du sac, Saint-Michel et son Ordre.

Le poëte demande le nom de cette belle dame.

Ami, je suis PROMESSE,
Dont le pouvoir hautain, superbe et spacieux,
Commande sur la mer, et en terre, et aux cieux.
J'habite les Palais et les Maisons royales, etc.

Annales poétiques, tom. V, pages 73-81.

L'Épisode de la Mollesse, dans le Lutrin de DESPRÉAUX, est une Allégorie plus brillante et mieux soutenue. Nous en avons d'autres exemples qui sont assez connus; mais ce fonds est bien riche encore et loin d'être épuisé.

Un grand disciple d'ARISTOTE, HÉRACLIDE, de Pont, a laissé un ouvrage savant, intitulé: « Les Allégories d'HOMÈRE, avec la réfutation de ceux qui ont accusé ce poëte » d'impiété, à cause de la manière dont il parle des Dieux. » Cet ouvrage est un peu trop long, pour en donner ici l'extrait. Nous nous bornerons à traduire ce passage sur l'Odyssée:

« Si l'on veut bien y prendre garde, on trouvera certainement que les erreurs d'Ulysse signifient autre chose » que ce qu'elles semblent offrir au premier aperçu, et l'on » se convaincra qu'HOMÈRE, se proposant Ulysse comme un » type idéal de toutes les vertus, a écrit en vrai philosophe, qui connaissait les hommes et qui haïssait tous les » vices. »

Nous ne saurions entrer dans le détail des preuves de ce sentiment d'HÉRACLIDE; mais elles sont bien motivées; nous y renvoyons nos lecteurs. Il n'y en a aucun qui ne connaisse au moins l'épisode de Circé, et le parti qu'en ont tiré deux de nos poëtes, savoir: LA FONTAINE, dans la Fable des Compagnons d'Ulysse, liv. XII, fable 1re. et J.-B. ROUSSEAU, dans cette Cantate de Circé, qui est un des plus beaux morceaux lyriques de la poésie moderne.

L'HYPERBOLE,

Ou l'exagération, qui augmente ou diminue avec excès.

Denys d'Halicarnasse dit qu'Homère a souvent recours à l'Hyperbole, qui dépasse toujours les bornes de la vérité, mais qui ajoute aussi beaucoup à la véhémence du style. C'est ainsi qu'il peint des coursiers :

Et plus blancs que la neige, et plus prompts que les vents [1].

Dans l'Odyssée, il parle de navires aussi légers que la plume, ou que la pensée.

Quand Télémaque arrive, Eumée lui saute au cou, et de joie verse *un torrent de larmes*. Aujourd'hui cette expression est devenue commune. Pope a cru devoir enchérir sur le torrent de larmes, il en fait une *pluie de joie*; ce qui n'est pas si trivial, mais ce qui, en français, paraît un peu bizarre.

LE PROVERBE,

Ou les vers devenus Proverbes.

Suivant Denys d'Halicarnasse, Homère est le premier poëte qui ait énoncé fortement cette grande maxime !

Implorez donc les dieux ! ils daignent exaucer
Les vœux qu'un cœur bien pur aime à leur adresser [2].

C'est d'Homère aussi que nous viennent ces fameux Apophthegmes : « Rien de trop ! La médiocrité est le plus heu-» reux des états [3].

« Qu'est-ce donc qu'un ami ? C'est un autre nous-mêmes. »

Il y a un beau vers d'Homère, que Cicéron avait sans

[1] Qui candore nives anteirent, cursibus auras.
Virgil., Æneid. 12.

[2] . . . . Sectabere Numen !
Dî veros soliti sunt exaudire clientes.

[3] . . . . Medium tenuere beati.

cesse dans la bouche, et qu'il s'adressait à lui-même, pour s'exciter dans son travail :

> Courage! jusqu'au bout songe à te soutenir,
> Si tu veux que ton nom perce aussi l'avenir [1].

CICERON écrit à son frère que, dès son enfance, il avait pris pour sa règle et sa devise, cette autre maxime d'HOMÈRE :

> On doit toujours bien faire et tâcher d'être utile [2].

Jusque dans le combat risible des Rats et des Grenouilles, qui est un des premiers apologues connus, HOMÈRE a inséré des traits de morale admirables : car c'est là qu'il proclame cette vérité, consolante pour les honnêtes gens, et terrible pour les méchans :

> Un dieu vengeur voit tout [3].

Mais le recensement de ces maximes Homériques nous menerait beaucoup trop loin.

Les sentences d'HOMÈRE (ou sa Gnomologie) ont été recueillies dans un volume exprès, à Cambridge, 1660, in-4°.

Notre Henri ESTIENNE a fait imprimer une suite de 274 Proverbes d'HOMÈRE.

HORACE mettait ce poëte au-dessus de CHRYSIPPE et de tous les sophistes qui avaient professé la doctrine des mœurs [4], et l'empereur JUSTINIEN appelle aussi HOMÈRE le père de toute vertu [5].

De tout ce qu'il a exposé, DENYS d'Halicarnasse tire cette conclusion qu'HOMÈRE a, le premier, fait usage de tous les Tropes, avant qu'on eût songé à définir ce que c'était, et

[1] . . . . Euge!
Strenuus esto, quò te posteritas quoque laudet!

[2] CICER. Epist. ad QUINT. fratr. III. 5.

[3] . . . . Cernit Deus omnia vindex.

[4] Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Pleniùs ac meliùs Chrysippo et Crantore, dicit.
HORAT., epist., l. I, 2.

[5] Pater omnis virtutis (Constit. omnem in fine).

qu'il les a transmis à la Postérité, comme un des titres de a gloire.

Puisse cette faible analyse engager nos jeunes lecteurs à puiser à la source même, et à se rendre dignes de lire HOMÈRE en grec : car c'est le premier des auteurs, et dans la première des langues! C'est par lui et par elle que devraient commencer les études classiques. Nous avons déjà plusieurs fois émis ce vœu, qui est, à notre avis, le seul moyen de perfectionner l'enseignement public en France, et de l'élever au-dessus de tout ce qu'on a jamais fait ou tenté en ce genre. Rien n'est aujourd'hui plus facile.

Nous possédons plusieurs Méthodes [1] qui abrègent et simplifient l'étude du latin. L'étude préalable de la langue d'HOMÈRE ajouterait encore de nouvelles facilités à l'usage de ces méthodes. Le Grec serait la clef du Latin et du Français même. Si l'on voulait enfin employer le temps des élèves, leur faire aimer l'étude et la leur rendre plus aisée, en employant, à cet effet, nos bons livres élémentaires, il ne faudrait plus tant d'années pour parcourir tous les degrés de la carrière scolastique. Alors on ne pourrait mieux faire que de suivre, relativement à l'étude de la langue grecque, l'avis de CICÉRON et de QUINTILIEN.

CICÉRON écrit à son fils : Pour mon utilité, j'ai toujours réuni le grec et le latin, non-seulement dans la philosophie spéculative, mais aussi dans les exercices même de l'art oratoire. C'est aussi, mon cher fils, ce que je vous conseille de faire à mon exemple, etc. [2].

QUINTILIEN décide que celui qui veut devenir quelque jour un grand orateur, doit être imbu d'abord de la littérature grecque : *Futurus orator primùm litteris græcis imbuendus est.*

[1] Entr'autres, celles de MM. WANDELAINCOUR, MAUGARD et LEMARE.

[2] Ad meam utilitatem semper cum Latinis Græca conjunxi, neque i l in philosophiâ solùm, sed etiam in dicendi exercitatione feci. Idem tibi, MARCE fili, censeo faciendum, ut par sis in utriusque orationis facultate. M. T. CICERO., de Officiis.

N. B. Ce que DENYS d'Halicarnasse a fait par rapport à HOMÈRE, plusieurs critiques l'ont tenté relativement à plusieurs autres grands écrivains. Nous donnerons seulement, à ce sujet, quelques indications succinctes, pour montrer la manière d'étudier les Tropes qui sont particuliers aux différens auteurs classiques, et renvoyer aux sources où l'on peut le mieux s'en instruire.

DES TROPES DE VIRGILE.

MACROBE, dans ses Saturnales, a un chapitre exprès sur les Figures que l'on trouve dans VIRGILE, et qui sont si propres à ce grand poëte, qu'on ne les voit jamais, ou rarement, ailleurs [1]. Tout ce chapitre est digne d'être expliqué aux jeunes gens : MACROBE s'extasie sur les heureuses Métaphores que VIRGILE a imaginées. Il insiste, à la fin, sur tout ce que VIRGILE a dit de ses chères abeilles, de leurs mœurs et de leurs combats, et sur ce qu'il en parle comme d'un peuple policé, tellement qu'il donne à ces mouches, en un certain passage, le titre dont on saluait les citoyens romains [2]. « Il faudrait plus d'un jour, dit » MACROBE, si l'on voulait ne rien omettre des Figures heu» reuses employées par VIRGILE; mais le peu que j'en ai » extrait suffit pour que le lecteur intelligent remarque les » autres beautés semblables aux premières, etc. [3] »

Le fameux Jérôme VIDA, évêque de Crémone, a profité habilement de ces recherches de MACROBE, et il a fait entrer les Métaphores de VIRGILE en préceptes et en exemples, dans le troisième livre de son Art poétique. Ses

[1] De figuris illis quæ ità sunt peculiares VIRGILIO, ut apud alios, aut rarò, aut nunquàm reperiantur.

SATURN., l. VI, c. VI.

[2] Quid plura? ut et Quirites vocaret. *Idem.*

[3] Dies me deficiet, si omnia persequi à VIRGILIO figurata velim; sed ex his quæ dicta sunt omnia similia diligens lector annotabit.

Idem.

vers ne sont que des espèces de centons de ce grand poëte; mais on les lit avec plaisir; et il serait à désirer qu'on eût traduit en vers français au moins cette partie du bel ouvrage de VIDA, faiblement expliqué en prose dans les quatre Poétiques publiées par l'abbé BATTEUX.

DES TROPES D'HORACE.

DES Tropes singuliers distinguent, comme on sait, la poésie d'HORACE, principalement dans ses Odes, presque toutes traduites ou du moins imitées des poëtes lyriques grecs, que nous n'avons plus aujourd'hui. Aussi Chrétien-Adolphe KLOTZ a-t-il discuté avec force l'heureuse audace des figures, attribut si particulier de l'ami de Mécène, que c'est par là surtout que QUINTILIEN le désigne et le caractérise.

« HORACE, dit ce grand critique, est très-heureusement » hardi et varié dans ses mots et dans ses figures [1]. »

La Dissertation de KLOTZ paraît avoir été inconnue à nos traducteurs d'HORACE en vers français. Ils y auraient pourtant trouvé des remarques piquantes, et qui les auraient engagés à faire de plus grands efforts pour lutter avec leur auteur dans beaucoup de passages dont les beautés paraissent, il est vrai, bien difficiles à saisir dans une langue compassée et timide comme la nôtre.

Il y a tel de ces passages qui a vexé long-temps tous les commentateurs, et que le savant KLOTZ n'explique pas mieux que les autres. Par exemple, il soutient qu'on ne saurait nier que le poëte n'ait voulu attribuer au vent cette espèce de cavalcade à travers les mers de Sicile, que notre poésie ne saurait rendre mot à mot [2]; HORACE aurait donc

[1] HORATIUS..... variis figuris et verbis felicissimè audax.
(Instit. Or. X, I.)

[2] .... Dirus per urbes Afer ut Italas,
Ceu flamma per tædas, vel Eurus
Per Siculas *equitavit* undas.
Q. HORAT., carm., l. IV, Od. 3, v. 38.

transporté à une chose inanimée une action qui semble n'appartenir qu'à l'homme ; mais on peut prétendre, au contraire, qu'il n'y a point là de figure, et que l'*equitavit* de la strophe d'Horace s'applique littéralement au cruel Africain, Annibal, sujet de la phrase, et vrai nominatif du verbe.

Quoi qu'il en soit, nous ne saurions trop recommander la lecture de cette Dissertation *De felici* Horatii *audaciâ*, Jena, 1761, in-4°.

DES TROPES D'OVIDE.

Pour dédommager le lecteur de l'aridité des détails que nous lui présentons, qu'il nous soit permis de transcrire les beaux vers où notre Delille nous révèle tout le secret des métamorphoses d'Ovide, qui ne sont en effet que des Tropes ingénieux et de belles Allégories.

Voyez, dans ses récits, le fabuleux Ovide,
Qui d'erreurs en erreurs conduit l'esprit avide,
De prodiges sans nombre embellir l'Univers.
La raison, en secret, présidait à ses vers :
C'étaient des fictions, mais non pas des chimères.
Chaque être, en dépouillant ses traits imaginaires,
Reste dans la nature et dans la vérité.
Les bois offrent encore à l'œil désenchanté
L'arbre de Philémon, celui de sa compagne ;
Narcisse est une fleur, Atlas une montagne ;
Hyacinthe expirant ne meurt pas tout entier ;
Que Daphné disparaisse, il nous reste un laurier.
Du palais du Sommeil les brillantes demeures,
Ses coursiers enflammés, attelés par les Heures,
En s'évanouissant laisseront sous vos yeux
Et l'ordre des saisons, et la marche des cieux.
Dans Ixion enfin, dans la vapeur qu'il aime,
L'Imagination se peignit elle-même :
Ainsi la vérité sort de la fiction ;
Ainsi la vigilante et sévère raison
Ne se laisse bercer que par d'heureux mensonges,
Et veut à son réveil aimer encor ses songes.

Delille, L'Imaginat., chant v.

sant Tite-Live, les Figures de mots marquées par Ernesti, peuvent être assurés que cette mine est riche et qu'ils en extrairaient aisément des trésors.

En ouvrant l'Index d'Ernesti, nous avons été frappés de plusieurs Tropes de la langue latine, qui sont absolument les mêmes dans la langue française. Ainsi, l'*accendere bellum*, regardé comme un Trope très-familier à Tite-Live, se rend littéralement et de même en français.

Deux coqs vivaient en paix; une poule survint,
Et voilà la guerre allumée! La Fontaine.

Mais il y a beaucoup d'autres expressions très-heureusement figurées, qui tiennent au génie de la langue de Tite-Live, et qu'il n'est pas possible de faire passer en droiture dans nos traductions. Alors on est réduit à chercher des équivalens, on prend un autre tour; mais trop souvent on perd au change. Ainsi, l'on ne peut se flatter de connaître un auteur quand on ne peut le lire que dans des versions, quelque fidèles, quelque riches que ces versions puissent être. Grand motif d'apprendre les langues de ces auteurs fameux, pour les lire en original!

DES TROPES DE L'ÉCRITURE SAINTE.

C'est par cette raison que nous nous abstenons ici, quoique à regret, de traduire l'ouvrage du vénérable Bede sur les Tropes des Livres Saints. Cette pièce, très-curieuse, aurait enrichi nos recherches; mais nous ne savons pas l'hébreu, nous doutons que Bede lui-même parle d'après le texte hébreu. Nous nous bornerons donc à dire que le Livre de Bede, *De Tropis Sacræ Scripturæ*, fait partie des Rhéteurs antiques, rassemblés d'abord par Pithou, en 1599, et qui ont reparu avec plus de correction par les soins de Capperonnier.

DES SOURCES

ET

DE L'INFLUENCE

DU LANGAGE MÉTAPHORIQUE.

NOTE

Sur ces vers du deuxième Chant du Poëme des Tropes,

Dans les temps reculés tout fut métaphorique, etc.

ci-dessus, pages 17 et suivantes.

« Presque toutes les Fables qui se retrouvent dans Ovide, Hyginus,
» Antonius Liberalis, ne sont fondées que sur des manières de
» parler figurées et métaphoriques. »

Encyclopédie, tom. vi, in-fol., pag. 344.

DES SOURCES

ET

DE L'INFLUENCE DU LANGAGE MÉTAPHORIQUE.

NOTE

Sur ces vers du deuxième Chant du Poëme des Tropes,

Dans les temps reculés tout fut métaphorique, etc.

ci-dessus, pages 17 et suivantes.

La marche de l'esprit humain semble être dirigée en tout par un esprit d'analogie, qui donne une grande importance à l'étude des Métaphores, ainsi qu'à la recherche de l'influence que ces Tropes ont eue sur la croyance et les opinions des peuples. Ainsi considérée, l'histoire de la Métaphore tient à l'Histoire universelle. Du Marsais, qui le savait bien, n'a pourtant pas osé entrer dans ces détails. On le trouvait déjà trop long, et Beauzée s'est cru obligé d'excuser la multiplicité des exemples qu'il donne, nommément sur la Métaphore [1]. Oserons-nous être moins sobres, et nous permettra-t-on d'esquisser ici un sujet qui devient bien plus vaste, pris sous le nouveau point de vue dans lequel nous l'avons placé ?

L'on ne fait pas attention que rien n'est devenu si commun et si trivial que cette Figure de mots. Même dans la langue usuelle, presque tout est métaphorique. Quand on dit, une voix claire, un esprit perçant, un homme rude,

[1] Dans l'Encyclopédie, article *Métaphore*.

des mœurs douces, un déluge de mots, boire un verre de vin, etc., etc., on se fait mieux entendre; mais on parle figurément, et l'on emploie des hardiesses, dont la seule habitude déguise le contraste et sauve la bizarrerie.

En y fesant réflexion, on peut vouloir approfondir l'origine de ces manières de parler plus vives et plus énergiques et qui sont devenues vulgaires. Toutes les langues sont ainsi presque entièrement figurées. On demande comment se forment tant de Tropes, sans la connaissance desquels on ne peut jamais se flatter de bien savoir sa propre langue.

La curiosité redouble quand on sait que plusieurs de ces manières de parler ont été jadis consacrées par des Fables mystérieuses, et que l'étude de ces Fables peut disculper l'antiquité de beaucoup de reproches que lui fait la seule ignorance.

Livrons-nous à cette recherche, d'après deux célèbres rhéteurs, QUINTILIEN et VOSSIUS. Et quoique les images se transportent mal aisément du latin en français, tâchons de rendre leurs exemples et d'en donner au moins l'idée: car ce sont les exemples qui font le prix des règles, et nous pourrions en ajouter beaucoup à ceux de ces rhéteurs, sans craindre d'abuser de la patience de ceux qui cherchent vraiment à s'instruire. Cependant, nous serons discrets. Nous voulons exciter nos lecteurs à chercher par eux-mêmes, dans les bons écrivains classiques, les images sans nombre qui y sont répandues, et dont nous ne leur présentons qu'un aperçu et qu'une ébauche.

QUATRE SOURCES DES MÉTAPHORES,

D'APRÈS QUINTILIEN.

QUINTILIEN, suivant ce qu'avait dit à ce sujet DENYS d'Halicarnasse, rapporte aussi à quatre chefs toutes les Métaphores que l'on peut employer; mais il range ces quatre chefs dans un ordre un peu différent. Il dit donc que les Métaphores peuvent se prendre et s'appliquer :

1°. De l'animé, à l'animé ;

c'est ainsi que TITE-LIVE dit que Caton avait coutume aboyer contre Scipion [1]. Ce mot d'aboyer, propre au ien, n'est pas mal adapté à un censeur hargneux.

CICÉRON dit aussi que, de son temps, plusieurs orateurs ppaient plutôt qu'ils ne parlaient [2].

2°. De l'inanimé, à l'inanimé.

On dit communément les rênes, pour le gouvernail; le ein, en place de la loi; le lien, ou le nœud, pour la ommunauté, etc. Un poëte a pu dire :

Le pin labourera le vaste champ des mers ;
Sa proue, en longs sillons, fendra les flots amers [3].

3°. De l'inanimé, à l'animé.

On dit d'un savant mort, que c'est une lumière éteinte.

CATULLE apostrophe un jeune homme :

O toi, la fleur des jeunes gens [4] !

4°. De l'animé, à l'inanimé.

Les Métaphores les plus belles et les plus agréables sont celles de ce genre qui paraissent communiquer des sens et de la vie aux choses naturellement privées d'âme et de sentiment.

Ainsi VIRGILE a dit d'un fleuve :

L'Araxe gémissant sous un pont qui l'outrage [5].

DIX SOURCES PRINCIPALES DES MÉTAPHORES,

SUIVANT VOSSIUS.

VOSSIUS a porté plus loin le développement de cette doctrine importante. Il commence par observer qu'il n'y a rien dans la nature qui ne puisse être comparé, et, par conséquent, employé métaphoriquement, la Métaphore étant

1 Scipionem à Catone solitum allatrari.

2 Latrare jàm oratorés, non loqui. *C'est ce qu'Appius appelait* canina facundia.

3 Pontum pinus arat, sulcum premit alta carina.

4 . . . . . . O qui flosculus es juvenculorum !

5 . . . . Pontem indignatus Araxes.

toujours une comparaison abrégée. Il prouve cette thèse par de nombreux exemples : c'est ici que vient se placer une explication plausible et toute simple de beaucoup d'anciennes Fables.

Les Métaphores, suivant lui, peuvent couler de plusieurs sources, dont voici les dix principales :

1°. Les choses divines.
2°. Les choses célestes.
3°. Les élémens.
4°. Les météores.
5°. Les métaux et les pierres.
6°. Les plantes.
7°. Les choses communes aux animaux.
8°. Les bêtes.
9°. Les hommes.
10°. Les arts.

Il est bon de se pénétrer de cette distribution de tous les mots de chaque langue en dix lieux communs, ou chapitres, qui ne font pas sans doute des classes rigoureuses, mais qui peuvent aider la mémoire et l'intelligence. Ces chapitres seraient eux-mêmes susceptibles de plusieurs subdivisions ; ce serait l'objet d'un gros livre, et nous ne fesons qu'une note.

Reprenons donc, l'une après l'autre, les dix sources desquelles Vossius dit qu'on peut faire découler toutes les Métaphores.

§ Ier.

Et d'abord, des choses divines.

Il n'y a jamais eu de nations athées ; il n'y a donc aucune langue qui n'ait des mots pour désigner, soit la première cause et la suprême intelligence, soit les êtres surnaturels qu'on supposait intermédiaires entre le monde et son principe.

C'est un abus, sans doute, de vouloir dériver des Métaphores d'une source qui est hors de toute comparaison, et

ui, par sa nature, paraît être incommunicable. Mais cet bus est général, et le polythéisme antique ne l'a que trop vorisé.

A Rome, un poëte comique fesait dire sur le théâtre :

L'homme à l'homme est un dieu, s'il sait bien son devoir [1].

Le nom de THÉOPHRASTE lui fut donné à cause de son oquence divine [2].

CICÉRON même a dit, au nom de tous les philosophes : e PLATON, qui est notre dieu [3].

SILIUS divinise HOMÈRE [4], avec quelque restriction ; mais Anthologie grecque dit qu'il est dieu, ou qu'il doit être [5].

Un ancien artiste est parti de là pour sculpter la consécration ou l'apothéose d'HOMÈRE sur un superbe bas-relief, ui est un des beaux monumens de l'art le plus antique. on explication a occupé plusieurs savans, KIRKER, GISERT-CUPER, SCHOTT, etc. Cette belle composition fournirait le sujet d'un poëme admirable. Les explications e ce bas-relief par SCHOTT et par CUPER ont été insées dans le supplément au Trésor des antiquités grecques t romaines de J. POLÉNI, tom. II, in-fol. M. MILLIN en onne une figure au trait et une très-courte analyse, qui uffit pour apprécier ce travail, dont l'auteur fut ARCHÉLAUS de Priène, fils d'APOLLONIUS. Voyez dans sa Galerie nythologique, l'article 548 de l'explication des planches.

1 .... Homo homini Deus est, si suum officium sciat.
CŒCILIUS.

2 Theophrastus à divinitate loquendi nomen invenit.
CICERO.

3 Deus ille noster Plato., Ep. 16. 4. 4. ad Att.

4 .... Meruit Deus ille videri,
Et fuit in tanto non parvum pectore numen.
SILIUS Ital., l. XIII, v. 788.

5 Si Deus est, inter Divos veneremur Homerum!
Si nundùm Deus est, esto hodiè ille Deus!
ANTIPATER Anth. 9.

Plaute, parlant des riches, les nomme, en son style comique, des Jupiters humains [1].

Térence fait dire aussi à l'un de ses personnages :

Si la chose est ainsi, je suis Dieu, c'est-à-dire
Que mon bonheur est grand et ne peut se décrire [2].

On excuse l'enthousiasme avec lequel Martial parle de la capitale du monde :

De toute nation et de toute contrée
Rome est l'heureuse Déité.
Aucune autre puissance, aucune autre cité
Ne lui peut être comparée ;
Et rien, dans le monde habité,
N'approchera jamais de la ville sacrée [3].

Mais on est un peu étonné quand le même poëte dit en parlant de Domitien :

Notre Seigneur et notre Dieu [4]

On conçoit qu'il n'y a qu'un pas d'une pareille Métaphore à une apothéose; et ce dernier mot ne peut être, je crois, bien commenté qu'à l'aide de la connaissance des Tropes et de leur influence sur les idées des hommes.

Il faut avouer qu'il y a toujours de l'hyperbole dans ces figures que l'on ose emprunter des choses divines, et que l'on se permet d'abaisser aux choses humaines. Nous avons des idées plus pures ; mais les amis de l'hyperbole se permettent encore des espèces d'apothéoses. Un poëte espagnol, à la mort de Charles-Quint, décrivait ainsi sa pompe funèbre :

[1] Humani Joves.

[2] Deus sum, si ità est; hoc est, suprà modum fortunatus.
Terent., in Hecyr., 4. 3.

[3] .... Terrarum Dea gentiumque Roma.
Martial, l. ii, 8.

[4] ... . Edictum Domini Deique nostri.
Idem, *ibid*.

Le monde entier est son cercueil;
Le dais du catafalque est le ciel empirée;
Les torches sont les feux de la voûte éthérée;
Les mers sont les larmes du deuil [1].

On sent que ces exagérations folles ne sont pas prises à la lettre. Il en était de même chez les Anciens. Tout ce qu'ils disaient de leurs dieux, n'était presque toujours que des Allégories fondées sur des choses sensibles. En veut-on un garant qui ne saurait être suspect? Écoutons Cicéron :

« Les premiers hommes ont pensé que tout ce qui ap-
» porte au genre humain une grande utilité, ne se fait pas
» sans l'intervention d'une bonté toute divine à leur égard.
» Ainsi donc ce qui leur semblait émané de Dieu recevait
» d'eux le nom de la Divinité même, comme lorsque nous
» appelons les épis Cérès, et le vin Bacchus : d'où vient ce
» fameux vers de Térence,

Sans Cérès et Bacchus, Vénus serait glacée.

» En outre, toute chose où éclate quelque force majeure,
» quelque puissance inconnue, ne l'appelle-t-on pas tou-
» jours de quelque nom divin, comme la Foi, l'Esprit, etc.
» Voyez le Temple de la Vertu; voyez celui qu'on vient
» d'ériger de nouveau à l'Honneur! Que dirai-je de ceux
» du Secours? du Salut? de la Concorde? de la Liberté? de
» la Victoire? N'est-il pas clair que tous les grands effets,
» dont l'énergie est telle qu'on ne peut les comprendre sans
» la direction d'un dieu, ont reçu le nom d'un dieu
» même, etc.? C'est l'importance des services et la gran-
» deur des biens et des avantages reçus par les humains qui
» ont déifié pour eux les causes de ces biens ou les auteurs
» de ces services [2]. »

[1] Pro tumulo ponas orbem; pro tegmine cœlum;
Sidera pro facibus; pro lacrymis maria!

[2] Quidquid magnam utilitatem affert generi humano, id non sine divinâ bonitate ergà homines fieri arbitrabantur. Itaque tùm illud quod erat à Deo ratum, nomine ipsius Dei nuncupabant : ut cùm

Nous voyons, au surplus, dans plusieurs comédies ou fragmens remarquables du théâtre d'Athènes, cette manière de penser sur les Divinités antiques, affichée en des vers qui se récitaient en public. On connaît et l'on doit admirer le Plutus d'ARISTOPHANE ; mais on doit relever aussi ce que disait un certain Gèta dans une pièce de MÉNANDRE, beaucoup moins connue que le Plutus :

Epicharme soutient que tout homme pieux
Doit adorer, et mettre au nombre de ses dieux,
Le Soleil et les Vents, les Astres et la Terre,
Et le Feu si terrible, et l'Eau plus salutaire.
Pour moi, je sais des dieux bien plus puissans encor ;
En est-il de plus grands que l'Argent et que l'Or ?
Qu'on les ait dans sa bourse ! alors, quoi qu'on projette,
On réussit, on a tout ce que l'on souhaite ;
Des esclaves, des champs, des palais tout meublés ;
Des témoins au besoin, des amis très-zélés ;
Des juges qui toujours vous donnent gain de cause.
Le son de ces métaux du monde entier dispose ;
Ils sont plus que les dieux, puisque, par leurs présens,
Tous les dieux, à leur gré, deviennent complaisans [1].

fruges Cererem appellamus, vinum autem Liberum, ex quo illud Terentii :

Sine Cerere et Libero friget Venus.

Tum autem res ipsa, in quâ vis inest major aliqua, sic appellatur, ut ea ipsa vis nominetur Deus, ut Fides, ut Mens, etc. Vide Virtutis templum ; vide Honoris renovatum : Quid Opis ? quid Salutis ? quid Concordiæ ? Libertatis ? Victoriæ ? Quarum omnium rerum quià vis erat tanta ut sine Deo regi non posset, ipsa res Deorum nomen obtinuit, etc. Utilitate igitur et magnitudine constituti sunt ii Dii, qui utilitates quasque gignebant.

(CICERO. de Nat. Deor., II c. 25.)

[1] Epicharmus esse dicit hos quidem Deos :
Solem atque Ventos, Terram, Aquam, Ignem, Sydera.
Ego esse Divos utiles existimo
Argentum et Aurum, quisque quod possiderit.
Illos in sede nàm simùl locaveris,
Optato quidvis ! quidquid optâris, feres.

Les divinités de l'Olympe ne furent pas les seules que produisit la fiction. Elle peupla de ces images, tantôt douces, tantôt terribles, la terre, la mer, les enfers. Dans OVIDE, Myrrha se dit à elle-même :

Ne vois-tu pas déjà les noires Déités,
Leurs torches, leurs serpens, et leurs fouets irrités [1] ?

SAINT-ANGE cite, à ce sujet, un beau morceau de CICÉRON, dans son Discours pour Roscius :

« N'imaginez pas que les impies et les scélérats aient » devant les yeux les torches ardentes des Furies. C'est le » remords qui les déchire ; c'est leur propre conscience » qui les effraie : ce sont là les Furies qui les agitent et les » tourmentent au milieu de leur sommeil [2]. »

Enfin, une classe nombreuse de dieux allégoriques, résulte de l'illusion par laquelle la poésie a su

Prêter un corps, une âme, un esprit, un visage

aux objets intellectuels, aux passions de l'âme, aux travers de l'esprit, etc., qu'elle sait personnifier, et qu'elle fait sentir, parler et agir comme nous. Nous en avons déjà parlé à l'occasion des Prières, si bien décrites par HOMÈRE. On a les hymnes grecs à la Justice, par ORPHÉE ; à la Vertu, par ARISTOTE ; à la ville de Rome, par une Grecque de Lesbos, etc. On connaît, en ce genre, les portraits brillans et finis, que VIRGILE et OVIDE ont tracés de la

Servos, domosque, rura, vasa argentea
Testes, amicos, judices. Tantùm dato,
Ipsos habebis et deos obnoxios !
MENANDR. apud RUTGERSIUM, var. lect. l. IV, c. 12.

1 Nec metues atro crinitas angue Sorores
Quas, facibus sævis oculos atque ora petentes,
Noxia corda vident ?
Metam. X.

2 Nolite putare, quemadmodùm in Fabulis sæpenumerò videtis eos qui aliquid sceleratè atque impiè commiserint, agitari et perterreri Furiarum tædis ardentibus. Sua quemque fraus, et suus terror maximè vexat, suumque scelus agitat, amentiâque afficit.

MANILIUS est un poëte que l'on ne connaît pas assez ; il a beaucoup de très-beaux vers. C'est lui qui a le mieux signalé l'attribut le plus spécial qui décore l'espèce humaine :

L'homme, seul sur la terre à Dieu rendant hommage,
Seul de Dieu sur la terre est une faible image [1].

Avant de finir cet article sur les Métaphores tirées de ce qui a rapport aux dieux et aux génies, nous dirons un mot du dieu Pan et de sa lutte avec l'Amour.

Les Anciens avaient voulu réunir dans une seule fiction collective tout ce qu'ils avaient pu imaginer pour former le symbole de la nature universelle. Le dieu Pan, dont le nom en grec signifie *tout*, était cette divinité qui rassemblait toutes les autres. SERVIUS, ALBRICUS et ISIDORE de Séville, en ont conservé le portrait. Ils disent qu'on donnait à Pan des cornes, à l'exemple des rayons du Soleil et du croissant de la Lune ; un front rouge comme l'éther ; une peau parsemée d'étoiles ; des herbes et des arbres qui sortaient de ses cuisses. Sa flûte à sept tuyaux fesait allusion aux sept tons dont les Anciens composaient l'harmonie du ciel. Son bâton recourbé était l'image de l'ANNÉE qui revient sur ses pas et se replie sur elle-même. Enfin, jusqu'à ses pieds de chèvre, tout en lui concourait à figurer le monde et l'ensemble de la nature.

Un dernier trait ajoute encore à l'intention singulière de cette Allégorie. Les poëtes disaient que Pan avait lutté contre l'Amour, et en avait été vaincu [2] : charmante image,

Advigilare sibi jussit fortuna premendo ;
Seducta in varias certârunt pectora curas,
Et quodcumque sagax tentando reperit usus.

MANIL., Astronomicon.

[1] Exemplumque Dei quisque est in imagine parvâ.

Idem, L. IV.

[2] Pan deus est rusticus, in naturæ similitudinem formatus. . . . . Poetis fingitur cum Amore luctatus, et ab eo victus, quià, ut legimus, *Omnia vincit amor*.

SERVIUS in Eclog. II. VIRGIL., v. 31.

qui pourrait inspirer à la fois les poëtes, les peintres et les statuaires.

§ II.

Des choses célestes.

Cette deuxième source des images métaphoriques a été d'autant plus fertile, que le ciel présentait aux yeux des premiers hommes un spectacle plus étonnant et des merveilles plus frappantes. ROSSET a saisi cette idée, et l'a vivement exprimée :

> Le ciel devint un livre où la terre étonnée
> Lut, en lettres de feu, l'histoire de l'année.
>
> Poëme de l'Agriculture, chant I.

VOSSIUS se borne à citer le mot de PATERCULE qui, voulant exalter l'éloquence de CICÉRON, n'a cru pouvoir mieux faire que de lui donner l'attribut de la bouche la plus céleste [1].

On pourrait ajouter le beau vers de VOLTAIRE, qui peint si bien l'Hypocrisie :

> Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur.

Mais cet article est susceptible d'un plus grand développement. L'astronomie a donné lieu à un nombre prodigieux de fables et d'emblêmes, qui ne sont que des Métaphores ou des Allégories.

Les poëtes ont attaché Prométhée au roc du Caucase ; mais PLATON, dans son Protogène, dit seulement que Prométhée avait passé sa vie à observer les astres au sommet de cette montagne.

Atlas portait, dit-on, le ciel sur ses vastes épaules : ce n'est que la même figure, dont un ancien philosophe nous transmet l'explication dans les termes suivans :

« Douzième et dernier exploit d'Hercule. Il y avait dans » la Mauritanie un géant nommé Atlas, demeurant sur » une montagne très-élevée et qui touchait au ciel. On disait

[1] Cœlestissimum os.

» que ce géant soutenait le ciel sur ses épaules, pour l'empêcher de s'écrouler; et l'on ajoutait que, s'il tombait » du ciel des astres ou des étoiles, il les ramassait et les re» clouait à leur place avec un marteau. Hercule vint près » de lui. Atlas, qui avait entendu parler de ses forces prodi» gieuses, pria Hercule de le soulager du fardeau du ciel qui » le fatiguait, afin qu'il pût se reposer. Hercule y consentit, » approcha son épaule et soutint aisément le ciel : en quoi » il faut entendre que cet Atlas était un savant astrologue, » et que c'était pour cela qu'il avait la réputation de porter » le ciel et de remettre les astres qui pouvaient s'en déta» cher. Hercule, imbu aussi de la même science, en con» féra avec Atlas, et passa pour l'avoir aidé à soutenir » le poids du ciel [1]. »

Servius, commentant un vers de l'Énéide [2], dit de même qu'Atlas avait divisé en saisons le cours de l'année; qu'il avait décrit le premier la nature et le passage des astres; que c'était pour cette raison qu'on avait dit qu'il soutenait le ciel, et qu'il avait instruit son neveu Mercure et Hercule, etc. [3].

[1] Duodecima et ultima Herculis fortitudo legitur talis : fuit quidam gigas, Atlas nomine, in Mauritaniâ, in monte altissimo cœlum ipsum contingente, qui, cœlum ne caderet, humeris sustinebat, et sidera, si quæ cadebant, malleo fixa, cœlo reponebat. Quem cùm accessisset Hercules, ille, qui audierat de fortissimis illius viribus, rogavit eum ut, quia fessus erat, cœlum sustinendo, aliquandò juvaret, donec quiesceret; quod Hercules libenter annuit, et humero supposito, cœlum sustinuit. In quo intelligitur quià ipse Atlas astrologus peritus fuit; et ideò cœlum dicitur sustentâsse, et sidera cadentia cœlo reposuisse. Hercules etiam fuit astrorum artis multùm edoctus, qui scientiæ comprehendendæ pleniùs gratiâ ad ultimos terræ fines accessit; et cum eodem Atlante de scientiâ conferens, illum in aliquibus juvit, opemque impendisse fertur ad cœlum sustentandum. (Albrici philosophi de Deor. Imagin. Libell. xxii, de Hercule.)

[2] ....Docuit quæ maximus Atlas. Virg., Æn. i, 741.

[3] Hic (Atlas), quòd annum in tempora diviserit, et primus stella-

Atrée prédisait les éclipses; c'en fut assez pour faire dire que ce prince avait fait obscurcir le soleil.

Voici, à cet égard, ce qui est dit expressément par Hygin, affranchi d'Auguste, dans son livre des Fables.

« Atrée et Thyeste, frères germains, étant brouillés et » n'ayant pu se nuire, feignirent de se réconcilier. A cette » occasion, Thyeste souilla la couche nuptiale de son frère. » Atrée, pour se venger, servit à Thyeste, dans un repas, » le corps de son fils. Le Soleil recula d'horreur, pour » n'être pas témoin de cet affreux spectacle; mais voici ce » qui est réel : C'est qu'Atrée fut le premier, à Mycène, » qui prédit et expliqua une éclipse de soleil : son frère, » jaloux de sa gloire, ne voulut plus rester à Mycène [1]. »

Endymion passait les nuits à observer les astres, et il en perdait le sommeil. C'en fut assez pour qu'on feignît que Diane, ou la lune, était amoureuse de lui et venait le trouver pendant la nuit. C'est l'opinion de Platon.

Ainsi, l'on voit quel rôle ont joué dans l'antiquité ceux qui ont fait, en quelque sorte, les premiers almanachs.

Les Anciens portaient partout cet amour de l'Allégorie; et, dans leurs édifices et dans leurs jeux publics, ils s'attachaient à mettre les images en action. On en trouve un exemple dans ces jeux célèbres du Cirque, institués d'abord

rum cursus, vel circulorum, vel siderum transitum naturasque descripserit, cœlum dictus est sustinere, quia nepotem suum Mercurium et Herculem docuisse dicitur : undè et Hercules cœlum ab Atlante susceptum sustinuisse narratur, propter cœli scientiam traditam. Servius ad illa Virgil.

La même chose se retrouve dans un auteur grec, Héraclite, de Incredibilibus, 4.

[1] Atreus et Thyestes germani, cùm in dissensione sibi nocere non possent, in simulatam gratiam redierunt : quâ occasione, Thyestes cum fratris uxore concubuit. Atreus verò ei filium epulando apposuit; quæ Sol, ne pollueretur, aufugit. Sed veritatis hoc est : Atreum apud Mycenas primum solis eclipsim invenisse : cui invidens frater, ex urbe discessit.

C. J. Hygini, Augusti liberti, fabularum CCLVIII.

à Pise par Œnomaüs, contemporain de Romulus. Ces jeux se célébraient, le 25 mars de chaque année, en l'honneur du Soleil et de son influence sur les quatre élémens. Les conducteurs des chars avaient des livrées spéciales de quatre couleurs différentes; la verte, figurait la Terre; la bleue, était pour l'Eau; la rouge, pour le Feu; et la blanche, pour l'Air. Le Cirque avait douze maisons, ou douze stations, pour figurer les douze Signes. Les sept stades à parcourir étaient le cours des sept Planètes. Les courses imitaient le mouvement des Astres, de l'Orient en Occident. Les concurrens fesaient sept tours, et le septième était celui qui décidait de la victoire, etc., etc.

C'est là ce que j'ai fait sentir en deux vers seulement du poëme des Tropes, ci-dessus, pag. 19. C'est ce qu'Ovide avait en vue quand il a fait ce beau tableau du Palais du Soleil:

> ..... Vêtu de pourpre et de lumière,
> Roi, sur son trône d'or, de la nature entière,
> Le Soleil en sa cour rassemble sous ses lois
> Les Siècles et les Jours, et les Ans et les Mois,
> Et les Heures encor, ses légères suivantes,
> L'une de l'autre en cercle également distantes.
> Là, paraît couronné d'une tresse de fleurs,
> Le Printemps au front jeune, aux riantes couleurs;
> L'Été robuste et nu, ceint d'une gerbe mûre:
> L'Automne, dont le pampre orne la chevelure,
> Rouge encor des raisins que ses pieds ont pressés;
> Et l'Hiver, aux cheveux de neiges hérissés.
>
> Saint-Ange, Métam., chant II.

Au surplus, le Soleil a été adoré comme un dieu par beaucoup de peuples, et sous des noms et des emblèmes variés et multipliés. Macrobe dit que tous les Dieux ne sont que le soleil; omnes deos ad solem referri. Ce texte est positif. Dans le Trésor de Grævius, tome v, on peut voir l'explication de la Table Héliaque, où Jérôme Aleandre, le jeune, démontre, entre autres choses, que le Soleil était tout à la fois Hercule, Mercure, Bacchus,

Apollon, de façon cependant que Mercure dénotait le printemps; Apollon, l'été; Bacchus, l'automne; Hercule, l'hiver. Il établit aussi que les douze travaux d'Hercule ne marquent autre chose que le passage du soleil par les douze signes célestes. Le Traité d'ALEANDRE avait paru à Rome, en 1616, in-4°. Ainsi donc il avait précédé de long-temps les mêmes explications, renouvelées en dernier lieu par COURT DE GÉBELIN et feu M. DUPUY.

DIPHILE avait osé introduire une étoile sur le théâtre grec, dans le prologue d'une pièce que PLAUTE a imitée. C'est l'Arcture qui parle dans le Prologue du RUDENS. Nous nous contenterons d'indiquer aux lecteurs la première partie de ce Prologue, comme une Allégorie aussi morale que piquante. Elle mériterait d'exercer le talent de M. ANDRIEUX, qui est tout à la fois un des plus aimables poëtes et un des meilleurs professeurs.

Nous pourrions allonger ces explications, et les étendre à tout ce qu'embrasse dans PLUCHE l'histoire du Ciel. Il nous suffit de mettre nos lecteurs sur la voie, et de leur faire naître la curiosité de recourir aux sources, pour vérifier par eux-mêmes ce que nous avons avancé.

§ III.

Des Élémens.

Combien de Métaphores ne sont-elles pas empruntées de ces quatre principes, si anciennement admis et reconnus? La nécessité d'abréger nous force à nous restreindre. Choisissons seulement les images qu'on a tirées, soit de l'eau, soit du feu.

L'eau en a formé d'expressives.

VIRGILE[1] et, d'après lui, RACINE, peignant la foule d'une cour, voient dans cette foule

> Les flots tumultueux d'un peuple adorateur.
>
> RACINE, Bérénice.

[1] Manè salutantùm totis vomit ædibus undam:

VIRGIL., Georg. II.

Par la même figure, BOILEAU fait écouler une assemblée:

Et l'assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.

Lutrin, chant IV.

PLAUTE, dans son style comique, dit : Une goutte de bon sens [1].

Le feu a plus servi encore aux orateurs et aux poëtes. On les voit ainsi tour à tour allumer une guerre [2]; échauffer les esprits [3]; enflammer le courage par la prière et par les reproches [4].

« Voyez ces vases de cristal ! c'est leur fragilité qui met » le feu au prix auquel ils sont vendus [5] ! »

SÉNÈQUE, *Traité des Bienfaits*, l. VII.

Varron ayant entendu dire qu'un de ses voisins de campagne retirait de ses paons un produit annuel de soixante mille sesterces, il se sentit brûlé, calciné même du désir violent de faire par lui-même un aussi énorme profit [6].

En traits de feu, soudain, l'on voit sur son visage
Courir une rougeur du plus heureux présage [7].

Les anciens poëtes disent du feu tout ce qu'on dit d'un animal vivant; ils le font naître, vivre, mourir, boire, manger, dévorer, dormir, s'assoupir, se nourrir, etc., et beaucoup d'autres choses qu'on ne rendrait pas en français : car, comment pourrait-on traduire littéralement ce vers

1 Consilii gutta.

2 .... Infandum accendere bellum.

VIRGIL., Æn. XII.

3 .... Animos incendit agrestes.

Idem, *ibid.* VIII.

4 Nunc prece, nunc dictis virtutem accendit amaris.

Idem, *ibid.* X.

5 Video istic crystallina, quorum accendit fragilitas pretium.

6 Excandefecerunt cupiditate.

7 .... Cui plurimus ignem
Subjecit rubor, et calefacta per ora cucurrit.

VIRGIL., Æneid. XII.

de l'Énéide sur les globes de feu élevés par l'Etna, et qui vont *lécher* les étoiles [1] ?

La Métaphore peut aller et s'appliquer encore d'un élément à l'autre. Dans les poëtes grecs, une explosion de l'Etna est un fleuve de feu [2]. VIRGILE peint cette montagne qui bouillonne en flots enflammés, quand elle a brisé ses fournaises [3].

Les anciens poëtes employaient fréquemment le nom de Jupiter, pour l'air; de Neptune, pour l'eau; de Vulcain, pour le feu; et de Cybèle, pour la terre. Mais ils poussaient beaucoup plus loin les attributions des Dieux qui pouvaient figurer les premiers élémens. Quel usage OVIDE en a fait dans la plus belle de ses Fables, celle de Proserpine! « C'est » un emblème de la semence du blé, qui d'abord s'élève à » peine de terre. Elle est fille de Cérès et de Jupiter; c'est-» à-dire que le froment est une production de l'air et de » la terre. Elle est enlevée par Pluton, et descend chez » les morts; c'est-à-dire que la semence est enfouie dans » les sillons et qu'elle y meurt, en quelque sorte, avant de » se reproduire. Elle passe six mois aux enfers et six mois » à la clarté du jour; autre allusion au bled, qui reste » caché sous la terre dans les mois d'hiver, et qui germe » et mûrit dans les mois du printemps et de l'été, etc.

SAINT-ANGE, note sur les Métam., chant V.

§ IV.

Des Météores et de leurs effets.

En grec et en latin, une pluie, une grêle, une nuée, etc., expriment, comme parmi nous, une grande abondance: une grêle de pierres, une nuée de traits.

Les nuages du front annoncent un air soucieux.

[1] Attollitque globos flammarum et sidera lambit.

VIRG., Æneid. III.

[2] Potamòn pyros.

..... Undantem ruptis fornacibus Ætnam.

VIRGIL., Georg. I.

Les brouillards et les nues ont souvent donné lieu à des allusions malignes. C'est ce qui fait le sel de ce chœur des Nuées, dans la pièce d'ARISTOPHANE, qui en porte le titre (pièce que madame DACIER avait lue jusqu'à deux cents fois). Les Nuées personnifiées arrivent sur la scène, alors STREPSIADE demande ce que c'est que ces femmes :

Au nom de Jupiter, Socrate, apprenez-moi
Qui sont ces honnêtes femelles
Qui discourent si bien. Sont-ce des jouvencelles
D'humeur guerrière et sans effroi,
Comme on peint Déjanire, Hélène et d'autres belles ?

SOCRATE, *lui répond :*

Nullement, nullement. Ce sont des Immortelles,
Compagnes des brouillards et qui sont, ainsi qu'eux,
Les déités des paresseux.
Je te l'ai déjà dit : on les nomme Nuées.

Trad. DE P. DE SIVRY.

Dans VIRGILE, les Scipions sont deux foudres de guerre [1].

Étonnement, être étonné, ces mots peignent l'effet du son et de la chute du tonnerre. L'*attonitus* latin, par le redoublement du T, est plus imitatif que notre mot français.

HORACE parle à une vieille des neiges de sa tête [2]. Cette image a été critiquée par QUINTILIEN et défendue par VOSSIUS.

Les vents ont été souvent mis à contribution par les faiseurs de Métaphores. Les Aquilons et les Zéphirs sont de la poésie vulgaire. Un ancien proverbe a tiré du vent même l'emblème de la vanité :

Celui dont l'orgueil seul dispose
Ne sera sage ni savant :
Qui remplit son cerveau de vent,
N'y saurait plus mettre autre chose.

[1] .... Duo fulmina belli,
Scipiadas. VIRGIL, Æn. VI.

[2] .... Te quia rugæ
Turpant, et capitis nives.
HORAT., l. IV, od. XIII.

§ V.

Des substances inanimées, comme les métaux et les pierres.

La tunique de diamant dont Mars est revêtu en exprime la dureté [1].

Je crois charger de mon affaire
Un bon entendeur ; mais hélas !
Le butor ne me comprend pas,
Et je traite avec une pierre [2].

PLAUTE.

Oui ! je dois bien juger que la chose est possible,
A moins que je ne sois une pierre insensible [3].

TÉRENCE.

Les Grecs disaient aussi que l'admiration d'une chose étonnante pétrifie, change en pierre celui qui la regarde. C'est ce Trope pris à la lettre, qui a donné lieu à la Fable de la tête de la Gorgone, et à d'autres du même genre. Nous ne croyons pas nécessaire d'en détailler les preuves; mais nous ne pouvons oublier la Fable des cailloux de Deucalion et Pyrrha, dont VIRGILE et OVIDE disent que nous sommes sortis :

De là nous sommes nés, durs et laborieux,
Dignes fils des cailloux qui furent nos aïeux.

SAINT-ANGE, Métam., ch. I.

L'or et les différens métaux ont influé sur le langage bien plus encore que les pierres.

Jason alla dans la Colchide chercher la Toison d'or. PLUTARQUE dit qu'il s'agissait de l'or qu'on tirait des rivières, et que l'on recevait sur des peaux de mouton. On

[1] Quis Martem tunicâ tectum adamantinâ ?

HORAT., l. I, od. VI.

[2] . . . . Egomet credidi
Homini docto rem mandare; is lapidi mando maximo.

PLAUT., in Merc.

[3] Quot res dedêre uti possem persentiscere,
Nî essem lapis !

TERENT., Heaut. V. I.

donne encore d'autres interprétations, mais qui toutes détruisent radicalement le merveilleux de cette Histoire et la ramènent à des Tropes.

Les siècles d'or, d'argent, d'airain, de fer, ne sont que des figures. Ovide a bien peint ces quatre âges. Les auteurs grecs en comptaient huit; et, Juvénal, qui est parti de leur calcul, dit avec son humeur et son âpreté ordinaires:

Voici le neuvième âge, encore plus affreux
Que le siècle de fer, déjà si rigoureux;
Comment nommer son crime? Ah! la nature même
N'a pas un vil métal qui lui serve d'emblème [1].

Un Grec, ami de l'hyperbole dans le genre flatteur, dit que Sapho était d'un or plus fin et plus pur que l'or même [2].

Robbé a dit heureusement:

Que j'aime à voir le bon Horace.
Dorant sa médiocrité [3].

Un proverbe très-énergique emploie aussi ce dernier mot:

En plaçant mal ses dons, toute puissance échoue.
Souvent pour favoris elle a des gens tarés,
De titres, de cordons vainement chamarrés;
Rien n'y fait: on ne peut jamais dorer la boue.

La fable de Midas, qui fut d'abord trop exaucé, et qui finit très-sagement par se sauver à la campagne; cette Fable, si bien contée dans le Livre XI des Métamorphoses d'Ovide, n'est qu'une Allégorie dont la morale est évidente:

De ses vœux insensés rien n'arrête l'essor,
Déjà, dans sa pensée, il change tout en or.

[1] Nona Ætas agitur, pejoraque secula ferri
Temporibus; cujus sceleri non invenit ipsa
Nomen, et à nullo posuit natura metallo.
Juvénal, sat. XIII.

[2] Auro magis aurea Sapho.

[3] Auream quisquis mediocritatem
Diligit, etc. Horat., l. II, od. X.

Tandis qu'il s'applaudit d'un don peu désirable,
Des mets les plus exquis on a chargé sa table ;
Sa main change en métal les présens de Cérès.
C'est en vain qu'il s'apprête à savourer les mets :
Sa dent qui se fatigue écrase un or solide ;
Sur ses lèvres le vin ruissèle en or fluide.
Détrompé d'un bonheur qui le rend malheureux,
Il maudit sa richesse, il condamne ses vœux, etc.

Trad. de SAINT-ANGE.

Le règne minéral a fourni plusieurs apologues aux poëtes latins modernes ; ainsi, le Lingot d'or et la Gueuse de fer ont été mis en scène et se sont contesté leurs biens et leurs maux respectifs. Le mercure a été chanté, avec raison, dans le poëme ingénieux qu'on a fait sur le Baromètre. L'aimant et la boussole ont été célébrés aussi par les Muses latines, qui laissent, en ce genre, une belle carrière ouverte à l'émulation de nos Muses françaises, si elles veulent profiter des progrès qu'on a faits dans les sciences naturelles. De combien de merveilles la physique pourrait enrichir le Parnasse ! et que n'auraient pas dit les anciens poëtes, si l'on eût connu de leur temps l'électricité de FRANKLIN, et les ballons de MONTGOLFIER, et la pile de GALVANI ! etc.

§ VI.

Des plantes et de leurs parties, les feuilles, les fleurs, les racines, etc.

Le règne végétal se rapproche bien plus de l'homme, et donne lieu, par conséquent, à un plus grand nombre de Tropes, que nous ne ferons qu'indiquer.

Dans les Oiseaux d'ARISTOPHANE, on dit que l'Attique est stérile ; il n'y a qu'une seule graine qui y pullule abondamment :

Si vous êtes d'Attique, oserez-vous jamais
Dire qu'il s'y trouve autre graine
Que de la graine de procès ? —
Cette graine, en Attique, il est vrai, vient sans peine.

Les Oiseaux, act. I, sc. IV.

Un vieux proverbe s'est égayé sur la même image :

Il est des herbes que l'on sème
Et qu'on plante soigneusement :
La sottise n'est pas de même ;
Elle vient naturellement.

Nous trouverons sans peine des exemples plus relevés.

« La vertu véritable a de si profondes racines, que rien ne saurait l'ébranler [1]. »

La moisson de Cadmus devenait une armée,
Prête à faire la guerre à qui l'avait semée [2].

Les auteurs ne sont pas d'accord sur le sens que l'on peut donner à cette fable singulière. « On a cru que Cadmus » avait apporté de Phénicie en Grèce les lettres de l'Alpha- » bet. Érasme a conjecturé que les dents du serpent figu- » raient par Allégorie les caractères de l'alphabet, qui sont » les armes avec lesquelles les lettrés se font la guerre. » Cournand a profité de cette idée dans le poëme des styles.

On vit alors ce qu'on a vu depuis,
Les écrivains l'un par l'autre détruits.
Tel de Cadmus l'escadron redoutable,
Issu des dents de cette hydre effroyable,
Dès sa naissance au carnage animé,
De pied en cap ne se sentit armé,
Que pour tourner ses fureurs meurtrières
Contre lui-même, en égorgeant ses frères.

Saint-Ange, Métam., ch. III.

Il serait long et superflu de rappeler ici tous les autres récits d'Ovide qui font allusion à des arbres et à des plantes. Eh ! qui ne connaît pas le laurier de Daphné ? le roseau de Syrinx ? le tilleul de Baucis et le chêne de Philémon ? les peupliers des Héliades ? le pin d'Atys ? Crocus ?

[1] Virtus est una altissimis defixa radicibus, quæ nullâ unquàm vi labefactari potest. Cicero.

[2] . . . . Dircœis qualis in arvis
Messis, cum proprio mox bellatura colono.

Claudian, Stilic. I.

Hyacinthe? Narcisse? Cyanus? Clyto? et tant d'autres métamorphoses, imitées depuis par le P. RAPIN dans le Poëme des Jardins, et par beaucoup d'autres poëtes?

DELILLE a eu raison de dire :

Églé sera long-temps comparée à la rose ;

mais si cette comparaison pouvait sembler un peu usée, ne pourrait-on la rajeunir, au moyen de la double image dont CLAUDIEN se sert pour flatter Sérène et sa fille?

L'une, reine des fleurs, brillante, épanouie,
Montre en tout son éclat, le printemps et la vie ;
L'autre, dans son bouton, doux espoir de l'Amour,
Se cache, et n'ose encor s'ouvrir aux feux du jour [1].

Les Anciens disaient une *forêt de choses* pour en exprimer l'abondance et la variété. Les poésies de Stace sont appelées des Silves. CICÉRON veut que l'on rassemble une foule de connaissances qu'il nomme également une forêt de choses [2]. C'est un avis dont la jeunessse doit profiter dans ses études. Avant de se produire, il faut avoir acquis un fonds, dont la provision manque souvent à ceux qui se pressent trop de paraître :

Et leur feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint, à chaque pas, faute de nourriture.

BOILEAU, Art poét., ch. III.

N. B. Sur ces vers, qui sont excellens, l'abbé de CONDILLAC demande, avec l'air de chicane que les prosateurs rigoureux prennent vis-à-vis des poëtes : *Qu'est-ce qu'un feu dépourvu de lecture* (Art d'écrire, l. II, c. I)? M. DAUNOU rapporte cette question dans sa très-bonne édition des Œuvres de BOILEAU, et semble l'approuver, en n'y répondant pas. Cependant on sent bien que l'auteur de l'Art poétique blâme ici l'écrivain paresseux, ignorant, qui peut

[1] Ceu geminæ Pæstana rosæ per jugera regnant;
Hæc, largo matura die, saturataque vernis
Roribus, indulget spatio; latet altera nodo,
Nec teneris audet foliis committere soles. CLAUDIAN.

[2] Sylva rerum comparanda est. CICER.

avoir de la chaleur dans l'élocution (du feu); mais qui n'ayant ni raisonné, ni lu, manque tout à la fois, et de sens et de connaissances; de manière qu'il reste au-dessous de tous ses sujets, et que *son feu s'éteint faute de nourriture*. VOLTAIRE a dit de même :

L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

LA FONTAINE a bien embelli les sujets de fables où Esope a pris pour interlocuteurs des arbres ou des plantes. Le Chêne et le Roseau est un chef-d'œuvre dans ce genre. Il reste encore dans Ésope plusieurs fables de cette espèce, qui ne sont pas traduites, comme le Campagnard et l'Arbre, que ce campagnard voulait abattre, mais qui recélait dans son tronc une ruche et du miel [1]; la Rose et l'Amarante [2], etc. Il en reste un bien plus grand nombre que nos jeunes auteurs pourraient puiser eux-mêmes dans la connaissance des plantes. Le spectacle de la nature, mieux connu de nos jours, n'est pas décrit, il s'en faut bien, comme il pourrait et devrait l'être. C'est une source inépuisable de Tropes et d'Images. HOMÈRE, qui a célébré des végétaux imaginaires (le Népenthès et le Moly), que n'aurait-il pas dit, s'il eût connu le Thé, le Cacao, la Canne à sucre? HORACE, qui a maudit l'Ail avec tant de colère, aurait peut-être aussi trouvé dans le Tabac un sujet d'imprécations; mais quelle ode charmante le Café lui eût inspirée! Que VIRGILE aurait fait valoir la Parmentière, et le Maïs!

Hugues BLAIR fait un juste éloge de l'Allégorie de la Vigne, qui est parfaitement décrite et soutenue dans un des Psaumes de DAVID. Cette Vigne est le peuple Hébreu (ps. 80.). Nos Lyriques français ont jugé ce thême difficile, et peut-être impossible dans notre langue; et nous sommes bien éloignés de la présomption d'aborder une tâche qui paraît avoir rebuté CORNEILLE, RACINE et ROUSSEAU.

[1] Fabulæ Æsopicæ, de FURIA (à Florence 1809), fab. 276.

[2] *Ibid.*, fab. 321.

§ VII.

Des choses communes aux animaux en général, le corps, la tête, les pieds, etc.

L'imagination, qui veut tout personnifier, part toujours du connu pour arriver au moins connu. Elle a donc saisi les parties du corps des animaux, comme un point de comparaison qui figure, par Métaphore, les objets qu'elle veut rendre plus familiers.

CICÉRON, dans ses Tusculanes, nomme la tête du repas, le premier mets que l'on y sert [1].

« Dans les corps et dans les empires, la plus grave des maladies est celle qui vient de la tête [2]. »

Nous ne pouvons pas rendre en français le *Caput* des Latins par ces mots, chef, ou tête, dans plusieurs circonstances où cette Métaphore est cependant très-remarquable. Nous prenons même du latin le mot de *Caput-mortuum*.

« Le chef-d'œuvre de l'art est de savoir garder toutes » les bienséances [3]. » C'est ce qu'on ne peut trop répéter à quiconque se fait auteur.

« Pour traiter convenablement les affaires d'État, le ca» pital serait d'abord de bien connaître l'État même [4]. » Avis à plusieurs faiseurs de pamphlets politiques !

Avec leur plume, ils font le destin des Couronnes ;

Mais qu'est-ce que la plume, si le *Caput* de CICÉRON y manque pour la diriger ?

La tête se prenait aussi pour toute la personne. De la tête aux pieds voulait dire, comme en français, du haut en bas.

A l'occasion des diverses acceptions dans lesquelles ce mot de pied se prenait en latin, il faut lire SÉNÈQUE.

[1] Caput cœnæ, Tuscul. v.

[2] Ut in corporibus, sic in imperio, gravissimus est morbus qui à capite diffunditur. PLIN. jun.

[3] Caput artis est decere quod facias. QUINTILIAN.

[4] Ad consilium de Republicâ dandum, caput est nosse Rempublicam. CICERO.

« Songez bien, dit-il, que les choses sont plus nombreuses » que les mots. Il y a une foule d'objets et de substances » qui n'ont point encore de nom. On les désigne alors » par des appellations qui ne leur appartiennent point en » propre, et qui sont empruntées d'ailleurs. Nous disons » donc également le pied, d'abord de notre pied ; du pied » du lit ; du pied des voiles ; et, ensuite des pieds d'un » vers ; comme le mot de chien s'applique au chien de » chasse, au chien de mer, au chien céleste. Nos langues » sont insuffisantes pour assigner à chaque chose un mot » qui la caractérise. Alors, toutes les fois que le terme » propre nous manque, nous en prenons un à crédit [1]. »

Ce passage est si curieux, il vient si à propos dans un ouvrage sur les Tropes, que nous avons dû le transcrire.

Talonner, c'est suivre de près ; marcher sur les pieds de quelqu'un. Un roi de Perse a employé ce mot très-expressif, en disant à son fils :

Ces diamans qui nous couronnent,
On s'en pare un moment ; mais il les faut laisser.
Sur le trône, à son tour, chaque roi doit passer,
Et nos successeurs nous talonnent.

Un Jurisconsulte romain dit qu'une muraille fait ventre de manière à avancer d'un demi-pied, ou plus, sur le fonds du voisin [2]. On le dit aussi en français ; mais les mots *venter*, *abdomen*, et les autres membres du corps, n'étaient point bas chez les Romains. Ils entraient dans le style noble. VIRGILE se propose de faire venir des concombres, et de les

[1] Cogitaveris res esse plures quàm verba. Ingens copia est rerum sine nomine, quas non propriis appellationibus notamus, sed alienis commodatisque. Pedem et nostrum dicimus, et lecti, et veli, et carminis ! Canem, et venaticum, et marinum, et sidus. Quia non sufficimus ut singulis singula assignemus, quoties opus est, mutuamur.
L. ANN. SENECÆ, de Benef., l. II, 34.

[2] Si quandò inter sedes binas paries esset, qui ità ventrem faceret ut in vicini domum semi-pedem, aut ampliùs procumberet.
ALPHENUS, J. C.

faire croître *in ventrem*. Cela fait une image juste, mais que nous trouverions ignoble. DELILLE a été obligé de prendre un autre tour :

Le tortueux concombre arrondirait ses flancs [1].

Saint AUGUSTIN parle de la voracité des ventricoles, c'est-à-dire de ceux qui se font un dieu de leur ventre. JUVÉNAL peint d'un mot la corpulence énorme d'un sénateur, qu'il fait paraître avant même qu'il soit entré; car son ventre l'annonce [2], et le précède dans la salle.

Dans un de ses sermons latins, saint BERNARD dit que la mémoire est l'estomach de l'âme. (*Serm.* XXXVI, *sup. Cant.*) En Français, cette image semblerait trop matérielle.

Qu'on parcoure les noms de tous les autres membres, des organes des sens, comme les yeux et les oreilles, etc., on trouvera beaucoup de Tropes qui en ont été dérivés. Ne dit-on pas communément qu'une maison périt, que l'honneur est blessé, etc.? Les maux et les remèdes, la naissance et la mort s'étendent du physique à l'intellectuel, au politique et au moral.

« C'est par des accommodemens, par des transactions, » qu'on guérit d'ordinaire les discordes civiles [3]. »

« Ce n'est pas de l'art des Rhéteurs que l'éloquence est » née; mais cet art, au contraire, est né de l'éloquence [4]. »

Le goût allégorique ne s'est pas borné là. Les Anciens ont pris plusieurs parties d'un même corps, ou des parties de corps tout-à-fait différens, pour former des corps fantastiques. Cette source de Métaphores a engendré beaucoup de monstres, dont l'histoire prodigieuse n'a d'autre base primitive que l'abus d'une Métaphore.

[1] . . . . . . Cresceret in ventrem cucumis. VIRG., Georg. IV.

[2] . . . . Venter adest.

JUVÉNAL.

[3] Discordiæ civium conditionibus sanari solent. PATERCUL.

[4] Non est eloquentia ex artificio, sed artificium ex eloquentiâ natum. CICERO.

Géryon, qui avait trois têtes et trois corps, et qui est surnommé trois fois grand par Horace [1], était un roi des Baléares. Ses trois corps étaient les trois îles dont il était le maître. Ovide nous assure

Que ce triple prodige en trois corps n'était qu'un [2].

Le dixième travail d'Hercule fut de vaincre ce triple monstre.

Les Gorgones étaient trois sœurs; elles n'avaient qu'un œil, qu'elles se prêtaient tour à tour. C'étaient trois reines, qui n'avaient pour leurs états qu'un seul ministre.

Ainsi donc il n'est pas de monstres si bizarres, imaginés par les Poëtes, qui ne soient, dans leur origine, le produit de la Métaphore, et qui ne puissent recevoir une explication plausible, au moyen de l'Allégorie. Je crois que c'est Noël le Comte qui s'est plu à tracer les applications nombreuses dont ces bizarres fictions paraissent susceptibles. « Non, dit-il, non! ce ne sont pas des visions, ni des fo» lies. Ces monstres qu'on a crus si long-temps fabuleux, » ne sont que trop réels. Ils sont répandus, en effet, dans » l'État, dans l'Église, dans la Société, dans la Littéra» ture, etc. » Vous voyez, dans la République, des Harpies, dont les griffes s'étendent pour saisir leur proie; des Chimères, qui ont un gosier effroyable prêt à tout avaler; des Sphinx, toujours veillant pour la perte des citoyens. Dans l'Église, vous rencontrez des Singes, qui voudraient contrefaire la piété avec des gestes ridicules; des Loups, qui sont cachés sous des peaux de moutons; des Serpens, qui vous flattent, pour mieux vous glisser leur venin; des Diables habillés en Anges. Dans le commerce journalier de la société civile, vous trouvez des Centaures, moitié hommes, moitié chevaux, ennemis des bonnes études; des

[1] .... Ter amplum
Geryonem. Horat., l. II, od. 14.

[2] Prodigiumque triplex, armenti dives Iberi,
Geryones, quamvis in tribus, unus erat. Ovid., her.

Cyclopes, privés de l'œil du bon esprit; des Géryons, des Briarées, qui ont des mains sans nombre, et qui savent trop s'en servir; des Acéphales, qui vous prouvent qu'ils sont dépourvus de cervelle; des Cynocéphales, sans front, sans retenue et sans pudeur; des Androgynes, tour à tour hommes efféminés, ou femelles hommasses, etc. Il y a même encore des animaux plus composés. Le Chameau-Léopard, par un mélange inconcevable, réunit au cou du cheval la tête du chameau, les pieds pesans du bœuf, et la moucheture du tigre. Eh! n'a-t-il pas son analogue parmi ces hommes ambigus qui semblent avoir plusieurs formes, et dont tel vous offre à la fois l'apparence d'un saint, les discours d'un satrape, les mœurs d'un sybarite, les écrits d'un laquais? etc.

Nous abrégeons cette satire, et nous n'en présentons que le cadre. Elle nous a servi, lorsque nous avons essayé de peindre l'Ignorance sous la forme d'un Sphinx, dans une Fable intitulée : *Le Rêve d'un Sage.*

Ce qu'il y a de singulier, c'est que la même idée, adaptée par Noël LE COMTE à l'explication des monstres de l'antique mythologie, a été employée pour expliquer certains préceptes de la Loi mosaïque sur l'abstinence de la chair des animaux impurs, par lesquels on a cru que cette loi avait voulu tout simplement désigner les vices des hommes. C'est saint CLÉMENT d'Alexandrie qui nous a conservé, dans ses Stromates, une épître de l'Apôtre saint BARNABÉ, où se trouve développée cette opinion remarquable, qui doit se reporter à l'article suivant.

§ VIII.

Des êtres organisés, mais privés de la parole.

Cette huitième Source des Images métaphoriques est donc, suivant saint BARNABÉ, l'explication la plus simple de certaines lois de MOÏSE. L'abbé FLEURY donne en ces termes, l'extrait de la lettre du saint.

« Il passe aux animaux dont la loi défendait de manger,

» et les explique par des Allégories morales, disant que » l'on doit éviter le commerce des hommes que ces ani- » maux représentent. Le porc marque les voluptueux et » les ingrats, qui ne reconnaissent leurs maîtres que dans » le besoin. Les oiseaux de proie sont les voleurs, qui, » sans travailler, vivent aux dépens d'autrui. Les poissons » qui demeurent au fond de l'eau sans nager au-dessus, » sont les pécheurs impénitens. Le lièvre, l'hyène et la » belette, sont les symboles de l'impureté : car l'apôtre » suppose ce que l'on en croyait communément, sans » approfondir la vérité de l'Histoire naturelle. Les ani- » maux qui ruminent et qu'il est permis de manger, sont » les justes, qui méditent la nourriture spirituelle que Dieu » leur donne. Le pied fourchu montre que, marchant en » ce monde, ils attendent la vie future. » (Hist. ecclés., l II, § LVII.)

Fleury a eu soin d'abréger le texte de l'épître, et de passer légèrement sur bien des singularités, qu'il ne nous convient pas non plus de relever ici.

Il est à remarquer que les Anciens échangeaient les noms des animaux, des uns aux autres, comme on a vu que les Romains appelèrent les éléphans les bœufs de Lucanie. (Voyez ci-dessus, chant III, pages 44-45.)

On peut attribuer aussi le nom des bêtes à des choses inanimées. Le Belier, chez les Anciens, fut une machine de guerre. Epéus en fut l'inventeur, et c'est la raison pour laquelle on l'a regardé comme l'auteur du célèbre cheval de Troie.

Les chaînes portaient autrefois la figure d'un chien, d'un chat; c'est ce qui fait qu'un personnage des comédies de Plaute dit à un autre qu'il devrait aller se coucher avec un petit chat de fer [1].

On peut aussi donner les noms des bêtes à des hommes

[1] .... Cùm catello ut accubes,
Ferreo ego dico. Plaut., Curcul., act. V, sc. III.

qui le méritent trop souvent; ainsi un lion, un tigre, c'est un homme cruel et un caractère féroce; et c'est de cette Métaphore que sont venues les Fables d'Orphée et d'Amphion. HORACE nous l'atteste dans sa belle Épître aux Pisons, et BOILEAU, d'après lui, répète :

Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les tigres amollis dépouillaient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevaient [1].

HORACE a dit encore ailleurs :

Que le chant d'Amphion, par Mercure inspiré,
A Thèbes arrangeait les pierres à son gré [2].

SOLIN remarque, à ce sujet, qu'Amphion construisit les murs et la citadelle de Thèbes : « Non pas cependant que » sa lyre eût, en effet, conduit et taillé des rochers, mais » parce que ses bons discours et ses exhortations élo- » quentes engagèrent les habitans du Cythéron, alors pres- » que sauvages, à adoucir leurs mœurs, et à se ranger » sous les lois d'une police plus civile [3]. »

Voilà des témoignages positifs et irrécusables de ce que les Anciens ont eux-mêmes pensé de toutes ces merveilles, uniquement grammaticales et fondées sur des Métaphores ! Combien d'autres exemples n'en peut-on pas citer ?

[1] Sylvestres homines sacer interpresque deorum
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire Tigres, rabidosque Leones.
Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blandâ
Ducere quò vellet.
HORAT., art. poet. 391-396.

[2] ...... Mercuri (nam te docilis Magistro,
Movit Amphion lapides canendo), etc.
HORAT., l. III, od. XI.

[3] Non quòd lyrâ saxa duxerit, sed quòd, suaviter affatus homines rupium accolas et incultis moribus rudes, ad obsequii civilis pellexerit disciplinam. SOLIN., Polyhist., c. 13.

Protée était un roi d'Égypte, qui aimait à porter des casaques où il fesait peindre des animaux, et il en changeait tous les jours. On a dit qu'il changeait de forme à volonté. Périclimène, dans Ovide, eut aussi le même avantage, qui n'aboutit à rien pour lui, puisqu'il ne le dispensa pas d'être atteint d'une flèche lorsqu'il s'était changé en aigle.

Ibis est le nom d'un oiseau. Callimaque donna ce nom à un disciple ingrat. A son exemple, Ovide a fait des imprécations contre un Ibis, qu'on soupçonne être Mécène, ou un autre romain qui détournait Auguste de rappeler Ovide, parce qu'il profitait de l'exil du poëte pour faire sa cour à sa femme.

Une femme publique était appelée une Louve; et de là vient la Fable de la Louve qui a nourri Rémus et Romulus. C'était un sobriquet de la femme de Faustulus, qui prit soin de ces deux jumeaux; mais on les peint toujours pendans à la mamelle d'une louve. La Métaphore a prévalu sur la réalité.

Aristophane a fait une comédie des Oiseaux : allusion perpétuelle aux habitans de l'air, sous l'emblème desquels il se plaît à satiriser les citoyens d'Athènes. Autrefois (dit un député qu'il introduit dans cette pièce), autrefois on voulait singer en tout Lacédémone; mais ce n'est plus cela :

L'on ne respire plus que les mœurs des oiseaux,
Et le monde entier en raffole.
C'est sur ces modèles nouveaux
Que se règlent geste et parole.
On déniche de grand matin ;
On plume, autant qu'on peut, son plus proche voisin;
On va graisser la pate à quelque commissaire ;
On fait le pied de grue au lieu de s'ennuyer ;
On tire l'aile pour payer ;
Et l'on fait le plongeon lorsqu'il est nécessaire, etc.

Trad. de P. de Sivry.

Les Médisans étaient des chiens; et de là vient encore

la métamorphose d'Hécube. PLAUTE en parle dans les Ménechmes.

MÉNECHME.

O femme! sais-tu bien pourquoi les Grecs sensés
Ont fait changer Hécube en chienne?

LA FEMME.

Je ne sais.

MÉNECHME.

C'est qu'Hécube fesait ce que l'on te voit faire.
Hécube, comme toi, ne sachant pas se taire,
Attaquait les passans qui ne lui disaient rien :
Aussi la fit-on chienne, et certes l'on fit bien [1] !

ZOÏLE ayant médit d'HOMÈRE et de PLATON, fut appelé le chien de la Rhétorique [2]. DENYS d'Halicarnasse dit pourtant du bien de ZOÏLE ; mais il n'a pas remis ce surnom en honneur.

Actéon, grand chasseur, fut mangé par ses chiens, et changé en cerf par Diane. OVIDE en fait un beau récit. (Métam., l. III.) Cet Actéon était un homme adonné à la chasse, et qui se ruina pour entretenir une meute. (FULGENT, Mythol. III, III.) Image de beaucoup de Grands qui sont dévorés par leurs chiens, c'est-à-dire, par leurs courtisans, leurs flatteurs ; ce qui fait dire à THÉOCRITE :

Oui : prénez soin des chiens et des petits des loups :
Les ingrats finiront par se jeter sur vous [3].

Il y a eu chez les Modernes des hommes possédés de cette manie d'Actéon. On parle d'un duc de Milan qui

[1] ME. Non tu scis, mulier, Hecubam quapropter canem
Graii esse prædicabant ? MU. Non equidem scio.
ME. Quia idem faciebat Hecuba quod tu nunc facis :
Omnia mala ingerebat, quemquem adspexerat.
Itaque adeò jure cœpta est appellari canis.
PLAUT., Men., act. V, sc. I.

[2] ÆLIAN., var. Hist., l. II, c. 10.

[3] Pasce canes qui te lanient, catulosque luporum !

nourrissait cinq mille chiens, et si jaloux du droit de chasse, qu'il fit, en un seul jour, mourir jusqu'à cent hommes qui n'avaient commis d'autre crime que de tuer ses sangliers, ou même d'en avoir mangé à la table de leurs voisins. (Paul Jove.)

Enfin, l'on peut encore transporter à des hommes, ou aux choses inanimées, non pas le nom des bêtes, mais ce qui n'appartient qu'à elles, comme les ailes des oiseaux qu'on applique aux navires :

De nos voiles, enfin, nous déployons les ailes [1].

Voler, c'est aller vîte. « Quand la fortune nous échappe, tous nos amis s'envolent [2]. »

« Y a-t-il rien qui vole (qui se répande promptement) » comme la médisance [3] ? »

Ces Métaphores nous expliquent un grand nombre de fables; et du nombre des plus célèbres, celle de Dédale et d'Icare; et celle de Persée, qui vola pour combattre un monstre marin, c'est-à-dire, un pirate qui infestait les mers, et qui voulait forcer Céphée à lui donner sa fille; et celle de Bellérophon qui porté, non sur un cheval, mais bien sur un vaisseau léger, nommé Pégase, poursuivit un autre pirate monté sur un navire ayant à sa proue un lion, un dragon à sa poupe, et une chèvre entre les deux. Ce navire était la Chimère. C'est ce que dit Plutarque, au Traité des Femmes illustres. Servius l'explique autrement; selon lui, la Chimère était le nom d'une montagne que Bellérophon seul avait trouvé l'art de rendre habitable. (Servius, Æneid. v.)

Les animaux sont les sujets les plus fréquens des comparaisons et des fables. Toute comparaison peut se tourner en Métaphore; et presque toute Métaphore peut à son tour être tournée en une Allégorie et devenir un Apo-

[1] .... Velorum pandimus alas. Virgil., Æn. iii.

[2] Simul fortuna dilapsa est, devolant omnes. Cicer., ad Herenn.

[3] Nihil est tam volucre, quàm maledictum. *Idem.*

logue. Lorsqu'Apollon poursuit Daphné, OVIDE le compare au chien qui court après un lièvre.

Ainsi qu'un chien gaulois, dans les prés bocagers,
Poursuit avec ardeur un lièvre aux pieds légers;
Il s'élance sur lui, le presse, le menace,
Et, le col allongé, semble mordre sa trace;
Le lièvre fugitif, déjà pris à demi,
Trompe, en se détournant, la dent de l'ennemi.
Tels sont les deux amans.

SAINT-ANGE, Métam. I.

Voilà une similitude : En voulez-vous faire une Fable; adaptez-lui un sens moral, à peu près en ces termes:

Le bonheur est pour l'homme un fantôme apparent,
Ainsi le lièvre fuit devant le chien courant;
Le chien croit l'arrêter d'une morsure avide;
Mais, ne le tenant pas, sa dent s'exerce à vide :
Ainsi l'homme au bonheur veut en vain parvenir;
Il le sent échapper quand il croit le tenir [1].

On sait tout le parti qu'ESOPE et LA FONTAINE ont tiré, à l'envi, de ces rapprochemens entre les animaux et nous.

Et ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

LA FONTAINE, Fab.

Le père DESBILLONS, jésuite, a près de cinq cents fables qu'il a tirées de cette mine, mais dont tous les sujets ne sont pas susceptibles de réussir dans notre langue. Il met en scène, par exemple, la Punaise, la Puce et le Cousin ou Moucheron [2], disputant fort élégamment, au chevet d'une Belle, sur leur prééminence; tous les trois sont punis; et l'auteur en conclut que la véritable vertu doit être sévère à propos [3]; et il fait de ce joli conte un bouquet qu'il présente à une jeune dame, nommée Félicité. Le très-bon

[1] .... Similisque tenenti,
Non tenet, et vacuos exercet in aëre morsus.

[2] Cimex, Pulex et Culex, DESBILL., Fab. Æsop., l. XIV, f. 3.

[3] ..... Hæc vera virtus, quæ severa est in loco.

père DESBILLONS dit qu'il vivait dans la retraite et qu'il n'avait aucune idée, ni aucun usage du monde. Son bouquet à Félicité prouve qu'il faut l'en croire. Il est seulement étonnant que cette Fable, et quelques autres qu'on avait condamnées dans ses premiers Recueils, se retrouvent encore dans sa vaste collection, d'ailleurs si précieuse pour les amateurs d'apologues.

§ IX.

Des hommes, dont on prête les organes ou les usages à des choses inanimées.

L'Anthropologie est le faible de notre humanité. L'homme se compare avec tout, ramène tout à lui, et veut partout se retrouver.

Ainsi, la mer a quelquefois un visage tranquille; ainsi, dans CLAUDIEN,

> La terre réjouie a couronné son maître [1].

Ainsi, l'on a fait de la Gloire la fille du travail [2]; de la Philosophie, la mère des bonnes actions et des bons discours [3]; et de la Volupté, celle de tous les maux [4].

PLINE se permet de douter si la nature a été pour l'homme une meilleure mère, ou une plus triste marâtre [5].

Q. SEXTUS SAMMONICUS compose, en quelque sorte, à l'estomac, une espèce de royauté sur le reste du corps :

> Oui : des membres divers l'estomac est le roi;
> Sa vigueur les soutient et leur donne la loi,
> Tandis qu'on les voit tous languir de sa faiblesse,
> Des fibres du cerveau la force et la souplesse,

[1] . . . . Dominum gavisa coronat
Terra suum. CLAUDIAN, cons. Prob.

[2] Laboranti debetur divinitùs proles laboris gloria.
(*N. B.* CICÉRON a traduit ceci du grec.)

[3] Philosophia benè factorum mater, benèque dictorum. *Idem.*

[4] Voluptas malorum omnium mater. *Idem.*

[5] Parens melior hominis, an tristior noverca fuerit.
PLIN., VII, I.

Tout vient de l'estomac, qui, fait pour gouverner,
Peut tout entretenir et peut tout ruiner [1].

Les Poëtes se sont joués sur toute sorte de sujets. Le père DE LA SANTE a fait deux amis des deux boules, blanche et noire, qui sont les objets du Jeu de Billard. Ce poëme latin est rempli d'esprit et de grâce. Il y en a plusieurs composés dans le même genre, et qui n'ont pas encore été traduits en vers français.

Nous sommes dispensé d'entrer dans un plus grand détail sur ce neuvième paragraphe, qui peut se rapporter aux prosopographies, dont nous avons déjà parlé ci-dessus. Nous sommes pressés de finir, et craignons de nous répéter.

§ X et dernier.

Des ouvrages de l'art, qu'on applique à des êtres animés, ou à des choses purement intellectuelles.

Cette source de Métaphores serait très-curieuse à suivre depuis l'origine des arts, dont elle marquerait les pas et les divers progrès, par les Tropes auxquels ils ont donné lieu, à mesure qu'ils se sont introduits et que leur langage technique s'est glissé successivement dans la langue usuelle. Mais nous ne pouvons nous charger d'une tâche si étendue. Bornons-nous à quelques exemples.

Les attributs donnés aux Dieux de la Mythologie furent empruntés des produits qui étaient les plus remarquables dans l'enfance des arts. On divinisa donc

Ce qui sembla d'abord émaner du génie,
La lyre d'Apollon, la sphère d'Uranie, etc.

PLUCHE a prouvé que la Navette des premiers Tisserands est un emblème très-fréquent dans les hiéroglyphes des anciens Égyptiens.

La scie est pour ARISTOPHANE le sujet d'un Trope cau-

[1] Qui stomachum regem totius corporis esse
Contendunt, verâ niti ratione videntur, etc.
Corp. poet. veter. 19, digestioni et stomacho medendo.

stique. Dans les Guêpes, il peint un juge qui vend son suffrage à un accusé, et il ajoute : « Ce juge ne s'en in» quiète pas autrement; mais il va tranquillement parta» ger avec un de nos Archontes le prix d'un tel marché. » Ainsi tout s'arrange à l'avantage commun. C'est une » scie qui voyage de l'un à l'autre manœuvre, et qu'ils se » renvoient fidèlement. » (Comédie des Guêpes, act. III, scène Ire.)

Les premiers miroirs ont été un objet d'admiration. Owen en peint l'effet dans une de ses épigrammes :

Le mouvement ne peut être peint par Apelle ;
Phidias ne peut le sculpter ;
C'est ce que le miroir, artiste plus fidèle,
Sans efforts sait représenter [1].

Un empereur Chinois qui avait perdu son ministre et qui le regrettait, a fait, à ce sujet, une allusion au miroir :

Nous avons trois miroirs : celui qui sert aux belles
Lorsqu'elles veulent se parer;
Celui des bons auteurs, propre à nous éclairer
Par leurs livres, qui sont nos conseillers fidèles ;
Et le troisième enfin, qui vaut encore mieux ;
Celui des amis vertueux,
Nos maîtres de conduite et nos vivans modèles.

Les moulins à eau et à vent ont occasioné aussi beaucoup de Métaphores. Un proverbe espagnol applique satiriquement cette idée d'un moulin à l'eau, contre un noble dégénéré qui vante ses ancêtres :

Oui, vos aïeux avaient des vertus signalées ;
Souvenirs impuissans contre votre déclin :
Est-ce avec des eaux écoulées
Que l'on fait tourner un moulin [2] ?

On connaît l'Horloge de sable, Poëme ingénieux et moral, par de Caux (Ann. poét., tom. XXXVIII, p. 108-113.).

[1] Fingere non Phidias, nec Apelles pingere motum,
Novit : tu Phidiâ plus et Apelle facis !

[2] Con aqua passada, non muele molino. *Refren. castill.*

LUCIEN et TÉRENCE font allusion à une échelle de l'Amour, moins connue que les autres attributs de ce dieu, et qui n'est pas indigne de l'être; en voici une esquisse :

L'ÉCHELLE DE L'AMOUR.

Ode anacréontique.

A tous les attributs de l'Enfant de Cythère,
Ailes, flambeau, carquois, dès long-temps consacrés,
Ajoutez son échelle ! elle enferme un mystère
Admirable en tous ses degrés.

Cette échelle, d'or et de soie,
Fut faite pour l'Amour, par les mains du Désir.
L'Imagination devant nous la déploie :
Chaque échelon est un plaisir.

Cette échelle, en tous lieux, se place et se transporte ;
Et l'on peut la trouver dans le moindre pourpris,
Pendue à la fenêtre, attachée à la porte
De l'objet dont on est épris.

Il ne faut pas qu'on s'y mécompte !
Ce chef-d'œuvre est fragile autant qu'ingénieux ;
L'échelle porte en l'air, et jamais on n'y monte
Qu'avec un bandeau sur les yeux [1].

Auguste disait de Vinicius, qu'il avait de l'esprit argent comptant [2].

Dans PLAUTE, un personnage dit à un autre :

Je ne t'aurais pas cru si décidément cruche [3].

LONGIN fut appelé une bibliothéque vivante et un musée ambulant.

Il faut avec les grands des paroles de soie [4].

Se mesurer, c'est s'estimer, s'apprécier. « Moi, Alexan-

[1] Certè extremâ lineâ amare haud nihil est. TERENT.

[2] Ingenium in numerato.

[3] Le latin est beaucoup plus fort, et je n'ai pas osé le traduire à la lettre : Nunquàm ego te tam esse matulam credidi.
PLAUT., Pers., act. IV.

[4] Cùm quibus verbis est opus byssinis. PLUTARQUE, Parysatis.

» dre, je me mesure, non par la durée de mon âge, mais » par l'étendue de ma gloire [1]. »

« Il eût été à désirer que le cœur humain fût à jour, et » qu'il pût avoir des fenêtres [2].

» Ceux qui ne savent pas un sentier pour eux-mêmes » enseignent le chemin aux autres [3]. » Image de plus d'un critique !

Il y a des allusions et des Tropes tirés des arts, qui sont admis dans une langue et ne le sont pas dans une autre. On ne pourrait dire en français :

La douleur et la maladie
Sont les fabricans du trépas,

comme Lucrèce a pu le dire dans un beau vers latin [4]; mais nous dirions avec Voltaire, en prenant une autre tournure :

La mère de la mort, la vieillesse pesante
A de son bras d'airain courbé mon faible corps.

Dans ces extraits de Vossius et de Denys d'Halicarnasse, j'ai été arrêté, presque à chaque ligne du texte, par la difficulté souvent insurmontable de rendre exactement en français les images propres aux langues anciennes, et de leur trouver même quelques équivalens dont on pût être satisfait. Nous sommes hors d'état de faire apprécier par la traduction les Métaphores poétiques, parce que nous manquons des mots correspondans à ceux de ces langues savantes. Les mots qui paraissent les mêmes n'ont pas le même sens. Il faudrait aussi tenir compte de la différence des langues avant de critiquer, comme on le fait souvent, les images qui peuvent nous étonner d'abord

[1] Ego Alexander me metior, non ætatis spatio, sed gloriâ.
Quint-Curt.

[2] Opportuisset esse fenestrata hominum corpora. Vitruv.

[3] Qui sibi semitam non sapiunt, alteris monstrant viam. Cicero.

[4] .... Nam dolor, et morbus, lethi fabricator uterque est.
Lucret., de rerum nat.

dans les Poëtes anciens. On a repris HOMÈRE sur un vers qui paraît, en effet, bien bizarre :

Le Ciel, de toutes parts, sonna de la trompette.

Mais il faut faire attention que ce n'est pas là le vrai sens, ni la Métaphore d'HOMÈRE. Il dit que la foudre du Ciel donna de toutes parts le signal tonnant des combats.

De même, si l'on prétendait rendre à la lettre ce passage du quatrième Livre des Géorgiques de VIRGILE :

Medium sol igneus orbem
Hauserat;

On le rendrait très-ridicule.

CICÉRON mande à son ami que ses lettres l'ont bien mordu [1]; nous dirions aujourd'hui : Vos lettres m'ont piqué.

Il y a cependant des tournures latines qui sont toutes françaises. L'emploi du verbe *faire*, suivi d'un autre verbe, est le même dans les deux langues :

Cruel ! tu m'as fait voir le trépas de mon fils [2].

Le goût se dit, dans les deux langues, au propre comme au figuré :

« Les libertins et les avares n'ont pas le goût de la vraie » gloire [3]. »

Une plaisanterie de PLAUTE peut aussi se rendre à la lettre :

On ne peut, à la fois, avaler et souffler [4].

Et chez nous on a dit qu'on ne peut siffler quand on bâille.

Nous avons essayé de suivre de très-près, dans une pièce entière, les Tropes employés par un auteur latin. Il s'agit de cette épigramme que l'on attribue à SÉNÈQUE, et qui

[1] Valdè me momorderunt epistolæ tuæ. CICERO.

[2] .... Nati me cernere lethum
Fecisti. VIRGIL., Æn. II.

[3] Libidinosi, avari, veræ laudis gustum non habent. CICERO.

[4] Flare simùl et sorbere haud facile est.

est regardée comme un modèle dans son genre. Osons la confier à l'indulgence des lecteurs. Ils seront bien dédommagés par la beauté du sens, du tort qu'une faible copie fait à l'élégance du texte.

Fuis loin des grands seigneurs et des hommes puissans.
Leurs palais, leurs entours, leurs noms éblouissans,
Décorent un écueil funeste.
Fuis, te dis-je, et bien loin ! Que ta barque modeste,
Soustraite à ce brillant danger,
De la côte qu'on peut ranger
Se tienne le plus près possible !
Choisis à ta fortune un rivage accessible,
Et sur la pleine mer ne va pas t'engager.
Veux-tu de vrais amis ? ta loi fondamentale
Est de vivre avec tes égaux.
L'insensé veut gravir les sommets les plus hauts ;
La route en est glissante et la chute fatale.
Entre les Grands et les petits,
Quels nœuds pourraient être assortis ?
Si ces Grands sont debout, leur puissance t'écrase
De sa gloire et de son mépris ;
S'ils sont renversés de leur base,
Ils t'entraînent dans leurs débris.
D'une vaine espérance à leur suite on s'enivre ;
Leurs hauteurs, leurs dédains, sont rudes à souffrir.
Mon ami, pour toi, songe à vivre ;
Car pour toi seul tu dois mourir [1].

[1] Magnatum consortia fugienda.
Ingentes dominos, et famæ nomina claræ,
Illustrique graves nobilitate domos,
Devita, et longè cautus fuge ; contrahe vela,
Et te littoribus cymba propinqua vehat.
In plano tua sit semper fortuna, paresque
Noveris. Ex alto magna ruina venit.
Non benè cùm parvis junguntur grandia rebus :
Stantia namque premunt, præcipitata ruunt.
Mitte superba pati fastidia, spemque caducam
Despice ; vive tibi, nam moriêre tibi !

Après cette digression sur la difficulté de traduire les Tropes, revenons encore un moment à la classe de ceux qui sont tirés des arts et des sciences.

Terminons enfin ces remarques par l'explication de la fable de Marsyas, et prouvons qu'il ne faut pas croire qu'Apollon l'ait fait écorcher : ce supplice est un équivoque qui n'est que la suite d'un Trope.

Il y a dans l'antiquité, même dans la mythologie d'ailleurs si douce et si riante, des faits si durs et si atroces, que l'on répugne à les admettre, et que l'on est bien aise d'en trouver l'adoucissement à l'aide des Allégories ou de quelques autres figures. Par exemple, nous avouons que nous n'avons jamais pu digérer ce qu'on raconte des vengeances barbares exercées ou par Apollon, ou même par les Muses, contre quiconque était tenté de rivaliser par le chant, ou par d'autres talens, avec ce dieu ou ses compagnes. Nous pensons que l'esprit et même le génie, quelque jaloux qu'on les suppose de leur gloire et de leurs succès, ne peuvent abuser de leur prééminence jusqu'à punir, comme des crimes, les tentatives malheureuses et l'ambition insensée des plus indignes concurrens. Ainsi, nous avons éprouvé un grand soulagement quand nous avons vu, par exemple, l'écorchement de Marsyas expliqué naturellement par une Allégorie. C'est Fortunio LICETI qui nous a révélé le mot de cette énigme.

La Fable dit que Marsyas trouva le fifre que Minerve venait de jeter de dépit, parce qu'on s'était moqué d'elle, à cause de la bouffisure que le jeu de cet instrument occasionait à ses joues ; qu'il perfectionna ce fifre, et qu'enfin ce satyre eut la témérité de défier Apollon même. Les conditions du cartel furent que le vaincu serait remis au bon plaisir et soumis aux lois du vainqueur. Marsyas tira de son fifre des sons mélodieux, Apollon craignit pour sa gloire ; mais sa lyre, et sa voix qu'il joignit à sa lyre, enlevèrent tous les suffrages. On dit ensuite que le dieu attacha le satyre à un arbre voisin, et qu'il l'écorcha vif,

pour le punir de son audace. OVIDE se complaît à peindre ce supplice vraiment horrible. SAINT-ANGE en était effrayé, et ne savait comment excuser Apollon. Cette punition est sans doute trop violente; mais Fortunio LICETI ne voit dans ce récit qu'un emblème tiré de l'Histoire des arts. « Avant l'invention de la lyre, dit-il, la flûte l'emportait » sur tous les autres instrumens de musique, et enrichis- » sait, par conséquent, tous ceux qui la cultivaient; » mais sitôt que l'usage de la lyre se fut introduit, comme » elle pouvait accompagner le chant même du musicien » qui la touchait, et qu'elle ne lui défigurait point les » traits du visage, comme fesait la flûte; celle-ci en fut » notablement décréditée et abandonnée, en quelque sorte, » aux gens de la plus vile condition, qui ne firent plus » fortune par ce moyen. Or, dans ces anciens temps, où » la monnaie de cuir avait cours, les joueurs de flûte ne » gagnaient presque rien; les joueurs de lyre leur ayant » enlevé leurs meilleures pratiques. » De là vint cette fiction du satyre joueur de flûte, écorché, c'est-à-dire, dépouillé de ses gains qui étaient en monnaie de cuir; ainsi, le dieu brillant qui jouait de la lyre ne se trouve plus accusé de l'inhumanité atroce dont l'inculperait ce récit, s'il fallait le prendre à la lettre.

Nous croyons donc avoir justifié complétement ce que nous avions annoncé sur l'Influence qu'exerça parmi les Anciens le langage métaphorique. Nous avons indiqué aussi à nos jeunes lecteurs les sources principales d'où découlent les Tropes, ce qui est nécessaire et à ceux qui veulent écrire, et à ceux qui se bornent, plus sagement peut-être, à juger les écrits des autres.

Nous serons satisfaits, comme Marc-Jérôme VIDA le dit de son Art poétique, si nous pouvons apprendre que ce faible travail aura été utile à nos jeunes compatriotes [1].

[1] Sat mihi erit, si in his nostræ civitatis juventutem aliquid profecisse intellexero. (Ex litteris quas Marcus Hyeronimus VIDA ad suos Cremonenses Româ dabat, nonis februar, 1520.)

Post-Scriptum. Au moment même où l'on termine l'impression de ces Recherches sur les sources et l'influence du langage métaphorique, nous lisons un nouvel Ouvrage qui vient de paraître à Turin [1], et qui reprend d'un peu plus haut l'objet même de nos recherches.

Il commence par un Discours sur les Analogies physico-morales, sur leur emploi et leur utilité, avec cette épigraphe tirée de Cicéron : « Il y a dans toutes les choses » une sorte d'enchaînement et de suite admirable, de ma- » nière que l'une semble liée à l'autre, et que toutes se » tiennent et sont comme attachées entre elles [2]. »

La lecture de cet Ouvrage avait donc bien des titres pour nous intéresser. L'auteur est un vrai philosophe, et les rapprochemens qu'il fait entre l'ordre physique et l'ordre moral de ce monde, tout en se rapportant d'une part à des vues élevées et savantes, peuvent fournir de l'autre, comme il le dit lui-même, « de nouveaux moyens à la » critique et à l'art de comparer, en fesant connaître la » source des comparaisons de toute espèce, et la base du » langage figuré ; ce qui prouve, en même temps, que » l'étude de la nature n'est pas sans utilité pour celle de » la Littérature, de la Critique et de toutes les Sciences » métaphysiques en général. » C'est là précisément ce que nous avons entrepris de démontrer et d'appuyer par de nombreux exemples.

Les applications que M. Carena présente à l'appui du système de ses Analogies du physique au moral [illegible]

[1] Essai d'un parallèle entre les forces physiques et les forces morales, par Hyacinthe Carena, professeur de philosophie, membre de l'Académie royale des Sciences et de la Société d'Agriculture de Turin, de la Société économique de Florence, etc. Turin, 18[illegible], de l'imprimerie royale, in-8°. de 201 pages.

[2] Est admirabilis quædam continuatio, seriesque rerum, ut alia ex aliâ nexa, et omnes inter se aptæ, colligatæque videantur. Cicero, lib. de nat. Deorum.

presque de son Ouvrage une espèce de supplément aux dix sources des Métaphores développées ici d'après le plan de Vossius; mais les comparaisons, et par conséquent les figures, tirées des plus hautes sciences physiques, mécaniques, etc., supposent des esprits imbus de connaissances peu communes, et ne peuvent entrer dans les combinaisons du langage usuel que par l'effet du temps et d'un meilleur système d'instruction publique. Ce livre n'est pas fait pour les jeunes élèves; il sera médité avec beaucoup de fruit par ceux des maîtres qui seront à portée de le lire.

Nous nous applaudissons, au reste, d'avoir émis depuis long-temps dans une de nos Fables, absolument la même idée qui fait la base de l'Ouvrage de M. Carena, lorsque nous avons dit:

Partout quand on sait voir, on trouve sa peinture;
Du physique au moral on fait comparaison:
Les images de la Nature
Sont les avis de la Raison.

Voyez *l'Eau et la Barque*, fable XII du livre VIII *des Fables et Contes dédiés à Ésope*, par l'Auteur des Tropes, et imprimés par M. P. Didot, l'aîné.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pag.

97

Pag.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 70, vers 9,

Je n'ai dit que leurs noms; il suffit à leur gloire,

lisez :

Je n'ai dit que leurs noms; c'est assez pour leur gloire.

Page 102, note première, divinarum onmium, *lisez :* divinarum omnium, etc.

Page 104, ligne 17, tom., p. XLI 385, *lisez :* tome XLI, page 385.

Page 117, ligne 15, l'Eurihimie, dans les arts, *lisez :* l'Eurithmie, dans les arts, etc.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE DELAUNAY.

LE CRÉVIER DE LA JEUNESSE, ou Choix des traits les p
intéressans de l'Histoire des empereurs romains, dep
Auguste jusqu'à Constantin-le-Grand, et accompagnés d
quelques réflexions; 1 fort vol. in-12 de 500 pages av
fig. . . . . 4 franc

PARNASSE (LE) DU SENTIMENT, ou Calendrier des familles,
de l'amour et de l'amitié; il inédit de bouquets et d
complimens, rédigés mois par mois pour chaque jour de
l'année, dans l'ordre établi par le calendrier grégorien,
contenant plus de quatre cents sujets différens pour le jour
de l'an, les fêtes, les mariages, les anniversaires, et géné-
ralement toutes les occasions qui se présentent de fêter ses
parens, époux et bienfaiteurs; 1 vol. in-18 de 400 pages,
bien imprimé, en petit texte, br., 2e. édit. . . 1 fr. 50 c.

LE ROLLIN DE LA JEUNESSE, ou morceaux choisis des his-
toires ancienne et romaine, précédés d'un abrégé de la vie
de Rollin, et accompagnés de courtes réflexions; par un
ancien maître-ès-arts; 2 gros vol. in-12, bien imprimés et
ornés de gravures. Seconde édition. . . . . 6 fr.

FLORE (LA) LITTÉRAIRE, ou recueil de bouquets, compli-
mens et madrigaux pour le jour de l'an, les fêtes, nais-
sances, mariages et anniversaires, etc., etc., choisis dans
les opuscules de nos meilleurs poëtes de société, tant an-
ciens que modernes, et présentés à la reconnaissance et à
l'amitié comme des modèles de sentiment et de galanterie
française; 1 vol. in-18 d'environ 360 pages, orné d'une
jolie gravure, bien imprimé, sur beau papier. . . . 2 fr.

MAISON (LA) DES CHAMPS, poëme par M. Campenon;
troisième édition, revue, corrigée et augmentée de quel-
ques poésies; 1 vol. in-18, sur beau papier grand raisin,
avec une très-belle gravure. . . . . 3 fr.

BUCOLIQUES DE VIRGILE, traduites en vers français, ac-
compagnées de remarques sur le texte, et de tous les pas-
sages de Théocrite que Virgile a imités; par P. F. Tissot;
troisième édition; 1 vol. gr. in-18. . . . . . . 3 fr. 50 c.

BOTANIQUE DE LA JEUNESSE, contenant les principes de
botanique selon la méthode de Jussieu; 1 vol. in-18, orné
de trente planches coloriées avec le plus grand soin, beau
papier, bien imprimé. . . . . 5 fr.

— Le même ouvrage, fig. en noir. . . . . 3 fr.



